



496.c.13

DE L'ESPRIT
DES
LOIX.
TOME SECOND.



D E L' E S P R I T

D E S

L O I X.

NOUVELLE ÉDITION,

*Revue, corrigée, & considérablement aug-
mentée par l'auteur.*

TOME SECOND.

..... *Prolem sine matre creatam.*

OVID.



A L O N D R E S.

M. D C C. L V I I.

THE BRITISH MUSEUM

LIBRARY

OF THE BRITISH MUSEUM

AND

THE ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

OF GREAT BRITAIN



A LONDON

PRINTED BY

M. DCC. LXXX.



T A B L E

D E S

LIVRES ET CHAPITRES

contenus en ce second volume.

LIVRE XIII.

Des rapports que la levée des tributs
& la grandeur des revenus publics
ont avec la liberté.

CHAPITRE I. *DES revenus de l'état,*
page 1

CH. II. *Que c'est mal raisonner,
de dire que la grandeur
des tributs soit bonne par
elle-même,* 3

CH. III. *Des tributs, dans les*
a iij

	<i>pays où une partie du peuple est esclave de la glèbe ,</i>	4
CH. IV.	<i>D'une république en cas pareil ,</i>	5
CH. V.	<i>D'une monarchie en cas pareil ,</i>	ibid.
CH. VI.	<i>D'un état despotique en cas pareil ,</i>	6
CH. VII.	<i>Des tributs , dans les pays où l'esclavage de la glèbe n'est point établi ,</i>	7
CH. VIII.	<i>Comment on conserve l'il- lusion ,</i>	11
CH. IX.	<i>D'une mauvaise sorte d'impôt ,</i>	12
CH. X.	<i>Que la grandeur des tri- buts dépend de la nature du gouvernement ,</i>	13
CH. XI.	<i>Des peines fiscales ,</i>	14
CH. XII.	<i>Rapport de la grandeur des tributs avec la liber- té ,</i>	16
CH. XIII.	<i>Dans quels gouvernemens les tributs sont suscepti- bles d'augmentation ,</i>	18
CH. XIV.	<i>Que la nature des tributs</i>	

DES CHAPITRES. vi]

	<i>est relative au gouver-</i>	
	<i>nement ,</i>	<i>ibid.</i>
CH. XV.	<i>Abus de la liberté ,</i>	20
CH. XVI.	<i>Des conquêtes des Ma-</i>	
	<i>hométans ,</i>	22
CH. XVII.	<i>De l'augmentation des</i>	
	<i>troupes .</i>	23
CH. XVIII.	<i>De la remise des tributs ,</i>	
		25
CH. XIX.	<i>Qu'est-ce qui est plus con-</i>	
	<i>venable au prince & au</i>	
	<i>peuple, de la ferme ou de</i>	
	<i>la régie des tributs ?</i>	26
CH. XX.	<i>Des traitans ,</i>	29

LIVRE XIV.

Des loix , dans le rapport qu'elles ont
avec la nature du climat.

CHAPITRE I.	<i>Idée générale ,</i>	31
CH. II.	<i>Combien les hommes sont</i>	
	<i>différens dans les divers</i>	
	<i>climats ,</i>	<i>ibid.</i>
CH. III.	<i>Contradiction dans les ca-</i>	
	<i>ractères de certains. Deu-</i>	
	<i>a. iv-</i>	

	<i>ples du midi ,</i>	38
CH. IV.	<i>Cause de l'immutabilité de la religion , des mœurs , des manières , des loix , dans les pays d'orient ,</i>	40
CH. V.	<i>Que les mauvais législa- teurs sont ceux qui ont favorisé les vices du cli- mat , & les bons sont ceux qui s'y sont oppo- sés ,</i>	41
CH. VI.	<i>De la culture des terres dans les climats chauds ,</i>	43
CH. VII.	<i>Du monachisme ,</i>	ibid.
CH. VIII.	<i>Bonne coutume de la Chi- ne ,</i>	44
CH. IX.	<i>Moyens d'encourager l'industrie ,</i>	45
CH. X.	<i>Des loix qui ont rapport à la sobriété des peuples ,</i>	46
CH. XI.	<i>Des loix qui ont rapport aux maladies du climat ,</i>	49
CH. XII.	<i>Des loix contre ceux qui se tuent eux-mêmes ,</i>	52
CH. XIII.	<i>Effets qui résultent de</i>	

DES CHAPITRES. ix

climat d'Angleterre.

- CH. XIV. *Autres effets du climat,* 54
CH. XV. *De la différente confiance*
que les loix ont dans le
peuple, selon les climats, 56
58
-

LIVRE XV.

Comment les loix de l'esclavage civil
ont du rapport avec la nature du cli-
mat.

- CHAPITRE I. *De l'esclavage civil,* 61
CH. II. *Origine du droit de l'es-*
clavage chez les jurif-
consultes romains, 62
CH. III. *Autre origine du droit de*
l'esclavage, 66
CH. IV. *Autre origine du droit de*
l'esclavage, 67
CH. V. *De l'esclavage des Nè-*
gres, 68
CH. VI. *Véritable origine du droit*

T A B L E

	de l'esclavage ,	70
CH. VII.	Autre origine du droit de l'esclavage ,	71
CH. VIII.	Inutilité de l'esclavage parmi nous ,	72
CH. IX.	Des nations chez lesquelles la liberté civile est généralement établie ,	74
CH. X.	Diverses espèces d'esclaves ,	75
CH. XI.	Ce que les loix doivent faire par rapport à l'esclavage ,	77
CH. XII.	Abus de l'esclavage ,	ibid.
CH. XIII.	Danger du grand nombre d'esclaves ,	79
CH. XIV.	Des esclaves armés ,	81
CH. XV.	Continuation du même sujet ,	82
CH. XVI.	Précautions à prendre dans le gouvernement modéré ,	83
CH. XVII.	Règlemens à faire entre le maître & les esclaves ,	87
CH. XVIII.	Des affranchissemens ,	89
CH. XIX.	Des affranchis & des eunuques ,	93

LIVRE XVI.

Comment les loix de l'esclavage domestique ont du rapport avec la nature du climat.

CHAPITRE I. *De la servitude domestique* , 96.

CH. II. *Que dans les pays du midi il y a dans les deux sexes une inégalité naturelle* , ibid.

CH. III. *Que la pluralité des femmes dépend beaucoup de leur entretien* , 99.

CH. IV. *De la polygamie. Ses diverses circonstances* , 100.

CH. V. *Raison d'une loi du Malabar* , 102.

CH. VI. *De la polygamie en elle-même* , 103.

CH. VII. *De l'égalité du traitement dans le cas de la pluralité des femmes* , 105.

CH. VIII.	<i>De la séparation des femmes d'avec les hommes ,</i>	106
CH. IX.	<i>Liaison du gouvernement domestique avec le politique ,</i>	107
CH. X.	<i>Principe de la morale de l'orient ,</i>	108
CH. XI.	<i>De la servitude domestique , indépendante de la polygamie ,</i>	112
CH. XII.	<i>De la pudeur naturelle ,</i>	113
CH. XIII.	<i>De la jalousie ,</i>	114
CH. XIV.	<i>Du gouvernement de la maison en orient ,</i>	115
CH. XV.	<i>Du divorce & de la répudiation ,</i>	116
CH. XVI.	<i>De la répudiation & du divorce chez les Romains ,</i>	119



LIVRE XVII.

Comment les loix de la servitude politique ont du rapport avec la nature du climat.

CHAPITRE I. *De la servitude politique.*

124

CH. II. *Différence des peuples par rapport au courage,*
ibid.

CH. III. *Du climat de l'Asie,*
126

CH. IV. *Conséquence de ceci,*
131

CH. V. *Que, quand les peuples du nord de l'Asie & ceux du nord de l'Europe ont conquis, les effets de la conquête n'étoient pas les mêmes,* 132

CH. VI. *Nouvelle cause physique de la servitude de l'Asie & de la liberté de l'Europe,*
135

CH. VII.	<i>De l'Afrique & de l'A-</i>	
	<i>mérique ,</i>	137
CH. VIII.	<i>De la capitale de l'em-</i>	
	<i>pire ,</i>	ibid.

L I V R E X V I I I .

Des loix , dans le rapport qu'elles ont
avec la nature du terrain.

CHAPITRE I.	<i>Comment la nature du</i>	
	<i>terrain influe sur les loix ,</i>	139
CH. II.	<i>Continuation du même</i>	
	<i>sujet ,</i>	141
CH. III.	<i>Quels sont les pays les</i>	
	<i>plus cultivés ,</i>	142
CH. IV.	<i>Nouveaux effets de la fer-</i>	
	<i>tilité & de la stérilité</i>	
	<i>du pays ,</i>	144
CH. V.	<i>Des peuples des isles</i>	ibid.
CH. VI.	<i>Des pays formés par l'in-</i>	
	<i>dustric des hommes ,</i>	145
CH. VII.	<i>Des ouvrages des hom-</i>	
	<i>mes ,</i>	147

DES CHAPITRES.

XV

- CH. VIII. Rapport générale des loix, 148
- CH. IX. Du terrain de l'Amérique, ibid.
- CH. X. Du nombre des hommes, dans le rapport avec la manière dont ils se procurent la subsistance, 149
- CH. XI. Des peuples sauvages, & des peuples barbares, 150
- CH. XII. Du droit des gens chez les peuples qui ne cultivent point les terres, 151
- CH. XIII. Des loix civiles chez les peuples qui ne cultivent point les terres, 152
- CH. XIV. De l'état politique des peuples qui ne cultivent point les terres, 153
- CH. XV. Des peuples qui connoissent l'usage de la monnoie, 154
- CH. XVI. Des loix civiles chez les peuples qui ne connoissent point l'usage de la monnoie, 155
- CH. XVII. Des loix politiques chez les peuples qui n'ont

	point l'usage de la mon- noie ,	156
CH. XVIII.	Force de la superstition ,	157
CH. XIX.	De la liberté des Arabes , & de la servitude des Tartares ,	158
CH. XX.	Du droit des gens des Tartares ,	160
CH. XXI.	Loi civile des Tarta- res ,	161
CH. XXII.	D'une loi civile des peu- ples germains ,	162
CH. XXIII.	De la longue chevelure des rois francs ,	173
CH. XXIV.	Des mariages des rois francs ,	ibid.
CH. XXV.	CHILDERIC ,	174
CH. XXVI.	De la majorité des rois francs ,	175
CH. XXVII.	Continuation du même sujet ,	178
CH. XXVIII.	De l'adoption chez les Germains ,	179
CH. XXIX.	Esprit sanguinaire des rois francs ,	180
CH. XXX.	Des assemblées de la na- tion chez les Francs ,	182

DES CHAPITRES. xvij

- CH. XXXI. *De l'autorité du clergé
dans la première race ,*
183
-

LIVRE XIX.

Des loix , dans le rapport qu'elles
ont avec les principes qui forment
l'esprit général, les mœurs & les
manières d'une nation.

CHAPITRE I. *Du sujet de ce livre ,* 185

CH. II. *Combien , pour les meil-
leures loix , il est néces-
saire que les esprits soient
préparés ,* 186

CH. III. *De la tyrannie ,* 187

CH. IV. *Ce que c'est que l'esprit
général ,* 189

CH. V. *Combien il faut être at-
tentif à ne point chan-
ger l'esprit général d'u-
ne nation ,* 190

CH. VI. *Qu'il ne faut pas tout
corriger ,* 191

xviiij

T A B L E

CH. VII.	<i>Des Athéniens & des Lacédémoniens ,</i>	192
CH. VIII.	<i>Effets de l'humeur socia- ble ,</i>	ibid.
CH. IX.	<i>De la vanité & de l'or- gueil des nations ,</i>	193
CH. X.	<i>Du caractère des Espa- gnols , & de celui des Chinois ,</i>	195
CH. XI.	<i>Réflexion ,</i>	197
CH. XII.	<i>Des manières & des mœurs dans l'état des- potique ,</i>	198
CH. XIII.	<i>Des manières chez les Chinois ,</i>	199
CH. XIV.	<i>Quels sont les moyens naturels de changer les mœurs & les manières d'une nation ,</i>	200
CH. XV.	<i>Influence du gouverne- ment domestique sur le politique ,</i>	202
CH. XVI.	<i>Comment quelques légis- lateurs ont confondu les principes qui gouver- nent les hommes ,</i>	203
CH. XVII.	<i>Propriété particulière au gouvernement de la Chi- ne ,</i>	205

DES CHAPITRES. xix

- CH. XVIII. *Conséquence du chapitre précédent ,* 207
- CH. XIX. *Comment s'est faite cette union de la religion , des loix , des mœurs & des manières , chez les Chinois ,* 209
- CH. XX. *Explication d'un paradoxe sur les Chinois ,* 211
- CH. XXI. *Comment les loix doivent être relatives aux mœurs & aux manières ,* 213
- CH. XXII. *Continuation du même sujet ,* 214
- CH. XXIII. *Comment les loix suivent les mœurs ,* *ibid.*
- CH. XXIV. *Continuation du même sujet ,* 215
- CH. XXV. *Continuation du même sujet ,* 217
- CH. XXVI. *Continuation du même sujet ,* 218
- CH. XXVII. *Comment les loix peuvent contribuer à former les mœurs , les manières & le caractère d'une nation ,* 219

LIVRE XX.

Des loix, dans le rapport qu'elles ont
avec le commerce, considéré dans
sa nature & ses distinctions.

CHAPITRE I.	<i>Du commerce.</i>	238
CH. II.	<i>De l'esprit du commerce.</i>	239
CH. III.	<i>De la pauvreté des peuples.</i>	241
CH. IV.	<i>Du commerce dans les divers gouvernements.</i>	242
CH. V.	<i>Des peuples qui ont fait le commerce d'économie.</i>	245
CH. VI.	<i>Quelques effets d'une grande navigation.</i>	246
CH. VII.	<i>Esprit de l'Angleterre sur le commerce.</i>	248
CH. VIII.	<i>Comment on a généré quelquefois le commerce d'économie.</i>	249

DES CHAPITRES. xxj

CH. IX.	De l'exclusion en fait de commerce ,	250
CH. X.	Etablissement propre au commerce d'économie ,	251
CH. XI.	Continuation du même sujet.	253
CH. XII.	De la liberté du commerce ,	ibid.
CH. XIII.	Ce qui détruit cette liberté ,	254
CH. XIV.	Des loix de commerce qui emportent la confiscation des marchandises ,	256
CH. XV.	De la contrainte par corps ,	257
CH. XVI.	Belle loi ,	258
CH. XVII.	Loi de Rhodes ,	259
CH. XVIII.	Des juges pour le commerce ,	ibid.
CH. XIX.	Que le prince ne doit point faire le commerce ,	261
CH. XX.	Continuation du même sujet.	262
CH. XXI.	Du commerce de la noblesse dans la monarchie ,	ibid.
CH. XXII.	Réflexion particulière ,	263

xxij T A B L E

CH. XXIII.	<i>A quelles nations il est désavantageux de faire le commerce ,</i>	266
------------	--	-----

L I V R E X X I.

Des loix, dans le rapport qu'elles ont
avec le commerce, considéré dans
les révolutions qu'il a eues dans le
monde,

CHAPITRE I.	<i>Quelques considérations générales ,</i>	270
CH. II.	<i>Des peuples d'Afrique ,</i>	272
CH. III.	<i>Que les besoins des peuples du midi sont différens de ceux des peuples du nord ,</i>	273
CH. IV.	<i>Principale différence du commerce des anciens , d'avec celui d'aujourd'hui ,</i>	274
CH. V.	<i>Autres différences ,</i>	275
CH. VI.	<i>Du commerce des an- ciens ,</i>	276

DES CHAPITRES. xxiiij

CH. VII.	Du commerce des Grecs ,	287
CH. VIII.	D'Alexandre. Sa conquête ,	292
CH. IX.	Du commerce des rois grecs après Alexandre ,	298
CH. X.	Du tour de l'Afrique ,	309
CH. XI.	Carthage & Marseille ,	314
CH. XII.	Isle de Délos. Mithridate ,	323
CH. XIII.	Du génie des Romains pour la marine ,	326
CH. XIV.	Du génie des Romains pour le commerce ,	327
CH. XV.	Commerce des Romains avec les barbares ,	330
CH. XVI.	Du commerce des Romains avec l'Arabie & les Indes ,	331
CH. XVII.	Du commerce après la destruction des Romains en occident ,	338
CH. XVIII.	Règlement particulier ,	340
CH. XIX.	Du commerce , depuis l'affoiblissement des Romains en orient ,	ibid.

xxiv TABLE DES CHAPITRES.

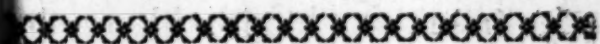
CH. XX.	<i>Comment le commerce se fit jour en Europe , à travers la barbarie ,</i>	341
CH. XXI.	<i>Découverte de deux nouveaux mondes : état de l'Europe à cet égard ,</i>	346
CH. XXII.	<i>Des richesses que l'Espagne tira de l'Amérique ,</i>	353
CH. XXIII.	<i>Problème ,</i>	361

FIN DE LA TABLE DU TOME II.

DE L'ESPRIT



DE L'ESPRIT
DES
LOIX.



LIVRE XIII.

*Des rapports que la levée des tributs
& la grandeur des revenus publics
ont avec la liberté.*

CHAPITRE PREMIER.

Des revenus de l'état.

LES REVENUS de l'état sont une portion que chaque citoyen donne de son bien, pour avoir la sûreté de l'autre, ou pour en jouir agréablement.

Pour bien fixer ces REVENUS, il faut avoir égard & aux nécessités de l'état, & aux nécessités des citoyens.

Tome II.

A

2 DE L'ESPRIT DES LOIX;

Il ne faut point prendre au peuple sur ses besoins réels, pour des besoins de l'état imaginaires.

Les besoins imaginaires sont ce que demandent les passions & les foiblesses de ceux qui gouvernent, le charme d'un projet extraordinaire, l'envie malade d'une vaine gloire, & une certaine impuissance d'esprit contre les fantaisies. Souvent ceux qui avec un esprit inquiet étoient sous le prince à la tête des affaires, ont pensé que les besoins de l'état étoient les besoins de leurs petites ames.

Il n'y a rien que la sagesse & la prudence doivent plus régler, que cette portion qu'on ôte, & cette portion qu'on laisse aux sujets.

Ce n'est point à ce que le peuple peut donner, qu'il faut mesurer les revenus publics; mais à ce qu'il doit donner: Et si on les mesure à ce qu'il peut donner, il faut que ce soit du moins à ce qu'il peut toujours donner.



CHAPITRE II.

Que c'est mal raisonner , de dire que la grandeur des tributs soit bonne par elle-même.

ON a vu dans de certaines monarchies , que des petits pays , exempts de tributs , étoient aussi misérables que les lieux qui , tout autour , en étoient accablés. La principale raison en est , que le petit état entouré ne peut avoir d'industrie , d'arts , ni de manufactures , parce qu'à cet égard il est gêné de mille manières par le grand état dans lequel il est enclavé. Le grand état qui l'entoure , a l'industrie , les manufactures & les arts ; & il fait des réglemens qui lui en procurent tous les avantages. Le petit état devient donc nécessairement pauvre , quelque peu d'impôts qu'on y leve.

On a pourtant conclu de la pauvreté de ces petits pays , que , pour que le peuple fût industrieux , il falloit des charges pesantes. On auroit mieux fait d'en conclure qu'il n'en faut pas. Ce sont tous les misérables des environs qui se retirent dans ces lieux-là , pour se

4 DE L'ESPRIT DES LOIX ;
rien faire : déjà découragés par l'accablement du travail , ils font consister toute leur félicité dans leur paresse.

L'effet des richesses d'un pays , c'est de mettre de l'ambition dans tous les cœurs. L'effet de la pauvreté , est d'y faire naître le désespoir. La première s'irrite par le travail , l'autre se console par la paresse.

La nature est juste envers les hommes ; elle les récompense de leurs peines ; elle les rend laborieux , parce qu'à de plus grands travaux elle attache de plus grandes récompenses. Mais , si un pouvoir arbitraire ôte les récompenses de la nature , on reprend le dégoût pour le travail , & l'inaction paroît être le seul bien.

CHAPITRE III.

Des tributs , dans les pays où une partie du peuple est esclave de la glébe.

L'ESCLAVAGE de la glébe s'établit quelquefois après une conquête. Dans ce cas , l'esclave qui cultive doit être le colon-partiaire du maître. Il n'y a qu'une société de perte & de gain qui

LIV. XIII. CHAP. III. 3

puisse réconcilier ceux qui sont destinés à travailler, avec ceux qui sont destinés à jouir.

CHAPITRE IV.

D'une république en cas pareil.

LORSQU'UNE république a réduit une nation à cultiver les terres pour elle, on n'y doit point souffrir que le citoyen puisse augmenter le tribut de l'esclave. On ne le permettoit point à Lacédémone : on pensoit que les Elotes (a) cultiveroient mieux les terres, lorsqu'ils sçauroient que leur servitude n'augmenteroit pas ; on croyoit que les maîtres seroient meilleurs citoyens, lorsqu'ils ne desireroient que ce qu'ils avoient coutume d'avoir.

(a) Plutarque.

CHAPITRE V.

D'une monarchie en cas pareil.

LORSQUE, dans une monarchie, la noblesse fait cultiver les terres à son profit par le peuple conquis, il faut en-

6 DE L'ESPRIT DES LOIX,

core que la redevance ne puisse augmenter (a). De plus, il est bon que le prince se contente de son domaine & du service militaire. Mais s'il veut lever des tributs en argent sur les esclaves de sa noblesse, il faut que le seigneur soit garant (b) du tribut, qu'il le paye pour les esclaves & le reprenne sur eux: Et si l'on ne suit pas cette regle, le seigneur & ceux qui levent les revenus du prince vexeront l'esclave tour à tour, & le reprendront l'un après l'autre, jusqu'à ce qu'il périsse de misere, ou fuie dans les bois.

(a) C'est ce qui fit faire à Charlemagne ses belles institutions là-dessus. Voyez le livre V des capitulaires, art. 303.

(b) Cela se pratique ainsi en Allemagne.

CHAPITRE VI.

D'un état despotique en cas pareil.

CE que je viens de dire est encore plus indispensable dans l'état despotique. Le seigneur qui peut à tous les instans être dépouillé de ses terres & de ses esclaves, n'est pas si porté à les conserver.

Pierre premier, voulant prendre la pratique d'Allemagne & lever ses tri-

LIV. XIII. CHAP. VI. 7

buts en argent, fit un réglemeⁿt très-sage que l'on suit encore en Russie. Le gentilhomme leve la taxe sur les payfans, & la paye au czar. Si le nombre des payfans diminue, il paye tout de même; si le nombre augmente, il ne paye pas davantage: il est donc intéressé à ne point vexer ses payfans.

CHAPITRE VII.

Des tributs, dans les pays où l'esclavage de la glébe n'est point établi.

LORSQUE dans un état tous les particuliers sont citoyens, que chacun y possède par son domaine ce que le prince y possède par son empire, on peut mettre des impôts sur les personnes, sur les terres, ou sur les marchandises; sur deux de ces choses, ou sur les trois ensemble.

Dans l'impôt de la personne, la proportion injuste seroit celle qui suivroit exactement la proportion des biens. On avoit divisé à Athènes (a) les citoyens en quatre classes. Ceux qui retiroient de leurs biens cinq cent mesures de fruits

(a) Pollux, liv. VIII, ch. X, art. 130.

8 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

liquides ou secs, payoient au public un talent ; ceux qui en retiroient trois cent mesures, devoient un demi talent ; ceux qui avoient deux cent mesures, payoient dix mines, ou la sixième partie d'un talent ; ceux de la quatrième classe ne donnoient rien. La taxe étoit juste, quoiqu'elle ne fût point proportionnelle : si elle ne suivoit pas la proportion des biens, elle suivoit la proportion des besoins. On jugea que chacun avoit un *nécessaire physique* égal, que ce nécessaire physique ne devoit point être taxé ; que l'utile venoit ensuite, & qu'il devoit être taxé, mais moins que le superflu ; que la grandeur de la taxe sur le superflu empêchoit le superflu.

Dans la taxe sur les terres, on fait des rôles où l'on met les diverses classes des fonds. Mais il est très-difficile de connoître ces différences, & encore plus de trouver des gens qui ne soient point intéressés à les méconnoître. Il y a donc là deux sortes d'injustices ; l'injustice de l'homme, & l'injustice de la chose. Mais si en général la taxe n'est point excessive, si on laisse au peuple un nécessaire abondant, ces injustices particulières ne feront rien. Que si, au contraire, on ne

laisse au peuple que ce qu'il lui faut à la rigueur pour vivre, la moindre disproportion fera de la plus grande conséquence.

Que quelques citoyens ne payent pas assez, le mal n'est pas grand; leur aisance revient toujours au public: que quelques particuliers payent trop, leur ruine se tourne contre le public. Si l'état proportionne sa fortune à celle des particuliers, l'aisance des particuliers fera bientôt monter sa fortune. Tout dépend du moment: L'état commencera-t-il par appauvrir les sujets pour s'enrichir? ou attendra-t'il que des sujets à leur aise l'enrichissent? Aura-t'il le premier avantage? ou le second? Commencera-t'il par être riche? ou finira-t'il par l'être?

Les droits sur les marchandises sont ceux que les peuples sentent le moins, parce qu'on ne leur fait pas une demande formelle. Ils peuvent être si sagement ménagés, que le peuple ignorera presque qu'il les paye. Pour cela, il est d'une grande conséquence que ce soit celui qui vend la marchandise, qui paye le droit. Il sçait bien qu'il ne paye pas pour lui; & l'acheteur, qui dans le

10 . DE L'ESPRIT DES LOIX;

fond le paye, le confond avec le prix. Quelques auteurs on dit que Néron avoit ôté le droit du vingt-cinquième des esclaves qui se vendoient (a); il n'avoit pourtant fait qu'ordonner que ce seroit le vendeur qui le payeroit, au lieu de l'acheteur: ce régleme, qui laissoit tout l'impôt, parut l'ôter.

Il y a deux royaumes en Europe où l'on a mis des impôts très-forts sur les boissons: dans l'un, le brasseur seul paye le droit; dans l'autre, il est levé indifféremment sur tous les sujets qui consomment. Dans le premier, personne ne sent la rigueur de l'impôt; dans le second, il est regardé comme onéreux: dans celui-là, le citoyen ne sent que la liberté qu'il a de ne pas payer; dans celui-ci, il ne sent que la nécessité qui l'y oblige.

D'ailleurs, pour que le citoyen paye, il faut des recherches perpétuelles dans sa maison. Rien n'est plus contraire à la liberté; & ceux qui établissent ces sortes d'impôts, n'ont pas le bonheur d'avoir à cet égard rencontré la meilleure sorte d'administration.

(a) *Vectigal quintæ & vicesimæ venalium mancipiorum remissum specie magis quàm vi; quia cùm venditor pendere juberetur in partem pretii, emptoribus accrescebat.* Tacite, annales, liv. XIII.

CHAPITRE VIII.

Comment on conserve l'illusion.

POUR que le prix de la chose & le droit puissent se confondre dans la tête de celui qui paye, il faut qu'il y ait quelque rapport entre la marchandise & l'impôt; & que, sur une denrée de peu de valeur, on ne mette pas un droit excessif. Il y a des pays où le droit excède de dix-sept fois la valeur de la marchandise. Pour lors le prince ôte l'illusion à ses sujets : ils voient qu'ils sont conduits d'une manière qui n'est pas raisonnable; ce qui leur fait sentir leur servitude au dernier point.

D'ailleurs, pour que le prince puisse lever un droit si disproportionné à la valeur de la chose, il faut qu'il vende lui-même la marchandise, & que le peuple ne puisse l'aller acheter ailleurs; ce qui est sujet à mille inconvénients.

La fraude étant dans ce cas très-lucrative, la peine naturelle, celle que la raison demande, qui est la confiscation de la marchandise, devient incapable de l'arrêter; d'autant plus que cette mar-

12 DE L'ESPRIT DES LOIX;
chandise est pour l'ordinaire d'un prix très-vil. Il faut donc avoir recours à des peines extravagantes, & pareilles à celles que l'on inflige pour les plus grands crimes. Toute la proportion des peines est ôtée. Des gens qu'on ne feroit regarder comme des hommes méchans, sont punis comme des scélérats; ce qui est la chose du monde la plus contraire à l'esprit du gouvernement modéré.

J'ajoute que plus on met le peuple en occasion de frauder le traitant, plus on enrichit celui-ci, & on appauvrit celui-là. Pour arrêter la fraude, il faut donner au traitant des moyens de vexations extraordinaires, & tout est perdu.

CHAPITRE IX.

D'une mauvaise sorte d'impôt.

Nous parlerons, en passant, d'un impôt établi dans quelques états sur les diverses clauses des contrats civils. Il faut, pour se défendre du traitant, de grandes connoissances, ces choses étant sujettes à des discussions subtiles. Pour lors, le traitant, interprète des réglemens

du prince, exerce un pouvoir arbitraire sur les fortunes. L'expérience a fait voir qu'un impôt sur le papier sur lequel le contrat doit s'écrire, vaudroit beaucoup mieux.

CHAPITRE X.

Que la grandeur des tributs dépend de la nature du gouvernement.

LES tributs doivent être très-légers dans le gouvernement despotique. Sans cela, qui est-ce qui voudroit prendre la peine d'y cultiver les terres ? & de plus, comment payer de gros tributs, dans un gouvernement qui ne supplée par rien à ce que le sujet a donné ?

Dans le pouvoir étonnant du prince, & l'étrange foiblesse du peuple, il faut qu'il ne puisse y avoir d'équivoques sur rien. Les tributs doivent être si faciles à percevoir, & si clairement établis, qu'ils ne puissent être augmentés ni diminués par ceux qui les levont : une portion dans les fruits de la terre, une taxe par tête, un tribut de tant pour cent sur les marchandises, sont les seuls convenables.

14 DE L'ESPRIT DES LOIX,

Il est bon, dans le gouvernement despotique, que les marchands aient une sauvegarde personnelle, & que l'usage les fasse respecter : sans cela, ils seroient trop foibles dans les discussions qu'ils pourroient avoir avec les officiers du prince.

CHAPITRE XI.

Des peines fiscales.

C'EST une chose particuliere *aux peines fiscales*, que, contre la pratique générale, elles sont plus sévères en Europe qu'en Asie. En Europe, on confisque les marchandises, quelquefois même les vaisseaux & les voitures ; en Asie, on ne fait ni l'un ni l'autre. C'est qu'en Europe, le marchand a des juges qui peuvent le garantir de l'oppression ; en Asie, les juges despotiques seroient eux-mêmes les oppresseurs. Que feroit le marchand contre un bacha qui auroit résolu de confisquer ses marchandises ?

C'est la vexation qui se surmonte elle-même, & se voit contrainte à une certaine douceur. En Turquie, on ne leve

LIV. XIII. CHAP. XI. 15

qu'un seul droit d'entrée ; après quoi , tout le pays est ouvert aux marchands. Les déclarations fausses n'emportent ni confiscation ni augmentation de droits. On n'ouvre (a) point à la Chine les ballots des gens qui ne sont pas marchands. La fraude, chez le Mogol, n'est point punie par la confiscation, mais par le doublement du droit. Les princes (b) Tartares, qui habitent des villes dans l'Asie, ne levent presque rien sur les marchandises qui passent. Que si, au Japon, le crime de fraude dans le commerce est un crime capital, c'est qu'on a des raisons pour défendre toute communication avec les étrangers ; & que la fraude (c) y est plutôt une contravention aux loix faites pour la sûreté de l'état, qu'à des loix de commerce.

(a) Du Halde, tome II, p. 37.

(b) Histoire des Tatars, troisième partie, p. 296.

(c) Voulant avoir un commerce avec les étrangers sans se communiquer avec eux, ils ont choisi deux nations ; la Hollandoise, pour le commerce de l'Europe ; & la Chinoise, pour celui de l'Asie : ils tiennent dans une espece de prison les facteurs & les matelots, & les gênent jusqu'à faire perdre patience.



CHAPITRE XII.

Rapport de la grandeur des tributs avec la liberté.

REGLE GÉNÉRALE : on peut lever des tributs plus forts , à proportion de la liberté des fujets ; & l'on est forcé de les modérer , à mesure que la servitude augmente. Cela a toujours été , & cela fera toujours. C'est une regle tirée de la nature , qui ne varie point ; on la trouve par tous les pays , en Angleterre , en Hollande , & dans tous les états où la liberté va se dégradant jusqu'en Turquie. La Suisse semble y déroger , parce qu'on n'y paye point de tributs : mais on en sçait la raison particulière , & même elle confirme ce que je dis. Dans ces montagnes stériles , les vivres sont si chers & le pays est si peuplé , qu'un Suisse paye quatre fois plus à la nature , qu'un Turc ne paye au sultan.

Un peuple dominateur , tel qu'étoient les Athéniens & les Romains , peut s'affranchir de tout impôt , parce qu'il règne sur des nations sujettes. Il ne paye

pas pour lors à proportion de sa liberté ; parce qu'à cet égard il n'est pas un peuple , mais un monarque.

Mais la regle générale reste toujours. Il y a , dans les états modérés , un dédommagement pour la pesanteur des tributs ; c'est la liberté. Il y a , dans les états (a) despotiques, un équivalent pour la liberté ; c'est la modicité des tributs.

Dans de certaines monarchies en Europe , on voit des provinces (b) qui , par la nature de leur gouvernement politique , sont dans un meilleur état que les autres. On s'imagine toujours qu'elles ne payent pas assez , parce que , par un effet de la bonté de leur gouvernement ; elles pourroient payer davantage ; & il vient toujours dans l'esprit de leur ôter ce gouvernement même qui produit ce bien qui se communique , qui se répand au loin , & dont il vaudroit bien mieux jouir.

(a) En Russie , les tributs sont médiocres : on les a augmentés depuis que le despotisme y est plus modéré. Voyez l'histoire des Tatars , deuxième partie.

(b) Les pays d'états.



CHAPITRE XIII.

Dans quels gouvernemens les tributs sont susceptibles d'augmentation.

ON peut augmenter les tributs dans la plupart des républiques; parce que le citoyen, qui croit payer à lui-même, a la volonté de les payer, & en a ordinairement le pouvoir par l'effet de la nature du gouvernement.

Dans la monarchie, on peut augmenter les tributs; parce que la modération du gouvernement y peut procurer des richesses: c'est comme la récompense du prince, à cause du respect qu'il a pour les loix. Dans l'état despotique, on ne peut pas les augmenter; parce qu'on ne peut pas augmenter la servitude extrême.

CHAPITRE XIV.

Que la nature des tributs est relative au gouvernement.

L'IMPÔT par tête est plus naturel à la servitude; l'impôt sur les marchandises est plus naturel à la liberté, parce

LIV. XIII. CHAP. XIV. 19

qu'il se rapporte d'une maniere moins directe à la personne.

Il est naturel au gouvernement despotique, que le prince ne donne point d'argent à sa milice ou aux gens de sa cour, mais qu'il leur distribue des terres, & par conséquent qu'on y leve peu de tributs. Que si le prince donne de l'argent, le tribut le plus naturel qu'il puisse lever est un tribut par tête. Ce tribut ne peut être que très-modique : car, comme on n'y peut pas faire diverses classes considérables, à cause des abus qui en résulteroient, vu l'injustice & la violence du gouvernement, il faut nécessairement se régler sur le taux de ce que peuvent payer les plus misérables.

Le tribut naturel au gouvernement modéré, est l'impôt sur les marchandises. Cet impôt étant réellement payé par l'acheteur, quoique le marchand l'avance, est un prêt que le marchand a déjà fait à l'acheteur : ainsi il faut regarder le négociant, & comme le débiteur général de l'état, & comme le créancier de tous les particuliers. Il avance à l'état le droit que l'acheteur lui payera quelque jour ; & il a payé,

20 DE L'ESPRIT DES LOIX;
pour l'acheteur, le droit qu'il a payé
pour la marchandise. On sent donc que
plus le gouvernement est modéré, que
plus l'esprit de liberté regne, que plus
les fortunes ont de sûreté; plus il est
facile au marchand d'avancer à l'état, &
de prêter au particulier des droits consi-
dérables. En Angleterre, un marchand
prête réellement à l'état cinquante ou
soixante livres sterling à chaque tonneau
de vin qu'il reçoit. Quel est le marchand
qui oseroit faire une chose de cette es-
pece dans un pays gouverné comme la
Turquie? & quand il l'oseroit faire,
comment le pourroit-il, avec une fortune
suspecte, incertaine, ruinée?

CHAPITRE XV.

Abus de la liberté.

CES grands avantages de la liberté
ont fait que l'on a abusé de la liberté
même. Parce que le gouvernement mo-
déré a produit d'admirables effets, on a
quitté cette modération : parce qu'on a
tiré de grands tributs, on en a voulu
tirer d'excessifs : & méconnoissant la
main de la liberté qui faisoit ce présent,

on s'est adressé à la servitude qui refuse
out.

La liberté a produit l'excès des tributs : mais l'effet de ces tributs excessifs est de produire à leur tour la servitude ; & l'effet de la servitude , de produire la diminution des tributs.

Les monarques de l'Asie ne font guère d'édits que pour exempter chaque année de tributs quelque province de leur empire (a) : les manifestations de leur volonté sont des bienfaits. Mais en Europe , les édits des princes affligent même avant qu'on les ait vus , parce qu'ils y parlent toujours de leurs besoins , & jamais des nôtres.

D'une impardonnable non chalance que les ministres de ces pays-là tiennent du gouvernement & souvent du climat , les peuples tirent cet avantage , qu'ils ne sont point sans cesse accablés par de nouvelles demandes. Les dépenses n'y augmentent point , parce qu'on n'y fait point des projets nouveaux : & si par hazard on y en fait , ce sont des projets dont on voit la fin , & non des projets commencés. Ceux qui gouvernent l'état ne le tourmentent pas , parce qu'ils

(a) C'est l'usage des empereurs de la Chine.

22 DE L'ESPRIT DES LOIX;
ne se tourmentent pas sans cesse eux-mêmes. Mais, pour nous, il est impossible que nous ayons jamais de règle dans nos finances, parce que nous sçavons toujours que nous ferons quelque chose, & jamais ce que nous ferons.

On n'appelle plus parmi nous un grand ministre celui qui est le sage dispensateur des revenus publics; mais celui qui est homme d'industrie, & qui trouve ce qu'on appelle des expédiens.

CHAPITRE XVI.

Des conquêtes des Mahométans.

CE furent ces tributs (a) excessifs qui donnerent lieu à cette étrange facilité que trouverent les Mahométans dans leurs conquêtes. Les peuples, au lieu de cette suite continuelle de vexations que l'avarice subtile des empereurs avoit imaginées, se virent soumis à un tribut simple, payé aisément, reçu de même; plus heureux d'obéir à une nation barbare qu'à un gouvernement corrompu,

(a) Voyez, dans l'histoire, la grandeur, la bizarrerie, & même la folie de ces tributs. Anastase en imagina un pour respirer l'air : *ut quisque pro haustu aeris penderet.*

ans lequel ils souffroient tous les incon-
 éniens d'une liberté qu'ils n'avoient
 plus, avec toutes les horreurs d'une
 servitude présente.

CHAPITRE XVII.

De l'augmentation des troupes.

UNE maladie nouvelle s'est répandue
 en Europe ; elle a saisi nos princes , &
 leur fait entretenir un nombre désor-
 donné de troupes. Elle a ses redouble-
 mens , & elle devient nécessairement
 contagieuse : car si-tôt qu'un état aug-
 mente ce qu'il appelle ses troupes , les
 autres soudain augmentent les leurs ; de
 façon qu'on ne gagne rien par-là , que la
 ruine commune. Chaque monarque tient
 sur pied toutes les armées qu'il pourroit
 avoir , si ses peuples étoient en danger
 d'être exterminés ; & on nomme paix
 cet état (a) d'effort de tous contre tous.
 Aussi l'Europe est-elle si ruinée , que
 les particuliers qui seroient dans la si-
 tuation où sont les trois puissances de

(a) Il est vrai que c'est cet état d'effort qui main-
 tient principalement l'équilibre , parce qu'il erreinte
 les grandes puissances.

24 DE L'ESPRIT DES LOIX;

cette partie du monde les plus opulentes, n'auroient pas de quoi vivre. Nous sommes pauvres avec les richesses & le commerce de tout l'univers; & bientôt, à force d'avoir des soldats, nous n'aurons plus que des soldats, & nous serons comme des Tartares (a).

Les grands princes, non contents d'acheter les troupes des plus petits, cherchent de tous côtés à payer des alliances; c'est-à-dire, presque toujours à perdre leur argent.

La suite d'une telle situation est augmentation perpétuelle des tributs: & ce qui prévient tous les remèdes à venir, on ne compte plus sur les revenus, mais on fait la guerre avec son capital. Il n'est pas inoui de voir des états hypothéquer leur fonds pendant la paix même; & employer, pour se ruiner, des moyens qu'ils appellent extraordinaires, & qui le sont si fort que le fils de famille le plus dérangé les imagine à peine.

(a) Il ne faut, pour cela, que faire valoir la nouvelle invention des milices établies dans presque toute l'Europe, & les porter au même excès que l'on a fait les troupes réglées.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Dè la remise des tributs.

LA maxime des grands empires d'Orient de remettre les tributs aux provinces qui ont souffert, devrait bien être portée dans les états monarchiques. Il y en a bien où elle est établie : mais elle accable plus que si elle n'y étoit pas, parce que le prince n'en levant ni plus ni moins, tout l'état devient solidaire. Pour soulager un village qui paye mal, on charge un autre qui paye mieux ; on ne rétablit point le premier, on détruit le second. Le peuple est désespéré entre la nécessité de payer de peur des exactions, & le danger de payer crainte des surcharges.

Un état bien gouverné doit mettre, pour le premier article de sa dépense, une somme réglée pour les cas fortuits. Il en est du public comme des particuliers, qui se ruinent lorsqu'ils dépensent exactement les revenus de leurs terres.

A l'égard de la solidité entre les habitans du même village, on a dit (a),

(1) Voyez le *traité des finances des Romains*, ch. II, imprimé à Paris, chez Briasson, 1740.

26 DE L'ESPRIT DES LOIX;

qu'elle étoit raisonnable, parce qu'on pouvoit supposer un complot frauduleux de leur part : mais où a-t'on pris que, sur des suppositions, il faille établir une chose injuste par elle-même & ruineuse pour l'état ?

CHAPITRE XIX.

*Qu'est-ce qui est plus convenable au prince
& au peuple, de la ferme ou de la régie
des tributs ?*

LA régie est l'administration d'un bon pere de famille, qui leve lui-même avec économie & avec ordre ses revenus.

Par la régie, le prince est le maître de presser ou de retarder la levée des tributs, ou suivant ses besoins, ou suivant ceux de ses peuples. Par la régie, il épargne à l'état les profits immenses des fermiers, qui l'appauvrissent d'une infinité de manieres. Par la régie, il épargne au peuple le spectacle des fortunes subites qui l'affligent. Par la régie, l'argent levé passe par peu de mains ; il va directement au prince, & par conséquent revient plus promptement au peuple. Par la régie, le prince épargne

LIV. XIII. CHAP. XIX. 27

Le peuple une infinité de mauvaises loix qu'exige toujours de lui l'avarice importune des fermiers, qui montrent un avantage présent dans des réglemens funestes pour l'avenir.

Comme celui qui a l'argent est toujours le maître de l'autre, le traitant se rend despotique sur le prince même ; il n'est pas législateur, mais il le force à donner des loix.

J'avoue qu'il est quelquefois utile de commencer par donner à ferme un droit nouvellement établi : il y a un art & des inventions pour prévenir les fraudes, & que l'intérêt des fermiers leur suggere, & que les régisseurs n'auroient sçu imaginer ; or le système de la levée étant une fois fait par le fermier, on peut avec succès établir la régie. En Angleterre, l'administration de l'*accise* & du revenu des *postes*, telle qu'elle est aujourd'hui, a été empruntée des fermiers.

Dans les républiques, les revenus de l'état sont presque toujours en régie. L'établissement contraire fut un grand vice du gouvernement de Rome (a).

(a) César fut obligé d'ôter les publicains de la province d'Asie, & d'y établir une autre sorte d'administration, comme nous l'apprenons de Dion. Et Tar

28 DE L'ESPRIT DES LOIX;

Dans les états despotiques, où la régie est établie, les peuples sont infiniment plus heureux; témoin la Perse & la Chine (a). Les plus malheureux sont ceux où le prince donne à ferme ses ports de mer & ses villes de commerce. L'histoire des monarchies est pleine des maux faits par les traitans.

Néron indigné des vexations des publicains, forma le projet impossible & magnanime d'abolir tous les impôts. Il n'imagina point la régie: il fit (b) quatre ordonnances; que les loix faites contre les publicains, qui avoient été jusques-là tenues secretes, seroient publiées; qu'ils ne pourroient plus exiger ce qu'ils avoient négligé de demander dans l'année; qu'il y auroit un préteur établi pour juger leurs prétentions sans formalité; que les marchands ne payeroient rien pour les navires. Voilà les beaux jours de cet empereur.

cite nous dit que la Macédoine & l'Achaïe, provinces qu'Auguste avoit laissées au peuple Romain, & qui par conséquent étoient gouvernées sur l'ancien plan, obtinrent d'être du nombre de celles que l'empereur gouvernoit par ses officiers.

(a) Voyez Chardin, voyage de Perse, tome VI.

(b) Tacite, annales, liv. XIII.



CHAPITRE XX.

Des traitans.

TOUT est perdu, lorsque la profession lucrative des traitans parvient encore par ses richesses à être une profession honorée. Cela peut être bon dans les états despotiques, où souvent leur emploi est une partie des fonctions des gouverneurs eux-mêmes. Cela n'est pas bon dans la république; & une chose pareille détruit la république; Romaine. Cela n'est pas meilleur dans la monarchie; rien n'est plus contraire à l'esprit de ce gouvernement. Un dégoût saisit tous les autres états; l'honneur y perd toute sa considération, les moyens lents & naturels de se distinguer ne touchent plus, & le gouvernement est frappé dans son principe.

On vit bien dans les temps passés des fortunes scandaleuses; c'étoit une des calamités des guerres de cinquante ans: mais pour lors, ces richesses furent regardées comme ridicules; & nous les admirons.

Il y a un lot pour chaque profession.

30 DEL'ESPRIT DES LOIX ;

Le lot de ceux qui levent les tributs est les richesses ; & les récompenses de ces richesses , sont les richesses mêmes. La gloire & l'honneur sont pour cette noblesse qui ne connoît , qui ne voit , qui ne sent de vrai bien que l'honneur & la gloire. Le respect & la considération sont pour ces ministres & ces magistrats qui , ne trouvant que le travail après le travail , veillent nuit & jour pour le bonheur de l'empire.





LIVRE XIV.

*Des loix, dans le rapport qu'elles
ont avec la nature du climat.*

CHAPITRE PREMIER.

Idée générale.

S'IL est vrai que le caractère de l'esprit & les passions du cœur soient extrêmement différentes dans les divers climats, les *loix* doivent être relatives & à la différence de ces passions & à la différence de ces caractères.

CHAPITRE II.

*Combien les hommes sont différens dans
les divers climats.*

L'AIR froid (a) resserre les extrémités des fibres extérieures de notre corps; cela augmente leur ressort, & favorise le

(a) Cela paroît même à la vue: dans le froid on paroît plus maigre.

32 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

retour du sang des extrémités vers le cœur. Il diminue la longueur (a) de ces mêmes fibres ; il augmente donc encore par-là leur force. L'air chaud au contraire relâche les extrémités des fibres, & les allonge ; il diminue donc leur force & leur ressort.

On a donc plus de vigueur dans les climats froids. L'action du cœur & la réaction des extrémités des fibres s'y font mieux, les liqueurs sont mieux en équilibre, le sang est plus déterminé vers le cœur, & réciproquement le cœur a plus de puissance. Cette force plus grande doit produire bien des effets : par exemple, plus de confiance en soi-même, c'est-à-dire, plus de courage ; plus de connoissance de sa supériorité, c'est-à-dire, moins de desir de la vengeance ; plus d'opinion de sa sûreté, c'est-à-dire, plus de franchise, moins de soupçons, de politique & de ruses. Enfin, cela doit faire des caracteres bien différens. Mettez un homme dans un lieu chaud & enfermé ; il souffrira, par les raisons que je viens de dire, une défaillance de cœur très-grande. Si dans cette circonstance on va lui proposer

(a) On sçait qu'il raccourcit le fer.

une action hardie, je crois qu'on l'y trouvera très-peu disposé; sa foiblesse présente mettra un découragement dans son ame; il craindra tout, parce qu'il sentira qu'il ne peut rien. Les peuples des pays chauds sont timides, comme les vieillards le sont; ceux des pays froids sont courageux, comme le sont les jeunes gens. Si nous faisons attention aux dernières (a) guerres, qui sont celles que nous avons le plus sous nos yeux, & dans lesquelles nous pouvons mieux voir de certains effets légers imperceptibles de loin, nous sentirons bien que les peuples du nord transportés dans les pays du midi (b) n'y ont pas fait d'aussi belles actions que leurs compatriotes, qui, combattant dans leur propre climat, y jouissoient de tout leur courage.

La force des fibres des peuples du nord, fait que les suc les plus grossiers sont tirés des alimens. Il en résulte deux choses: l'une, que les parties du chyle, ou de la lymphe, sont plus propres, par leur grande surface, à être appliquées sur les fibres & à les nourrir: l'autre, qu'el-

(a) Celles pour la succession d'Espagne.

(b) En Espagne, par exemple.

34 DE L'ESPRIT DES LOIX,
les sont moins propres, par leur grossièreté, à donner une certaine subtilité au suc nerveux. Ces peuples auront donc de grands corps, & peu de vivacité.

Les nerfs qui aboutissent de tous côtés au tissu de notre peau, sont chacun un faisceau de nerfs : ordinairement ce n'est pas tout le nerf qui est remué, c'en est une partie infiniment petite. Dans les pays chauds, où le tissu de la peau est relâché, les bouts des nerfs sont épanouis, & exposés à la plus petite action des objets les plus foibles. Dans les pays froids, le tissu de la peau est resserré, & les mammelons comprimés ; les petites houpes sont en quelque façon paralytiques ; la sensation ne passe guère au cerveau, que lorsqu'elle est extrêmement forte, & qu'elle est de tout le nerf ensemble. Mais c'est d'un nombre infini de petites sensations que dépend l'imagination, le goût, la sensibilité, la vivacité.

J'ai observé le tissu extérieur d'une langue de mouton, dans l'endroit où elle paroît à la simple vue couverte de mammelons. J'ai vu avec un microscope, sur ces mammelons, de petits poils ou une espèce de duvet ; entre les mam-

melons, étoient des pyramides, qui formoient par le bout comme de petits pinceaux. Il y a grande apparence que ces pyramides sont le principal organe du goût.

J'ai fait geler la moitié de cette langue ; & j'ai trouvé , à la simple vue , les mammelons considérablement diminués ; quelques rangs même de mammelons s'étoient enfoncés dans leur gaine : j'en ai examiné le tissu avec le microscope , je n'ai plus vu de pyramides. A mesure que la langue s'est dégelée , les mammelons à la simple vue ont paru se relever ; & au microscope , les petites houpes ont commencé à reparoître.

Cette observation confirme ce que j'ai dit , que , dans les pays froids , les houpes nerveuses sont moins épanouies : elles s'enfoncent dans leurs gaines , où elles sont à couvert de l'action des objets extérieurs. Les sensations sont donc moins vives.

Dans les pays froids , on aura peu de sensibilité pour les plaisirs ; elle sera plus grande dans les pays tempérés ; dans les pays chauds , elle sera extrême. Comme on distingue les climats par les degrés de latitude , on pourroit les dis-

36 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

tinguer, pour ainsi dire, par les degrés de sensibilité. J'ai vu les opéra d'Angleterre & d'Italie; ce sont les mêmes pièces & les mêmes acteurs : mais la même musique produit des effets si différens sur les deux nations, l'une est si calme, & l'autre si transportée, que cela paroît inconcevable.

Il en fera de même de la douleur: elle est excitée en nous par le déchirement de quelque fibre de notre corps. L'auteur de la nature a établi que cette douleur seroit plus forte, à mesure que le dérangement seroit plus grand : or, il est évident que les grands corps & les fibres grossières des peuples du nord sont moins capables de dérangement, que les fibres délicates des peuples des pays chauds; l'ame y est donc moins sensible à la douleur. Il faut écorcher un Moscovite, pour lui donner du sentiment.

Avec cette délicatesse d'organes que l'on a dans les pays chauds, l'ame est souverainement émue par tout ce qui a du rapport à l'union des deux sexes; tout conduit à cet objet.

Dans les climats du nord, à peine le physique de l'amour a-t'il la force de se

rendre bien sensible ; dans les climats tempérés, l'amour accompagné de mille accessoires se rend agréable par des choses, qui d'abord semblent être lui-même, & ne sont pas encore lui ; dans les climats plus chauds, on aime l'amour pour lui-même, il est la cause unique du bonheur, il est la vie.

Dans les pays du midi, une machine délicate, foible, mais sensible, se livre à un amour qui, dans un ferrail, naît & se calme sans cesse ; ou bien à un amour, qui laissant les femmes dans une plus grande indépendance, est exposé à mille troubles. Dans les pays du nord, une machine saine & bien constituée, mais lourde, trouve ses plaisirs dans tout ce qui peut remettre les esprits en mouvement, la chasse, les voyages, la guerre, le vin. Vous trouverez dans les climats du nord des peuples qui ont peu de vices, assez de vertus, beaucoup de sincérité & de franchise. Approchez des pays du midi, vous croirez vous éloigner de la morale même ; des passions plus vives multiplieront les crimes ; chacun cherchera à prendre sur les autres tous les avantages qui peuvent favoriser ces mêmes passions. Dans les

38 DE L'ESPRIT DES LOIX,
pays tempérés, vous verrez des peuples inconstans dans leurs manieres, dans leurs vices mêmes, & dans leurs vertus : le climat n'y a pas une qualité assez déterminée pour les fixer eux-mêmes.

La chaleur du climat peut être si excessive, que le corps y sera absolument sans force. Pour lors, l'abattement passera à l'esprit même; aucune curiosité, aucune noble entreprise, aucun sentiment généreux; les inclinations y seront toutes passives; la paresse y fera le bonheur; la plupart des châtimens y seront moins difficiles à soutenir, que l'action de l'ame; & la servitude moins insupportable, que la force d'esprit qui est nécessaire pour se conduire soi-même.

CHAPITRE III.

Contradiction dans les caracteres de certains peuples du midi.

LES Indiens (a) sont naturellement sans courage; les enfans (b) mêmes des

(a) » Cent soldats d'Europe, dit Tavernier, n'auroient pas grand'peine à battre mille soldats Indiens. »

(b) Les Persans même qui s'établissent aux Indes,

LIV. XIV. CHAP. III. 39

Européens nés aux Indes, perdent celui de leur climat. Mais comment accorder cela avec leurs actions atroces, leurs coutumes, leurs pénitences barbares ? Les hommes s'y soumettent à des maux incroyables, les femmes s'y brûlent elles-mêmes : voilà bien de la force pour tant de foiblesse.

La nature, qui a donné à ces peuples une foiblesse qui les rend timides, leur a donné aussi une imagination si vive, que tout les frappe à l'excès. Cette même délicatesse d'organes qui leur fait craindre la mort, sert aussi à leur faire redouter mille choses plus que la mort. C'est la même sensibilité qui leur fait fuir tous les périls, & les leur fait tous braver.

Comme une bonne éducation est plus nécessaire aux enfans qu'à ceux dont l'esprit est dans sa maturité ; de même les peuples de ces climats ont plus besoin d'un législateur sage, que les peuples du nôtre. Plus on est aisément & fortement frappé, plus il importe de l'être d'une manière convenable, de ne rece-

prennent, à la troisième génération, la nonchalance & la lâcheté Indienne. Voyez *Bernier*, sur le *Mogol*, tom. I, p. 282.

40 DE L'ESPRIT DES LOIX;
voir pas des préjugés, & d'être conduit
par la raison.

Du temps des Romains, les peuples du nord de l'Europe vivoient sans art, sans éducation, presque sans loix : & cependant, par le seul bon sens attaché aux fibres grossières de ces climats, ils se maintirent avec une sagesse admirable contre la puissance Romaine, jusqu'au moment où ils sortirent de leurs forêts pour la détruire.

CHAPITRE IV.

*Cause de l'immuabilité de la religion ,
des mœurs , des manieres , des loix ,
dans les pays d'orient.*

SI avec cette foiblesse d'organes qui fait recevoir aux peuples d'orient les impressions du monde les plus fortes, vous joignez une certaine paresse dans l'esprit, naturellement liée avec celle du corps, qui fasse que cet esprit ne soit capable d'aucune action, d'aucun effort, d'aucune contention; vous comprendrez que l'ame qui a une fois reçu des impressions ne peut plus en changer. C'est ce qui fait que les loix, les

LIV. XIV. CHAP. IV. 41

mœurs (a), & les manieres, même celles qui paroissent indifférentes, comme la façon de se vêtir, sont aujourd'hui en orient comme elles étoient il y a mille ans.

(a) On voit, par un fragment de *Nicolas de Damas*, recueilli par *Constantin Porphyrogenete*, que la coutume étoit ancienne en orient, d'envoyer étrangler un gouverneur qui déplaisoit; elle étoit du temps des *Médes*.

CHAPITRE V.

Que les mauvais législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat, & les bons sont ceux qui s'y sont opposés.

LES Indiens croient que le repos & le néant sont le fondement de toutes choses, & la fin où elles aboutissent. Ils regardent donc l'entiere inaction comme l'état le plus parfait & l'objet de leurs desirs. Ils donnent au souverain être (a) le surnom d'immobile. Les Siamois croient que la félicité (b) suprême consiste à n'être point obligé d'animer une machine & de faire agir un corps.

(a) Panamanack. Voyez *Kircher*.

(b) *La Loubere*, relation de Siam, p. 446.

42 DE L'ESPRIT DES LOIX,

Dans ces pays, où la chaleur excessive énerve & accable, le repos est si délicieux, & le mouvement si pénible, que ce système de métaphysique paroît naturel; & (a) *Foë*, législateur des Indes, a suivi ce qu'il sentoît, lorsqu'il a mis les hommes dans un état extrêmement passif: mais sa doctrine, née de la paresse du climat, la favorisant à son tour, a causé mille maux.

Les législateurs de la Chine furent plus sensés, lorsque, considérant les hommes, non pas dans l'état paisible où ils feront quelque jour, mais dans l'action propre à leur faire remplir les devoirs de la vie, ils firent leur religion, leur philosophie & leurs loix toutes pratiques. Plus les causes physiques portent les hommes au repos, plus les causes morales les en doivent éloigner.

(a) *Foë* veut réduire le cœur au pur vuide. » Nous avons des yeux & des oreilles; mais la perfection est de ne voir ni entendre: une bouche, des mains, &c. » la perfection est que ces membres soient dans l'inaction. « Ceci est tiré du dialogue d'un philosophe Chinois, rapporté par le P. du Halde, tom. III.



CHAPITRE VI.

De la culture des terres dans les climats chauds.

LA culture des terres est le plus grand travail des hommes. Plus le climat les porte à fuir ce travail, plus la religion & les loix doivent y exciter. Ainsi les loix des Indes, qui donnent les terres aux princes, & ôtent aux particuliers l'esprit de propriété, augmentent les mauvais effets du climat; c'est-à-dire, la paresse naturelle.

CHAPITRE VII.

Du monachisme.

LE monachisme y fait les mêmes maux; il est né dans les pays chauds d'orient, où l'on est moins porté à l'action qu'à la spéculation.

En Asie, le nombre de dervichs ou moines semble augmenter avec la chaleur du climat; les Indes, où elle est excessive, en sont remplies: on trouve en Europe cette même différence.

44 DE L'ESPRIT DES LOIX,

Pour vaincre la paresse du climat, il faudroit que les loix cherchassent à ôter tous les moyens de vivre sans travail; mais, dans le midi de l'Europe, elles font tout le contraire; elles donnent à ceux qui veulent être oisifs des places propres à la vie spéculative, & y attachent des richesses immenses. Ces gens, qui vivent dans une abondance qui leur est à charge, donnent avec raison leur superflu au bas peuple: il a perdu la propriété des biens; ils l'en dédommagent par l'oïfiveté dont ils le font jouir; & il parvient à aimer sa misere même.

CHAPITRE VIII.

Bonne coutume de la Chine.

LES relations (a) de la Chine nous parlent de la cérémonie (b) d'ouvrir les terres, que l'empereur fait tous les ans. On a voulu exciter (c) les peuples au

(a) Le P. du Halde, histoire de la Chine, tom. II, p. 72.

(b) Plusieurs rois des Indes font de même. Relation du royaume de Siam par la Loubere, p. 49.

(c) Venty, troisième empereur de la troisième dynastie, cultiva la terre de ses propres mains, & fit travailler à la soie, dans son palais, l'impératrice & ses femmes. Histoire de la Chine.

labourage par cet acte public & solennel.

De plus, l'empereur est informé chaque année du laboureur qui s'est le plus distingué dans sa profession; il le fait mandarin du huitième ordre.

Chez les anciens Perses (a), le huitième jour du mois nommé *Chorrem-ruz*, les rois quittoient leur faste pour manger avec les laboureurs. Ces institutions sont admirables pour encourager l'agriculture.

(a) M. Hyde, religion des Perses.

CHAPITRE IX.

Moyens d'encourager l'industrie.

JE ferai voir, au livre XIX, que les nations paresseuses sont ordinairement orgueilleuses. On pourroit tourner l'effet contre la cause, & détruire la paresse par l'orgueil. Dans le midi de l'Europe, où les peuples sont si frappés par le point d'honneur, il seroit bon de donner des prix aux laboureurs qui auroient le mieux cultivé leurs champs, ou aux ouvriers qui auroient porté plus loin leur industrie. Cette pratique réus-

46 DE L'ESPRIT DES LOIX;
fira même par tout pays. Elle a servi
de nos jours, en Irlande, à l'établisse-
ment d'une des plus importantes manu-
factures de toile qui soit en Europe.

CHAPITRE X.

*Des loix qui ont rapport à la sobriété des
peuples.*

DANS les pays chauds, la partie aqueuse
du sang se dissipe beaucoup par la trans-
piration (a); il y faut donc substituer un
liquide pareil. L'eau y est d'un usage
admirable, les liqueurs fortes y coagu-
leroient les globules (b) du sang qui res-
tent après la dissipation de la partie
aqueuse.

Dans les pays froids, la partie aqueu-
se du sang s'exhale peu par la transpira-
tion; elle reste en grande abondance.
On y peut donc user de liqueurs spi-

(a) M. Bernier faisant un voyage de Lahor à Ca-
chemir, écrivoit: « Mon corps est un crible; à peine
« ai-je avalé une pinte d'eau, que je la vois sortir com-
« me une rosée de tous mes membres jusqu'au bout des
« doigts; j'en bois dix pintes par jour, & cela ne me
« fait point de mal. » Voyage de Bernier, tom. II,
p. 261.

(b) Il y a dans le sang des globules rouges, des
parties fibreuses, des globules blancs, & de l'eau
dans laquelle nage tout cela.

stueuses, sans que le sang se coagule. On y est plein d'humeurs; les liqueurs sont chaudes, qui donnent du mouvement au sang, y peuvent être convenables.

La loi de Mahomet, qui défend de boire du vin, est donc une loi du climat d'Arabie: aussi, avant Mahomet, le vin étoit-elle la boisson commune des Arabes. La loi (a) qui défendoit aux Carthaginois de boire du vin, étoit aussi une loi du climat; effectivement le climat de ces deux pays est à peu près le même.

Une pareille loi ne seroit pas bonne dans les pays froids, où le climat semble forcer à une certaine yvrognerie de constitution, bien différente de celle de la personne. L'yvrognerie se trouve établie par toute la terre, dans la proportion de la froideur & de l'humidité du climat. Passez de l'équateur jusqu'à notre pôle, vous y verrez l'yvrognerie augmenter avec les degrés de latitude. Passez du même équateur au pôle opposé, vous y trouverez l'yvrognerie aller vers le midi (b), comme de ce

(a) Platon, liv. II des loix: Aristote, du soin des affaires domestiques: Eusebe, prép. évang. liv. XII, ch. XVII.

(b) Cela se voit dans les Hottentots & les peuples de la pointe de Chily, qui sont plus près du sud.

48 DE L'ESPRIT DES LOIX;

côté-ci elle avoit été vers le nord.

Il est naturel que, là où le vin est contraire au climat, & par conséquent à la santé, l'excès en soit plus sévèrement puni, que dans les pays où l'yvrognerie a peu de mauvais effets pour la personne; où elle en a peu pour la société; où elle ne rend point les hommes furieux, mais seulement stupides. Ainsi les loix (a) qui ont puni un homme yvre, & pour la faute qu'il faisoit & pour l'yvresse, n'étoient applicables qu'à l'yvrognerie de la personne, & non à l'yvrognerie de la nation. Un Allemand boit par coutume, un Espagnol par choix.

Dans les pays chauds, le relâchement des fibres produit une grande transpiration des liquides : mais les parties solides se dissipent moins. Les fibres, qui n'ont qu'une action très-foible & peu de ressort, ne s'usent guere; il faut peu de suc nourricier pour les réparer : on y mange donc très-peu.

Ce sont les différens besoins, dans les différens climats, qui ont formé les différentes manieres de vivre; & ces

(a) Comme fit Pittacus, selon Aristote, *politique* liv. II, ch. III. Il vivoit dans un climat où l'yvrognerie n'est pas un vice de nation.

différentes

Différentes manieres de vivre, ont formé les diverses sortes de loix. Que dans une nation les hommes se communiquent beaucoup, ils faut de certaines loix ; il en faut d'autres, chez un peuple où l'on ne se communique point.

CHAPITRE XI.

Des loix qui ont du rapport aux maladies du climat.

HÉRODOTE (a) nous dit que les loix des Juifs sur la lèpre, ont été tirées de la pratique des Egyptiens. En effet, les mêmes maladies demandoient les mêmes remèdes. Ces loix furent inconnues aux Grecs & aux premiers Romains, aussi-bien que le mal. Le climat de l'Egypte & de la Palestine les rendit nécessaires ; & la facilité qu'a cette maladie à se rendre populaire, nous doit bien faire sentir la sagesse & la prévoyance de ces loix.

Nous en avons nous-mêmes éprouvé les effets. Les croisades nous avoient apporté la lèpre ; les réglemens sages que

(a) Liv. II.

Pon fit l'empêcherent de gagner la masse du peuple.

On voit par la loi (a) des Lombards, que cette maladie étoit répandue en Italie avant les croisades, & mérita l'attention des législateurs. *Rotharis* ordonna qu'un lépreux, chassé de sa maison & relégué dans un endroit particulier, ne pourroit disposer de ses biens; parce que, dès le moment qu'il avoit été tiré de sa maison, il étoit censé mort. Pour empêcher toute communication avec les lépreux, on les rendoit incapables des effets civils.

Je pense que cette maladie fut apportée en Italie par les conquêtes des empereurs Grecs, dans les armées desquels il pouvoit y avoir des milices de la Palestine ou de l'Egypte. Quoiqu'il en soit, les progrès en furent arrêtés jusqu'au temps des croisades.

On dit que les soldats de Pompée revenant de Syrie, rapportèrent une maladie à peu près pareille à la lèpre. Aucun règlement, fait pour lors, n'est venu jusqu'à nous: mais il y a apparence qu'il y en eut, puisque ce mal fut suspendu jusqu'au temps des Lombards.

(a) Liv. II, tit. 1, §. 3; & tit. 18, §. 1.

LIV. XIV. CHAP. XI. 51

Il y a deux siècles, qu'une maladie inconnue à nos peres passa du nouveau-monde dans celui-ci, & vint attaquer la nature humaine jusques dans la source de la vie & des plaisirs. On vit la plupart des plus grandes familles du midi de l'Europe périr par un mal qui devint trop commun pour être honteux, & ne fut plus que funeste. Ce fut la soif de l'or qui perpétua cette maladie; on alla sans cesse en Amérique, & on en rapporta toujours de nouveaux levains.

Des raisons pieuses voulurent demander qu'on laissât cette punition sur le crime: mais cette calamité étoit entrée dans le sein du mariage, & avoit déjà corrompu l'enfance même.

Comme il est de la sagesse des législateurs de veiller à la santé des citoyens, il eût été très-censé d'arrêter cette communication par des loix faites sur le plan des loix Mosaiques.

La peste est un mal dont les ravages sont encore plus prompts & plus rapides. Son siège principal est en Egypte, d'où elle se répand par tout l'univers. On a fait, dans la plupart des états de l'Europe, de très-bons réglemens pour l'empêcher d'y pénétrer; & on a ima-

32 DEL'ESPRIT DES LOIX;
giné de nos jours un moyen admirable
de l'arrêter : on forme une ligne de
troupes autour du pays infecté, qui em-
pêche toute communication.

Les (a) Turcs qui n'ont à cet égard
aucune police, voient les Chrétiens,
dans la même ville, échapper au dan-
ger, & eux seuls périr; ils achètent les
habits des pestiférés, s'en vêtissent, &
vont leur train. La doctrine d'un destin
rigide qui regle tout, fait du magistrat
un spectateur tranquille; il pense que
dieu a déjà tout fait, & que lui n'a
rien à faire.

(a) Ricaut, de l'empire Ottoman, p. 234.

CHAPITRE XII.

*Des loix contre ceux qui se tuent (a)
eux-mêmes.*

Nous ne voyons point dans les his-
toires, que les Romains se fissent mou-
rir sans sujet : mais les Anglois se tuent
sans qu'on puisse imaginer aucune rai-
son qui les y détermine; ils se tuent
dans le sein même du bonheur. Cette

(a) L'action de ceux qui se tuent eux-mêmes, est
contraire à la loi naturelle, & à la religion révélée.

action, chez les Romains, étoit l'effet de l'éducation; elle tenoit à leurs manières de penser & à leurs coutumes: chez les Anglois, elle est l'effet d'une maladie (a); elle tient à l'état physique de la machine, & est indépendante de toute autre cause.

Il y a apparence que c'est un défaut de filtration du suc nerveux; la machine, dont les forces motrices se trouvent à tout moment sans action, est lasse d'elle-même; l'ame ne sent point de douleur, mais une certaine difficulté de l'existence. La douleur est un mal local, qui nous porte au desir de voir cesser cette douleur; le poids de la vie est un mal qui n'a point de lieu particulier, & qui nous porte au desir de voir finir cette vie.

Il est clair que les loix civiles de quelques pays, ont eu des raisons pour flétrir l'homicide de soi-même: mais en Angleterre on ne peut pas plus le punir, qu'on ne punit les effets de la démence.

(a) Elle pourroit bien être compliquée avec le scorbut, qui, surtout dans quelques pays, rend un homme bizarre & insupportable à lui-même. Voyage de François Pyrard, part. II, ch. XXI.

CHAPITRE XIII.

Effets qui résultent du climat d'Angleterre.

DANS une nation à qui une maladie du climat affecte tellement l'ame, qu'elle pourroit porter le dégoût de toutes choses jusqu'à celui de la vie, on voit bien que le gouvernement qui conviendrait le mieux à des gens à qui tout seroit insupportable, seroit celui où ils ne pourroient pas se prendre à un seul de ce qui causeroit leurs chagrins : & où les loix gouvernant plutôt que les hommes, il faudroit, pour changer l'état, les renverser elles-mêmes.

Que si la même nation avoit encore reçu du climat un certain caractère d'impatience, qui ne lui permît pas de souffrir longtemps les mêmes choses ; on voit bien que le gouvernement dont nous venons de parler, seroit encore le plus convenable.

Ce caractère d'impatience n'est pas grand par lui-même : mais il peut le devenir beaucoup, quand il est joint avec le courage.

LIV. XIV. CHAP. XIII. 55

Il est différent de la légèreté, qui fait que l'on entreprend sans sujet, & que l'on abandonne de même; il approche plus de l'opiniâtreté, parce qu'il vient d'un sentiment des maux, si vif, qu'il ne s'affoiblit pas même par l'habitude de les souffrir.

Ce caractère, dans une nation libre, seroit très-propre à déconcerter les projets de la tyrannie (a), qui est toujours lente & foible dans ses commencemens, comme elle est prompte & vive dans sa fin; qui ne montre d'abord qu'une main pour secourir, & opprime ensuite avec une infinité de bras.

La servitude commence toujours par le sommeil. Mais un peuple qui n'a de repos dans aucune situation, qui se tâte sans cesse, & trouve tous les endroits douloureux, ne pourroit guere s'endormir.

La politique est une lime sourde, qui use & qui parvient lentement à sa fin. Or, les hommes dont nous venons de parler, ne pourroient soutenir les lenteurs, les détails, le sang-froid des né-

(a) Je prens ici ce mot pour le dessein de renverser le pouvoir établi, & surtout la démocratie. C'est la signification que lui donnoient les Grecs & les Romains.

gociations ; ils y réussiroient souvent moins que toute autre nation ; & ils perdroient , par leurs traités , ce qu'ils auroient obtenu par leurs armes.

CHAPITRE XIV.

Autres effets du climat.

Nous peres, les anciens Germains, habitoient un climat où les passions étoient très-calmes. Leurs loix ne trouvoient dans les choses que ce qu'elles voyoient, & n'imaginoient rien de plus. Et comme elles jugeoient des insultes faites aux hommes par la grandeur des blessures, elles ne mettoient pas plus de raffinement dans les offenses faites aux femmes. La loi (a) des Allemands est là-dessus fort singulière. Si l'on découvre une femme à la tête, on payera une amende de six sols ; autant si c'est à la jambe jusqu'au genou ; le double depuis le genou. Il semble que la loi mesuroit la grandeur des outrages faits à la personne des femmes, comme on mesure une figure de géométrie ; elle ne punissoit point le crime de l'imagination,

(a) Ch. LVIII, §. 1 & 2.

elle punissoit celui des yeux. Mais, lorsqu'une nation Germanique se fut transportée en Espagne, le climat trouva bien d'autres loix. La loi des Wisigoths défendit aux médecins de saigner une femme *ingénue* qu'en présence de son pere ou de sa mere, de son frere, de son fils ou de son oncle. L'imagination des peuples s'alluma, celle des législateurs s'échauffa de même; la loi soupçonna tout, pour un peuple qui pouvoit tout soupçonner.

Ces loix eurent donc une extrême attention sur les deux sexes. Mais il semble que, dans les punitions qu'elles firent, elles songerent plus à flatter la vengeance particuliere, qu'à exercer la vengeance publique. Ainsi dans la plupart des cas, elles réduisoient les deux coupables dans la servitude des parens ou du mari offensé. Une femme (a) *ingénue*, qui s'étoit livrée à un homme marié, étoit remise dans la puissance de sa femme, pour en disposer à sa volonté. Elles obligeoient les esclaves (b) de hier & de présenter au mari sa femme qu'ils surprenoient en adultere: elles

(a) Loi des Wisigoths, liv. III, tit. 4, §. 9.

(b) Ibid. liv. III, tit. 4, §. 6.

158 DE L'ESPRIT DES LOIX ;
permettoient à les enfans (a) de l'accu-
fer , & de mettre à la question ses es-
claves pour la convaincre. Aussi furent-
elles plus propres à raffiner à l'excès un
certain point d'honneur , qu'à former
une bonne police. Et il ne faut pas être
étonné si le comte Julien crut qu'un ou-
trage de cette espece demandoit la perte
de sa patrie & de son roi. On ne doit
pas être surpris, si les Maures , avec une
telle conformité de mœurs , trouverent
tant de facilité à s'établir en Espagne ,
à s'y maintenir , & à retarder la chute
de leur empire.

(a) Ibid. liv. III , tit. 4 , §. 15.

CHAPITRE XV.

*De la différente confiance que les loix ont
dans le peuple , selon les climats.*

LE peuple Japonois a un caractère si
atroce , que ses législateurs & ses magis-
trats n'ont pu avoir aucune confiance en
lui : Ils ne lui ont mis devant les yeux
que des juges , des menaces & des châ-
timens : ils l'ont soumis , pour chaque
démarche , à l'inquisition de la police.
Ces loix , qui , sur cinq chefs de familles,

LIV. XIV. CHAP. XV. 59

en établissent un comme magistrat sur les quatre autres ; ces loix , qui , pour un seul crime, punissent toute une famille ou tout un quartier ; ces loix, qui ne trouvent point d'innocens là où il peut y avoir un coupable ; sont faites pour que tous les hommes se méfient les uns des autres , pour que chacun recherche la conduite de chacun , & qu'il en soit l'inspecteur , le témoin & le juge.

Le peuple des Indes au contraire est doux (a), tendre, compatissant. Aussi ses législateurs ont-ils une grande confiance en lui. Ils ont établi peu (b) de peines , & elles sont peu sévères ; elles ne sont pas même rigoureusement exécutées. Ils ont donné les neveux aux oncles, les orphelins aux tuteurs , comme on les donne ailleurs à leurs peres : ils ont réglé la succession par le mérite reconnu du successeur. Il semble qu'ils ont pensé que chaque citoyen devoit se reposer sur le bon naturel des autres.

Ils donnent aisément la liberté (c) à leurs esclaves ; ils les marient ; ils les

(a) Voyez *Bernier*, tom. II, p. 140.

(b) Voyez dans le quatorzième recueil des *lettres édifiantes*, p. 403, les principales loix ou coutumes des peuples de l'Inde de la presqu'isle deçà le Gange.

(c) *Lettres édifiantes*, neuvième recueil, p. 378.

60 DE L'ESPRIT DES LOIX;

traitent comme leurs enfans (a) : heureux climat, qui fait naître la candeur des mœurs & produit la douceur des loix !

(a) J'avois pensé que la douceur de l'esclavage aux Indes avoit fait dire à Diodore, qu'il n'y avoit dans ce pays ni maître ni esclave : mais Diodore, attribué à toute l'Inde, ce qui, selon Strabon, liv. XV, n'étoit propre qu'à une nation particulière.



LIVRE XV.

Comment les loix de l'esclavage civil ont du rapport avec la nature du climat.

CHAPITRE PREMIER.

De l'esclavage civil.

L'ESCLAVAGE proprement dit est l'établissement d'un droit qui rend un homme tellement propre à un autre homme, qu'il est le maître absolu de sa vie & de ses biens. Il n'est pas bon par la nature : il n'est utile ni au maître, ni à l'esclave ; à celui-ci, parce qu'il ne peut rien faire par vertu ; à celui-là, parce qu'il contracte avec ses esclaves toutes sortes de mauvaises habitudes, qu'il s'accoutume insensiblement à manquer à toutes les vertus morales, qu'il devient fier ; prompt, dur, colere, voluptueux, cruel.

Dans les pays despotiques, où l'on est déjà sous l'esclavage politique, l'esclavage civil est plus tolérable qu'ailleurs. Chacun y doit être assez content.

62 DE L'ESPRIT DES LOIX,
d'y avoir sa subsistance & la vie. Ainsi
la condition de l'esclave n'y est guere
plus à charge que la condition du sujet.

Mais, dans le gouvernement monar-
chique, où il est souverainement impor-
tant de ne point abattre ou avilir la na-
ture humaine, il ne faut point d'escla-
ve. Dans la démocratie où tout le mon-
de est égal, & dans l'aristocratie où les
loix doivent faire leurs efforts pour que
tout le monde soit aussi égal que la na-
ture du gouvernement peut le permet-
tre, des esclaves sont contre l'esprit de
la constitution; ils ne servent qu'à don-
ner aux citoyens une puissance & un luxe
qu'ils ne doivent point avoir.

CHAPITRE II.

*Origine du droit de l'esclavage chez les
jurisconsultes Romains.*

ON ne croiroit jamais que ç'eût été
la pitié qui eût établi l'esclavage, &
que pour cela elle s'y fût prise de trois
manieres (a).

Le droit des gens a voulu que les
prisonniers fussent esclaves, pour qu'on

(a). Insti r, de Justinien, liv. I.

ne les tuât pas. Le droit civil des Romains permit à des débiteurs, que leurs créanciers pouvoient maltraiter, de se vendre eux-mêmes : & le droit naturel a voulu que des enfans, qu'un pere esclave ne pouvoit plus nourrir, fussent dans l'esclavage comme leur pere.

Ces raisons des jurifconsultes ne sont point sentées. Il est faux qu'il soit permis de tuer dans la guerre autrement que dans le cas de nécessité : mais dès qu'un homme en a fait un autre esclave, on ne peut pas dire qu'il ait été dans la nécessité de le tuer, puisqu'il ne l'a pas fait. Tout le droit que la guerre peut donner sur les captifs, est de s'assurer tellement de leur personne, qu'ils ne puissent plus nuire. Les homicides faits de sang froid par les soldats, & après la chaleur de l'action, sont rejettés de toutes les nations (a) du monde.

2°. Il n'est pas vrai qu'un homme libre puisse se vendre. La vente suppose un prix : l'esclave se vendant, tous ses biens entreroient dans la propriété du

(a) Si Pon ne veut citer celles qui mangent leurs prisonniers..

maître; le maître ne donneroit donc rien, & l'esclave ne recevroit rien. Il auroit un *pécule*, dira-t'on : mais le *pécule* est accessoire à la personne. S'il n'est pas permis de se tuer, parce qu'on se dérobe à sa patrie, il n'est pas plus permis de se vendre. La liberté de chaque citoyen est une partie de la liberté publique. Cette qualité dans l'état populaire est même une partie de la souveraineté. Vendre sa qualité de citoyen est un (a) acte d'une telle extravagance, qu'on ne peut pas la supposer dans un homme. Si la liberté a un prix pour celui qui l'achete, elle est sans prix pour celui qui la vend. La loi civile, qui a permis aux hommes le partage des biens, n'a pu mettre au nombre des biens une partie des hommes qui devoient faire ce partage. La loi civile, qui restitue sur les contrats qui contiennent quelque lésion, ne peut s'empêcher de restituer contre un accord qui contient la lésion la plus énorme de toutes.

La troisième maniere, c'est la naissance. Celle-ci tombe avec les deux autres.

(a) Je parle de l'esclavage pris à la rigueur, tel qu'il étoit chez les Romains, & qu'il est établi dans nos colonies.

Car si un homme n'a pu se vendre, encore moins a-t'il pu vendre son fils qui n'étoit pas né : si un prisonnier de guerre ne peut être réduit en servitude, encore moins ses enfans.

Ce qui fait que la mort d'un criminel est une chose licite, c'est que la loi qui le punit a été faite en sa faveur. Un meurtrier, par exemple, a joui de la loi qui le condamne; elle lui a conservé la vie à tous les instans : il ne peut donc pas réclamer contr'elle. Il n'en est pas de même de l'esclave : la loi de l'esclavage n'a jamais pu lui être utile; elle est dans tous les cas contre lui, sans jamais être pour lui; ce qui est contraire au principe fondamental de toutes les sociétés.

On dira qu'elle a pu lui être utile, parce que le maître lui a donné la nourriture. Il faudroit donc réduire l'esclavage aux personnes incapables de gagner leur vie. Mais on ne veut pas des esclaves-là. Quant aux enfans, la nature qui a donné du lait aux meres, pourvu à leur nourriture; & le reste de leur enfance est si près de l'âge où est en eux la plus grande capacité de se rendre utiles, qu'on ne pourroit pas dire

66 DE L'ESPRIT DES LOIX,
que celui qui les nourriroit, pour être
leur maître, donnât rien.

L'esclavage est d'ailleurs aussi opposé
au droit civil qu'au droit naturel.
Quelle loi civile pourroit empêcher un
esclave de fuir, lui qui n'est point dans
la société, & que par conséquent au-
cunes loix civiles ne concernent ? Il ne
peut être retenu que par une loi de fa-
mille ; c'est-à-dire, par la loi du maître.

CHAPITRE III.

Autre origine du droit de l'esclavage.

J'AIMEROIS autant dire que le droit
de l'esclavage vient du mépris qu'une
nation conçoit pour une autre, fondé
sur la différence des coutumes.

Lopes de Gamar (a) dit » que les Es-
» pagnols trouverent près de sainte Mar-
» the des paniers où les habitans avoient
» des denrées ; c'étoient des cancrs, des
» limaçons, des cigales, des fauterelles.
» Les vainqueurs en firent un crime aux
» vaincus. « L'auteur avoue que c'est là-
dessus qu'on fonda le droit qui rendoit

(a) Biblioth. Angl. tom. XIII, deuxième partie,
art. 3.

es Américains esclaves des Espagnols ; outre qu'ils fumoient du tabac , & qu'ils ne se faisoient pas la barbe à l'Espagnole.

Les connoissances rendent les hommes doux ; la raison porte à l'humanité : il n'y a que les préjugés qui y fassent renoncer.

CHAPITRE IV.

Autre origine du droit de l'esclavage.

J'AIME ROIS autant dire que la religion donne à ceux qui la professent un droit de réduire en servitude ceux qui ne la professent pas , pour travailler plus aisément à sa propagation.

Ce fut cette maniere de penser qui encouragea les destructeurs de l'Amérique dans leurs crimes (a). C'est sur cette idée qu'ils fonderent le droit de rendre tant de peuples esclaves ; car ces brigands , qui vouloient absolument être brigands & chrétiens , étoient très-dévôts.

Louis XIII (b) se fit une peine extrême.

(a) Voyez l'histoire de la conquête du Mexique par Solis ; & celle du Pérou par Garcilasso de la Vega.

(b) Le P. Labat , nouveau voyage aux îles de l'Amérique , tom. IV , p. 114 , 1722 , in-12.

68 DE L'ESPRIT DES LOIX;

de la loi qui rendoit esclaves les Nègres de ses colonies : mais quand on lui eut bien mis dans l'esprit que c'étoit la voie la plus sûre pour les convertir, il y consentit.

CHAPITRE V.

De l'esclavage des Nègres.

SI j'avois à soutenir le droit que nous avons eu de rendre les Nègres esclaves, voici ce que je dirois :

Les peuples d'Europe ayant exterminé ceux de l'Amérique, ils ont dû mettre en esclavage ceux de l'Afrique, pour s'en servir à défricher tant de terres.

Le sucre seroit trop cher, si l'on ne faisoit travailler la plante qui le produit par des esclaves.

Ceux dont il s'agit sont noirs depuis les pieds jusqu'à la tête; & ils ont le nez si écrasé, qu'il est presque impossible de les plaindre.

On ne peut se mettre dans l'esprit que dieu, qui est un être très-sage, ait mis une ame, surtout une ame bonne, dans un corps tout noir.

Il est si naturel de penser que c'est la couleur qui constitue l'essence de l'humanité, que les peuples d'Asie qui font des eunuques, privent toujours les noirs du rapport qu'ils ont avec nous d'une façon plus marquée.

On peut juger de la couleur de la peau par celle des cheveux, qui, chez les Egyptiens, les meilleurs philosophes du monde, étoient d'une si grande conséquence, qu'ils faisoient mourir tous les hommes roux qui leur tomboient entre les mains.

Une preuve que les Nègres n'ont pas le sens commun, c'est qu'ils font plus de cas d'un collier de verre, que de l'or, qui chez des nations policées est d'une si grande conséquence.

Il est impossible que nous supposions que ces gens-là soient des hommes ; parce que, si nous les supposions des hommes, on commenceroit à croire que nous ne sommes pas nous-mêmes chrétiens.

De petits esprits exagèrent trop l'injustice que l'on fait aux Africains. Car, si elle étoit telle qu'ils le disent, ne seroit-il pas venu dans la tête des princes d'Europe, qui font entr'eux tant de

70 DE L'ESPRIT DES LOIX,
conventions inutiles, d'en faire une gé-
nérale en faveur de la miséricorde & de
la pitié ?

CHAPITRE VI.

Véritable origine du droit de l'esclavage.

IL est temps de chercher la vraie origine du droit de l'esclavage. Il doit être fondé sur la nature des choses : voyons s'il y a des cas où il en dérive.

Dans tout gouvernement despotique, on a une grande facilité à se vendre ; l'esclavage politique y anéantit en quelque façon la liberté civile.

M. Perry (a) dit que les Moscovites se vendent très-aisément : j'en sçais bien la raison, c'est que leur liberté ne vaut rien.

A Achim tout le monde cherche à se vendre. Quelques-uns des principaux seigneurs (b) n'ont pas moins de mille esclaves, qui sont des principaux marchands, qui ont aussi beaucoup d'esclaves sous eux ; & ceux-ci beaucoup d'au-

(a) Etat présent de la Grande Russie, par Jean Perry, Paris, 1717, in-12.

(b) Nouveau voyage autour du monde par Guillaume Dampierre, tom. III, Amsterdam, 1711.

res : on en hérite, & on les fait trafiquer. Dans ces états, les hommes libres, trop obéissables contre le gouvernement, cherchent à devenir les esclaves de ceux qui tyrannisent le gouvernement.

C'est là l'origine juste & conforme à la raison, de ce droit d'esclavage très-doux que l'on trouve dans quelques pays ; & il doit être doux, parce qu'il est fondé sur le choix libre qu'un homme, pour son utilité, se fait d'un maître ; ce qui forme une convention réciproque entre les deux parties.

CHAPITRE VII.

Autre origine du droit de l'esclavage.

VOICI une autre origine du droit de l'esclavage, & même de cet esclavage cruel que l'on voit parmi les hommes.

Il y a des pays où la chaleur énerve le corps, & affoiblit si fort le courage, que les hommes ne sont portés à un devoir pénible que par la crainte du châti-
ment : l'esclavage y choque donc moins la raison ; & le maître y étant aussi lâche à l'égard de son prince, que son esclave l'est à son égard, l'esclavage civil

72 DEL'ESPRIT DES LOIX;

y est encore accompagné de l'esclavage politique.

Aristote (a) veut prouver qu'il y a des esclaves par nature, & ce qu'il dit ne le prouve guere. Je crois que, s'il y en a de tels, ce sont ceux dont je viens de parler.

Mais, comme tous les hommes naissent égaux, il faut dire que l'esclavage est contre la nature, quoique dans certains pays il soit fondé sur une raison naturelle; & il faut bien distinguer ces pays d'avec ceux où les raisons naturelles mêmes les rejettent, comme les pays d'Europe où il a été si heureusement aboli.

Plutarque nous dit, dans la vie de Numa, que du temps de Saturne il n'y avoit ni maître ni esclave. Dans nos climats, le christianisme a ramené cet âge.

(a) Polit. liv. 1, ch. 1.

CHAPITRE VIII.

Inutilité de l'esclavage parmi nous.

IL faut donc borner la servitude naturelle à de certains pays particuliers de la terre.

terre. Dans tous les autres, il me semble que, quelque pénibles que soient les travaux que la société y exige, on peut tout faire avec des hommes libres.

Ce qui me fait penser ainsi, c'est qu'avant que le christianisme eût aboli en Europe la servitude civile, on regardoit les travaux des mines comme si pénibles, qu'on croyoit qu'ils ne pouvoient être faits que par des esclaves ou par des criminels. Mais on sçait qu'aujourd'hui les hommes qui y sont employés (a) vivent heureux. On a par de petits privilèges encouragé cette profession; on a joint à l'augmentation du travail celle du gain; & on est parvenu à leur faire aimer leur condition plus que toute autre qu'ils eussent pu prendre.

Il n'y a point de travail si pénible qu'on ne puisse proportionner à la force de celui qui le fait, pourvu que ce soit la raison & non pas l'avarice qui le règle. On peut, par la commodité des machines que l'art invente ou applique, suppléer au travail forcé qu'ailleurs on fait faire aux esclaves. Les mines des Turcs, dans le bannat de Témefwar,

(a) On peut se faire instruire de ce qui se passe à cet égard dans les mines du Hartz dans la basse-Allemagne, & dans celles de Hongrie.

74 DE L'ESPRIT DES LOIX ;
étoient plus riches que celles de Hongrie ; & elles ne produisoient pas tant , parce qu'ils n'imaginoient jamais que les bras de leurs esclaves.

Je ne sçais si c'est l'esprit ou le cœur qui me dicte cet article-ci. Il n'y a peut-être pas de climat sur la terre où l'on ne pût engager au travail des hommes libres. Parce que les loix étoient mal faites , on a trouvé des hommes paresseux ; parce que ces hommes étoient paresseux , on les a mis dans l'esclavage.

CHAPITRE IX.

Des nations chez lesquelles la liberté civile est généralement établie.

ON entend dire tous les jours , qu'il feroit bon que , parmi nous , il y eût des esclaves.

Mais , pour bien juger de ceci , il ne faut pas examiner s'ils seroient utiles à la petite partie riche & voluptueuse de chaque nation ; sans doute qu'ils lui seroient utiles : mais , prenant un autre point de vue , je ne crois pas qu'aucun de ceux qui la composent voulût tirer au sort , pour sçavoir qui devoit former

la partie de la nation qui seroit libre, & celle qui seroit esclave. Ceux qui parlent le plus pour l'esclavage l'auroient le plus en horreur, & les hommes les plus misérables en auroient horreur de même. Le cri pour l'esclavage est donc le cri du luxe & de la volupté, & non pas celui de l'amour de la félicité publique. Qui peut douter que chaque homme, en particulier, ne fût très-content d'être le maître des biens, de l'honneur & de la vie des autres; & que toutes ses passions ne se réveillaient d'abord à cette idée? Dans ces choses, voulez-vous sçavoir si les desirs de chacun sont légitimes? examinez les desirs de tous.

CHAPITRE X.

Diverses especes d'esclavages.

IL y a deux sortes de servitude, la réelle & la personnelle. La réelle est celle qui attache l'esclave au fonds de terre. C'est ainsi qu'étoient les esclaves chez les Germains, au rapport de Tacite (a). Ils n'avoient point d'office dans la maison; ils rendoient à leur maître une cer-

(a) *De moribus German.*

76 DE L'ESPRIT DES LOIX,
taine quantité de bled, de bétail ou d'é-
toffe : l'objet de leur esclavage n'alloit
pas plus loin. Cette espece de servitude
est encore établie en Hongrie, en Bo-
hême, & dans plusieurs endroits de la
basse-Allemagne.

La servitude personnelle regarde le
ministere de la maison, & se rapporte
plus à la personne du maître.

L'abus extrême de l'esclavage est
lorsqu'il est en même-temps personnel
& réel. Telle étoit la servitude des Ilo-
tes chez les Lacédémoniens ; ils étoient
soutmis à tous les travaux hors de la
maison, & à toutes sortes d'insultes
dans la maison : cette *ilotie* est contre
la nature des choses. Les peuples sim-
ples n'ont qu'un esclavage réel (a), par-
ce que leurs femmes & leurs enfans font
les travaux domestiques. Les peuples
voluptueux ont un esclavage personnel,
parce que le luxe demande le service
des esclaves dans la maison. Or l'*ilotie*
joint dans les mêmes personnes l'escla-
vage établi chez les peuples voluptueux,
& celui qui est établi chez les peuples
simples.

(a) Vous ne pourriez, (dit Tacite sur les mœurs
des Germains,) distinguer le maître de l'esclave,
par les délices de la vie.

CHAPITRE XI.

*Ce que les loix doivent faire par rapport
à l'esclavage.*

M A I S de quelque nature que soit l'esclavage, il faut que les loix civiles cherchent à en ôter, d'un côté les abus, & de l'autre les dangers.

CHAPITRE XII.

Abus de l'esclavage.

D A N S les états Mahométans (a), on est non-seulement maître de la vie & des biens des femmes esclaves ; mais encore de ce qu'on appelle leur vertu ou leur honneur. C'est un des malheurs de ces pays , que la plus grande partie de la nation n'y soit faite que pour servir à la volupté de l'autre. Cette servitude est récompensée par la paresse dont on fait jouir de pareils esclaves ; ce qui est encore pour l'état un nouveau malheur.

C'est cette paresse qui rend les fersails

(a) Voyez Chardin, voyage de Perse.

78 DE L'ESPRIT DES LOIX,
d'orient (a) des lieux de délices, pour
ceux mêmes contre qui ils sont faits.
Des gens qui ne craignent que le tra-
vail, peuvent trouver leur bonheur dans
ces lieux tranquilles. Mais on voit que
par-là on choque même l'esprit de l'é-
tablissement de l'esclavage.

La raison veut que le pouvoir du maî-
tre ne s'étende point au-delà des choses
qui sont de son service; il faut que l'es-
clavage soit pour l'utilité, & non pas
pour la volupté. Les loix de la pudicé
sont du droit naturel, & doivent
être senties par toutes les nations du
monde.

Que si la loi qui conserve la pudicité
des esclaves est bonne dans les états
où le pouvoir sans bornes se joue de
tout, combien le fera-t'elle dans les
monarchies? combien le fera-t'elle dans
les états républicains?

Il y a une disposition de la loi (b)
des Lombards, qui paroît bonne pour
tous les gouvernemens. » Si un maître
» débauche la femme de son esclave,
» ceux-ci seront tous deux libres: »

(a) Voyez Chardin, tom. II, dans sa description
du marché d'Izagour.

(b) Liv. I, tit. 32, §. 5.

tempérament admirable pour prévenir & arrêter , fans trop de rigueur , l'incontinence des maîtres.

Je ne vois pas que les Romains aient eu à cet égard une bonne police. Ils lâcherent la bride à l'incontinence des maîtres ; ils priverent même en quelque façon leurs esclaves du droit des mariages. C'étoit la partie de la nation la plus vile : mais quelque vile qu'elle fût , il étoit bon qu'elle eût des mœurs : & de plus , en lui ôtant les mariages , on corrompoit ceux des citoyens.

CHAPITRE XIII.

Danger du grand nombre d'esclaves.

LE grand nombre d'esclaves a des effets différens dans les divers gouvernemens. Il n'est point à charge dans le gouvernement despotique ; l'esclavage politique établi dans le corps de l'état , fait que l'on sent peu l'esclavage civil. Ceux que l'on appelle hommes libres ne le sont guere plus que ceux qui n'y ont pas ce titre ; & ceux-ci , en qualité d'eunuques , d'affranchis , ou d'esclaves , ayant en main presque toutes les affaires , la con-

Div

20 DE L'ESPRIT DES LOIX;

dition d'un homme libre & celle d'un esclave se touchent de fort près. Il est donc presque indifférent que peu ou beaucoup de gens y vivent dans l'esclavage.

Mais, dans les états modérés, il est très-important qu'il n'y ait point trop d'esclaves. La liberté politique y rend précieuse la liberté civile ; & celui qui est privé de cette dernière est encore privé de l'autre. Il voit une société heureuse, dont il n'est pas même partie ; il trouve la sûreté établie pour les autres, & non pas pour lui ; il sent que son maître a une ame qui peut s'aggrandir, & que la sienne est contrainte de s'abaisser sans cesse. Rien ne met plus près de la condition des bêtes, que de voir toujours des hommes libres & de ne l'être pas. De telles gens sont des ennemis naturels de la société ; & leur nombre seroit dangereux.

Il ne faut donc pas être étonné que, dans les gouvernemens modérés, l'état ait été si troublé par la révolte des esclaves, & que cela soit arrivé si rarement (a) dans les états despotiques.

(a) La révolte des *Mamelus* étoit un cas particulier ; c'étoit un corps de milice qui usurpa l'empire.

CHAPITRE XIV.

Des esclaves armés.

IL est moins dangereux dans la monarchie d'armer les esclaves, que dans les républiques. Là un peuple guerrier, un corps de noblesse, contiendront assez ces esclaves armés. Dans la république, des hommes uniquement citoyens ne pourront guere contenir des gens, qui ayant les armes à la main, se trouveront égaux aux citoyens.

Les Goths qui conquièrent l'Espagne se répandirent dans le pays, & bientôt se trouverent très-foibles. Ils firent trois réglemens considérables : ils abolirent l'ancienne coutume qui leur défendoit de (a) s'allier par mariage avec les Romains ; ils établirent que tous les affranchis (b) du fisc iroient à la guerre, sous peine d'être réduits en servitude ; ils ordonnerent que chaque Goth meneroit à la guerre & armeroit la dixième (c) partie de ses esclaves. Ce nombre étoit

(a) Loi des Wisigoths, liv. III, tit. 1, §. 1.

(b) Ibid. liv. V, tit. 7, §. 20.

(c) Ibid. liv. IX, tit. 2, §. 9.

82 DE L'ESPRIT DES LOIX;

peu considérable en comparaison de ceux qui restoit. De plus, ces esclaves menés à la guerre par leur maître ne faisoient pas un corps séparé; ils étoient dans l'armée, & restoit, pour ainsi dire, dans la famille.

CHAPITRE XV.

Continuation du même sujet.

QUAND toute la nation est guerrière, les esclaves armés sont encore moins à craindre.

Par la loi des Allemands, un esclave qui voloit (a) une chose qui avoit été déposée, étoit soumis à la peine qu'on auroit infligée à un homme libre: mais s'il l'enlevoit par (b) violence, il n'étoit obligé qu'à la restitution de la chose enlevée. Chez les Allemands, les actions qui avoient pour principe le courage & la force, n'étoient point odieuses. Ils se servoient de leurs esclaves dans leurs guerres. Dans la plupart des républiques, on a toujours cherché à abattre le courage des esclaves: le peuple Al-

() Loi des Allemands, ch. v. §. 3.

(.) Ibid. ch. v, §. 5, *per virtutem.*

lemand, fûr de lui-même, songeoit à augmenter l'audace des fiens; toujours armé, il ne craignoit rien d'eux; c'étoient des instrumens de ses brigandages ou de sa gloire.

CHAPITRE XVI.

Précautions à prendre dans le gouvernement modéré.

L'HUMANITÉ que l'on aura pour les esclaves, pourra prévenir dans l'état modéré les dangers que l'on pourroit craindre de leur trop grand nombre. Les hommes s'accoutument à tout, & à la servitude même, pourvu que le maître ne soit pas plus dur que la servitude. Les Athéniens traitoient leurs esclaves avec une grande douceur : on ne voit point qu'ils aient troublé l'état à Athènes, comme ils ébranlerent celui de Lacédémone.

On ne voit point que les premiers Romains aient eu des inquiétudes à l'occasion de leurs esclaves. Ce fut lorsqu'ils eurent perdu pour eux tous les sentimens de l'humanité, que l'on vit naître

D.vj.

84 DE L'ESPRIT DES LOIX;

ces guerres civiles, qu'on a comparées aux guerres Puniques (a).

Les nations simples, & qui s'attachent elles-mêmes au travail, ont ordinairement plus de douceur pour leurs esclaves, que celles qui y ont renoncé. Les premiers Romains vivoient, travailloient & mangeoient avec leurs esclaves : ils avoient pour eux beaucoup de douceur & d'équité : la plus grande peine qu'ils leur infligeassent étoit de les faire passer devant leurs voisins avec un morceau de bois fourchu sur le dos. Les mœurs suffisoient pour maintenir la fidélité des esclaves ; il ne falloit point de loix.

Mais lorsque les Romains se furent aggrandis, que leurs esclaves ne furent plus les compagnons de leur travail, mais les instrumens de leur luxe & de leur orgueil ; comme il n'y avoit point de mœurs, on eut besoin de loix. Il en fallut même de terribles, pour établir la fureté de ces maîtres cruels, qui vivoient au milieu de leurs esclaves comme au milieu de leurs ennemis.

On fit le sénatus-consulte *Sillanien*,

(a) » La Sicile, dit *Florus*, plus cruellement dévastée par la guerre servile, que par la guerre Punique. « Liv. III.

& d'autres loix (a) qui établirent que, lorsqu'un maître seroit tué, tous les esclaves qui étoient sous le même toit, ou dans un lieu assez près de la maison pour qu'on pût entendre la voix d'un homme, seroient sans distinction condamnés à la mort. Ceux qui dans ces cas réfugioient un esclave pour le sauver, étoient punis comme meurtriers (b). Celui-là même à qui son maître auroit ordonné (c) de le tuer, & qui lui auroit obéi, auroit été coupable ; celui qui ne l'auroit point empêché de se tuer lui-même, auroit été puni (d). Si un maître avoit été tué dans un voyage, on faisoit mourir (e) ceux qui étoient restés avec lui, & ceux qui s'étoient enfuis. Toutes ces loix avoient lieu contre ceux-mêmes dont l'innocence étoit prouvée ; elles avoient pour objet de donner aux esclaves pour leur maître un respect prodigieux. Elles n'étoient pas

(a) Voyez tout le titre de *senat. consult. Sillan.* au ff.

(b) *Leg. si quis*, §. 12, au ff. de *senat. consult. Sillan.*

(c) Quand Antoine commanda à Eros de le tuer, ce n'étoit point lui commander de le tuer, mais de se tuer lui-même ; puisque, s'il lui eût obéi, il auroit été puni comme meurtrier de son maître.

(d) *Leg. 1*, §. 22, ff. de *senat. consult. Sillan.*

(e) *Leg. 1*, §. 31, ff. *ibid.*

36 DE L'ESPRIT DES LOIX,

dépendantes du gouvernement civil, mais d'un vice ou d'une imperfection du gouvernement civil. Elles ne dérhoient point de l'équité des loix civiles, puis qu'elles étoient contraires aux principes des loix civiles. Elles étoient proprement fondées sur le principe de la guerre, à cela près que c'étoit dans le sein de l'état qu'étoient les ennemis. Le sénatus - consulte Sillanien dérhoit du droit des gens, qui veut qu'une société, même imparfaite, se conserve.

C'est un malheur du gouvernement lorsque la magistrature se voit contrainte de faire ainsi des loix cruelles. C'est parce qu'on a rendu l'obéissance difficile, que l'on est obligé d'aggraver la peine de la désobéissance, ou de soupçonner la fidélité. Un législateur prudent prévient le malheur de devenir un législateur terrible. C'est parce que les esclaves ne purent avoir chez les Romains de confiance dans la loi, que la loi ne put avoir de confiance en eux.



CHAPITRE XVII.

Reglemens à faire entre le maître & les esclaves.

LE magistrat doit veiller à ce que l'esclave ait sa nourriture & son vêtement : cela doit être réglé par la loi.

Les loix doivent avoir attention qu'ils soient soignés dans leurs maladies & dans leur vieillesse. Claude (a) ordonna que les esclaves qui auroient été abandonnés par leurs maîtres étant malades, seroient libres s'ils échappoient. Cette loi assuroit leur liberté ; il auroit encore fallu assurer leur vie.

Quand la loi permet au maître d'ôter la vie à son esclave, c'est un droit qu'il doit exercer comme juge, & non pas comme maître : il faut que la loi ordonne des formalités, qui ôtent le soupçon d'une action violente.

Lorsqu'à Rome il ne fut plus permis aux peres de faire mourir leurs enfans, les magistrats infligerent (b) la peine que le pere vouloit prescrire. Un usage pa-

(a) Xiphilin, in Claudio.

(b) Voyez la loi III au code de patria potestate, qui est de l'empereur Alexandre.

88 DEL'ESPRIT DES LOIX;

reil entre le maître & les esclaves seroit raisonnable dans les pays où les maîtres ont droit de vie & de mort.

La loi de Moïse étoit bien rude. » Si quelqu'un frappe son esclave, & qu'il meure sous sa main, il sera puni : mais s'il survit un jour ou deux, il ne le sera pas, parce que c'est son argent. « Quel peuple, que celui où il falloit que la loi civile se relâchât de la loi naturelle !

Par une loi des Grecs (a), les esclaves trop rudement traités par leurs maîtres pouvoient demander d'être vendus à un autre. Dans les derniers temps, il y eut à Rome une pareille loi (b). Un maître irrité contre son esclave, & un esclave irrité contre son maître, doivent être séparés.

Quand un citoyen maltraite l'esclave d'un autre, il faut que celui-ci puisse aller devant le juge. Les (c) loix de Platon & de la plupart des peuples ôtent aux esclaves la défense naturelle : il faut donc leur donner la défense civile.

A Lacédémone, les esclaves ne pouvoient avoir aucune justice contre les insultes ni contre les injures. L'excès

(a) Plutarque, de la superstition.

(b) Voyez la constitution d'Antonin Pie, *Institutes* liv. I, tit. 7.

(c) Liv. IX.

Leur malheur étoit tel, qu'ils n'étoient pas seulement esclaves d'un citoyen ; mais encore du public ; ils appartenoient à tous & à un seul. A Rome ; dans le tort fait à un esclave, on ne considéroit que (a) l'intérêt du maître. On confondoit sous l'action de la loi Aquilienne la blessure faite à une bête, & celle faite à un esclave ; on n'avoit attention qu'à la diminution de leur prix : A Athènes (b), on punissoit sévèrement, quelquefois même de mort, celui qui avoit maltraité l'esclave d'un autre. La loi d'Athènes, avec raison, ne vouloit point ajouter la perte de la sûreté à celle de la liberté.

(a) Ce fut encore souvent l'esprit des loix des peuples qui sortirent de la Germanie, comme on le peut voir dans leurs codes.

(b) Démosthènes, *orat. contrd Mediam*, p. 610 ; édition de Francfort, de l'an 1604.

CHAPITRE XVIII.

Des affranchissemens.

ON sent bien que quand, dans le gouvernement républicain, on a beaucoup d'esclaves, il faut en affranchir beaucoup. Le mal est que, si on a trop d'esclaves, ils ne peuvent être contenus ; si

l'on a trop d'affranchis, ils ne peuvent pas vivre, & ils deviennent à charge à la république : outre que celle-ci peut être également en danger de la part d'un trop grand nombre d'affranchis & de la part d'un trop grand nombre d'esclaves. Il faut donc que les loix aient l'œil sur ces deux inconvéniens.

Les diverses loix & les sénatus-consultes qu'on fit à Rome pour & contre les esclaves, tantôt pour gêner, tantôt pour faciliter les affranchissemens, font bien voir l'embarras où l'on se trouvoit à cet égard. Il y eut même des temps où l'on n'osa pas faire des loix. Lorsqu'un jour sous Néron (a) on demanda au sénat qu'il fût permis aux patrons de remettre en servitude les affranchis ingrats, l'empereur écrivit qu'il falloit juger les affaires particulieres, & ne rien statuer de général.

Je ne sçaurois guere dire quels sont les réglemens qu'une bonne république doit faire là-dessus; cela dépend trop des circonstances. Voici quelques réflexions.

Il ne faut pas faire tout-à-coup & par une loi générale un nombre considéra-

(a) Tacite, *annal.* liv. XIII.

le d'affranchissemens. On ſçait que chez les Volſiniens (a) les affranchis devenus maîtres des ſuffrages, firent une abominable loi, qui leur donnoit le droit de coucher les premiers avec les filles qui ſe marioient à des ingénus.

Il y a diverſes manieres d'introduire ſenſiblement de nouveaux citoyens dans la république. Les loix peuvent favoriser le pécule, & mettre les eſclaves en état d'acheter leur liberté; elles peuvent donner un terme à la ſervitude, comme celles de Moïſe, qui avoient borné à ſix ans celle des eſclaves Hébreux (b). Il eſt aiſé d'affranchir toutes les années un certain nombre d'eſclaves, parmi ceux qui, par leur âge, leur ſanté, leur induſtrie, auront le moyen de vivre. On peut même guérir le mal dans ſa racine: comme le grand nombre d'eſclaves eſt lié aux divers emplois qu'on leur donne; transporter aux ingénus une partie de ces emplois, par exemple, le commerce ou la navigation, c'eſt diminuer le nombre des eſclaves.

Lorsqu'il y a beaucoup d'affranchis,

(a) Supplément de *Freinſhemius*, deuxième décade, liv. V.

(b) Exod. ch. XXI.

il faut que les loix civiles fixent ce qu'ils doivent à leur patron, ou que le contrat d'affranchissement fixe ces devoirs pour elles.

On sent que leur condition doit être plus favorisée dans l'état civil que dans l'état politique ; parce que, dans le gouvernement même populaire, la puissance ne doit point tomber entre les mains du bas peuple.

A Rome, où il y avoit tant d'affranchis, les loix politiques furent admirables à leur égard. On leur donna peu, & on ne les exclut presque de rien ; ils eurent bien quelque part à la législation, mais ils n'influoient presque point dans les résolutions qu'on pouvoit prendre. Ils pouvoient avoir part aux charges & au sacerdoce même (a) ; mais ce privilège étoit en quelque façon rendu vain par les désavantages qu'ils avoient dans les élections. Ils avoient droit d'entrer dans la milice ; mais, pour être soldat, il falloit un certain cens. Rien n'empêchoit les affranchis (b) de s'unir par mariage avec les familles ingénues ; mais il ne leur étoit pas permis de s'allier avec

(a) Tacite, *annal.* liv. III.

(b) Harangue d'Auguste, dans *Dion.* liv. LVI.

elles des sénateurs. Enfin, leurs enfans
 étoient ingénus, quoiqu'ils ne le fussent
 pas eux-mêmes.

CHAPITRE XIX.

Des affranchis & des eunuques.

AINSI, dans le gouvernement de
 plusieurs, il est souvent utile que la con-
 dition des affranchis soit peu au-dessous
 de celle des ingénus, & que les loix tra-
 vaillent à leur ôter le dégoût de leur
 condition. Mais dans le gouvernement
 d'un seul, lorsque le luxe & le pouvoir
 arbitraire regnent, on n'a rien à faire à
 cet égard. Les affranchis se trouvent
 presque toujours au-dessus des hommes
 libres. Ils dominent à la cour du prince
 & dans les palais des grands: & com-
 me ils ont étudié les foiblesses de leur
 maître & non pas ses vertus, ils le font
 regner, non pas par ses vertus, mais par
 ses foiblesses. Tels étoient à Rome les
 affranchis du temps des empereurs.

Lorsque les principaux esclaves sont
 eunuques, quelque privilège qu'on leur
 accorde, on ne peut guere les regarder
 comme des affranchis. Car comme ils

94 DE L'ESPRIT DES LOIX;

ne peuvent avoir de famille, ils sont par leur nature attachés à une famille; & ce n'est que par une espèce de fiction qu'on peut les considérer comme citoyens.

Cependant, il y a des pays où on leur donne toutes les magistratures : » Au Tonquin (a), dit Dampierre (b), tous les mandarins civils & militaires sont eunuques. « Ils n'ont point de familles & quoiqu'ils soient naturellement avarés, le maître ou le prince profitent à la fin de leur avarice même.

Le même Dampierre (c) nous dit que dans ce pays, les eunuques ne peuvent se passer de femmes, & qu'ils se marient. La loi qui leur permet le mariage, ne peut être fondée, d'un côté, que sur la considération que l'on y a pour de pareilles gens; & de l'autre, sur le mépris qu'on y a pour les femmes.

Ainsi l'on confie à ces gens-là les magistratures, parce qu'ils n'ont point de famille: & d'un autre côté, on leur per-

(a) C'étoit autrefois de même à la Chine. Les deux Arabes Mahométans qui y voyagerent au neuvième siècle, disent l'eunuque, quand ils veulent parler du gouverneur d'une ville.

(b) Tome III, p. 91.

(c) Tome III, p. 94.

et de se marier , parce qu'ils ont les
magistratures.

C'est pour lors que les sens qui res-
sent, veulent obstinément suppléer à
ceux que l'on a perdus ; & que les en-
treprises du désespoir sont une espece de
puissance. Ainsi, dans Milton, cet esprit
qui il ne reste que des desirs , pénétré
de sa dégradation , veut faire usage de
son impuissance même.

On voit dans l'histoire de la Chine
un grand nombre de loix pour ôter aux
eunuques tous les emplois civils & mi-
litaires : mais ils reviennent toujours. Il
semble que les eunuques, en orient,
soient un mal nécessaire.





LIVRE XVI.

Comment les loix de l'esclavage domestique ont du rapport avec la nature du climat.

CHAPITRE PREMIER

De la servitude domestique.

LES esclaves sont plutôt établis pour la famille, qu'ils ne sont dans la famille. Ainsi je distinguerai leur servitude de celle où sont les femmes dans quelques pays, & que j'appellerai proprement la servitude domestique.

CHAPITRE II.

Que dans les pays du midi il y a dans les deux sexes une inégalité naturelle.

LES femmes sont nubiles (a) dans les climats chauds à huit, neuf & dix ans.

(a) Mahomet épousa Cadhisja à cinq ans, coucha avec elle à huit. Dans les pays chauds d'Arabie & des Indes, les filles y sont nubiles à huit ans, & accouchent l'année d'après. *Prideaux, vie de Mahomet*

ainsi

insi l'enfance & le mariage y vont presque toujours ensemble. Elles sont vieilles à vingt : la raison ne se trouve donc jamais chez elles avec la beauté. Quand la beauté demande l'empire, la raison se fait refuser ; quand la raison pourroit l'obtenir, la beauté n'est plus. Les femmes doivent être dans la dépendance ; car la raison ne peut leur procurer dans leur vieillesse un empire que la beauté ne leur avoit pas donné dans la jeunesse même. Il est donc très-simple qu'un homme, lorsque la religion ne s'y oppose pas, quitte sa femme pour en prendre une autre, & que la polygamie s'introduise.

Dans les pays tempérés, où les agrémens des femmes se conservent mieux, où elles sont plus tard nubiles, & où elles ont des enfans dans un âge plus avancé, la vieillesse de leur mari suit en quelque façon la leur : & comme elles y ont plus de raison & de connoissances quand elles se marient, ne fût-ce que parce qu'elles ont plus longtemps vécu, il a dû naturellement s'introduire une espece

on voit des femmes, dans les royaumes d'*Alger*, entrer à neuf, dix & onze ans. *Logier de Tassis*, histoire du royaume d'*Alger*, p. 61.

98 DE L'ESPRIT DES LOIX;
d'égalité dans les deux sexes, & par
conséquent la loi d'une seule femme.

Dans les pays froids, l'usage presque
nécessaire des boissons fortes établit l'in-
tempérance parmi les hommes. Les fem-
mes, qui ont à cet égard une retenue na-
turelle, parce qu'elles ont toujours à se
défendre, ont donc encore l'avantage
de la raison sur eux.

La nature, qui a distingué les hommes
par la force & par la raison, n'a mis à
leur pouvoir de terme que celui de
cette force & de cette raison. Elle a don-
né aux femmes les agrémens, & a vou-
lu que leur ascendant finît avec ces agré-
mens : Mais, dans les pays chauds, ils
ne se trouvent que dans les commence-
mens, & jamais dans le cours de leur vie.

Ainsi la loi qui ne permet qu'une fem-
me se rapporte plus au physique du cli-
mat de l'Europe, qu'au physique du cli-
mat de l'Asie. C'est une des raisons qui
a fait que le Mahométisme a trouvé tant
de facilité à s'établir en Asie, & tant de
difficulté à s'étendre en Europe ; que le
Christianisme s'est maintenu en Europe
& a été détruit en Asie ; & qu'enfin les
Mahométans font tant de progrès à la
Chine, & les Chrétiens si peu. Les rai-

ons humaines sont toujours subordon-
nées à cette cause suprême, qui fait tout
ce qu'elle veut, & se sert de tout ce
qu'elle veut.

Quelques raisons, particulières à Va-
ntinien (a), lui firent permettre la po-
lygamie dans l'empire. Cette loi, vio-
lente pour nos climats, fut ôtée (b) par
Théodose, Arcadius & Honorius.

(a) Voyez Jornandes *de regno & tempor. succes.* &
historiens ecclésiastiques.

(b) Voyez la loi VII, au code de *Judæis & cælicoj*;
& la nouvelle 18, ch. V.

CHAPITRE III.

*Que la pluralité des femmes dépend beau-
coup de leur entretien.*

QUOIQUE, dans les pays où la po-
lygamie est une fois établie, le grand
nombre des femmes dépend beau-
coup des richesses du mari; cependant
on ne peut pas dire que ce soient les ri-
chesses qui fassent établir dans un état
de polygamie : la pauvreté peut faire le
même effet, comme je le dirai en par-
lant des Sauvages.

La polygamie est moins un luxe, que
l'occasion d'un grand luxe chez des na-

100 DE L'ESPRIT DES LOIX;
tions puissantes. Dans les climats chauds
on a moins de besoins (a); il en coûte
moins pour entretenir une femme & des
enfants. On y peut donc avoir un plus
grand nombre de femmes.

(a) A Ceylan, un homme vit pour dix sols par
mois; on n'y mange que du riz & du poisson. *Recueil
des voyages qui ont servi à l'établissement de la com-
pagnie des Indes, tom. II, part. I.*

CHAPITRE IV.

*De la polygamie. Ses diverses circon-
stances.*

SUIVANT les calculs que l'on fait en
divers endroits de l'Europe, il y naît
plus de garçons que de filles (a); au
contraire, les relations de l'Asie (b) &
de l'Afrique (c) nous disent qu'il y naît
beaucoup plus de filles que de garçons.
La loi d'une seule femme en Europe,
celle qui en permet plusieurs en Asie

(a) M. Arbutnot trouve qu'en Angleterre le nom-
bre des garçons excède celui des filles: on a eu tort
d'en conclure que ce fût la même chose dans tous les
climats.

(b) Voyez *Kempfer*, qui nous rapporte un dénom-
brement de *Meaco*, où l'on trouve 182072 mâles,
223573 femelles.

(c) Voyez le voyage de Guinée de M. *Smith*, par-
tie seconde, sur le pays d'Anté.

LIV. XVI. CHAP. IV. 101

en Afrique, ont donc un certain rapport au climat.

Dans les climats froids de l'Asie, il n'aît, comme en Europe, plus de garçons que de filles. C'est, disent les Lamas (a) à raison de la loi qui, chez eux, permet à une femme d'avoir plusieurs maris (b),

Mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de pays où la disproportion soit assez grande, pour qu'elle exige qu'on introduise la loi de plusieurs femmes ou la loi de plusieurs maris. Cela veut dire seulement que la pluralité des femmes, ou même la pluralité des hommes, s'éloigne moins de la nature dans certains pays que dans d'autres.

J'avoue que si ce que les relations nous disent étoit vrai, qu'à Bantam (c) il y a dix femmes pour un homme, ce seroit un cas bien particulier de la polygamie.

Dans tout ceci, je ne justifie pas les usages; mais j'en rends les raisons.

(a) Du Halde, Mémoires de la Chine, tom. IV, p. 46.

(b) Albuzeït-el-hassen, un des deux mahométans arabes qui allerent aux Indes & à la Chine au neuvième siècle, prend cet usage pour une prostitution. C'est que rien ne choquoit tant les idées Mahométanes.

(c) Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, tom. I.

CHAPITRE V.

Raison d'une loi du Malabar.

SUR la côte du Malabar, dans la caste des *Naires* (a), les hommes ne peuvent avoir qu'une femme, & une femme au contraire peut avoir plusieurs maris. Je crois qu'on peut découvrir l'origine de cette coutume. Les *Naires* sont la caste des nobles, qui sont les soldats de toutes ces nations. En Europe, on empêche les soldats de se marier : dans le Malabar, où le climat exige davantage, on s'est contenté de leur rendre le mariage aussi peu embarrassant qu'il est possible : on a donné une femme à plusieurs hommes; ce qui diminue d'autant l'attachement pour une famille & les soins du ménage, & laisse à ces gens l'esprit militaire.

(a) Voyage de François Pyrard, ch. XXVII. Lettres édifiantes, troisième & dixième recueil sur le Malabar. Cela est regardé comme un abus de la profession militaire : & comme dit Pyrard, une femme de la caste des Bramines n'épouserait jamais plusieurs maris.

CHAPITRE VI.

De la polygamie en elle-même.

A REGARDER la polygamie en général , indépendamment des circonstances qui peuvent la faire un peu tolérer , elle n'est point utile au genre humain , ni à aucun des deux sexes , soit à celui qui abuse , soit à celui dont on abuse. Elle n'est pas non plus utile aux enfans ; & un de ses grands inconvéniens , est que le pere & la mere ne peuvent avoir la même affection pour leurs enfans ; un pere ne peut pas aimer vingt enfans , comme une mere en aime deux. C'est bien pis , quand une femme a plusieurs maris ; car , pour lors , l'amour paternel ne tient plus qu'à cette opinion , qu'un pere peut croire , s'il veut , ou que les autres peuvent croire , que de certains enfans lui appartiennent.

On dit que le roi de Maroc a dans son ferrail des femmes blanches , des femmes noires , des femmes jaunes. Le malheureux ! à peine a-t'il besoin d'une couleur.

La possession de beaucoup de femmes ne prévient pas toujours les desirs (a) pour celle d'un autre ; il en est de la luxure comme de l'avarice , elle augmente sa soif par l'acquisition des trésors.

Du temps de Justinien , plusieurs philosophes gênés par le Christianisme , se retirèrent en Perse auprès de Cosroës. Ce qui les frappa le plus , dit *Agathias* (b) , ce fut que la polygamie étoit permise à des gens qui ne s'abstenoient pas même de l'adultère.

La pluralité des femmes , qui le diroit ! mene à cet amour que la nature désavoue : c'est qu'une dissolution en entraîne toujours une autre. A la révolution qui arriva à Constantinople , lorsqu'on déposa le sultan Achmet , les relations disoient que le peuple ayant pillé la maison du chiaya , on n'y avoit pas trouvé une seule femme. On dit qu'à Alger (c) on est parvenu à ce point , qu'on n'en a pas dans la plupart des ferrals.

(a) C'est ce qui fait que l'on cache avec tant de soin les femmes en orient.

(b) *De la vie & des actions de Justinien* , p. 403.

(c) *Logier de Tassis* , Histoire d'Alger.

CHAPITRE VII.

De l'égalité du traitement dans le cas de la pluralité des femmes.

DE la loi de la pluralité des femmes ; suit celle de l'égalité du traitement. Mahomet , qui en permet quatre , veut que tout soit égal entr'elles ; nourriture , habits , devoir conjugal. Cette loi est aussi établie aux Maldives (a) , où on peut épouser trois femmes.

La loi de Moïse (b) veut même que si quelqu'un a marié son fils à une esclave , & qu'ensuite il épouse une femme libre , il ne lui ôte rien des vêtemens , de la nourriture , & des devoirs. On pouvoit donner plus à la nouvelle épouse ; mais il falloit que la première n'eût pas moins.

(a) Voyages de François Pyrard , ch. XII.

(b) Exod. ch. XXI , vers. 10. & 11.



CHAPITRE VIII.

De la séparation des femmes d'avec les hommes.

C'EST une conséquence de la polygamie, que, dans les nations voluptueuses & riches, on ait un très-grand nombre de femmes. Leur séparation d'avec les hommes, & leur clôture, suivent naturellement de ce grand nombre. L'ordre domestique le demande ainsi ; un débiteur insolvable cherche à se mettre à couvert des poursuites de ses créanciers. Il y a de tels climats où le physique a une telle force, que la morale n'y peut presque rien. Laissez un homme avec une femme ; les tentations feront des chûtes, l'attaque sûre, la résistance nulle. Dans ces pays, au lieu de préceptes, il faut des verroux.

Un livre classique (a) de la Chine, regarde comme un prodige de vertu, de se trouver seul dans un appartement

(a) » Trouver à l'écart un trésor dont on soit le maître ; ou une belle femme seule dans un appartement reculé ; entendre la voix de son ennemi qui va périr, si on ne le secourt : admirable pierre de touche. « Traduction d'un ouvrage Chinois sur la morale, dans le P. du Halde, tom. III, p. 151.

reculé avec une femme , sans lui faire violence.

CHAPITRE IX.

Liaison du gouvernement domestique avec le politique.

DANS une république , la condition des citoyens est bornée , égale , douce , modérée ; tout s'y ressent de la liberté publique. L'empire sur les femmes n'y pourroit pas être si bien exercé ; & lorsque le climat a demandé cet empire , le gouvernement d'un seul a été le plus convenable. Voilà une des raisons qui a fait que le gouvernement populaire a toujours été difficile à établir en orient.

Au contraire , la servitude des femmes est très-conforme au génie du gouvernement despotique , qui aime à abuser de tout. Aussi a-t'on vu dans tous les temps , en Asie , marcher d'un pas égal la servitude domestique & le gouvernement despotique.

Dans un gouvernement où l'on demande surtout la tranquillité , & où la subordination extrême s'appelle la paix ,

il faut enfermer les femmes ; leurs intrigues seroient fatales au mari. Un gouvernement qui n'a pas le temps d'examiner la conduite des sujets , la tient pour suspecte , par cela seul qu'elle paroît & qu'elle se fait sentir.

Supposons un moment que la légèreté d'esprit & les indiscretions , les goûts & les dégoûts de nos femmes, leurs passions grandes & petites , se trouvaient transportées dans un gouvernement d'orient , dans l'activité & dans cette liberté où elles sont parmi nous ; quel est le pere de famille qui pourroit être un moment tranquille ? Partout des gens suspects , partout des ennemis ; l'état seroit ébranlé , on verroit couler des flots de sang.

CHAPITRE X.

Principe de la morale de l'orient.

DANS le cas de la multiplicité des femmes , plus la famille cesse d'être une , plus les loix doivent réunir à un centre ces parties détachées ; & plus les intérêts sont divers , plus il est bon que les loix les ramènent à un intérêt.

Cela se fait surtout par la clôture. Les femmes ne doivent pas seulement être séparées des hommes par la clôture de la maison ; mais elles en doivent encore être séparées dans cette même clôture, en sorte qu'elles y fassent comme une famille particulière dans la famille. De-là dérive pour les femmes toute la pratique de la morale, la pudeur, la chasteté, la retenue, le silence, la paix, la dépendance, le respect, l'amour ; enfin une direction générale de sentimens à la chose du monde la meilleure par sa nature, qui est l'attachement unique à sa famille.

Les femmes ont naturellement à remplir tant de devoirs qui leur sont propres, qu'on ne peut assez les séparer de tout ce qui pourroit leur donner d'autres idées, de tout ce qu'on traite d'amusemens, & de tout ce qu'on appelle des affaires.

On trouve des mœurs plus pures dans les divers états d'orient, à proportion que la clôture des femmes y est plus exacte. Dans les grands états, il y a nécessairement des grands seigneurs. Plus ils ont de grands moyens, plus ils sont en état de tenir les femmes dans une

110 DE L'ESPRIT DES LOIX;

exacte clôture, & de les empêcher de rentrer dans la société. C'est pour cela que, dans les empires du Turc, de Perse, du Mogol, de la Chine & du Japon, les mœurs des femmes sont admirables.

On ne peut pas dire la même chose des Indes, que le nombre infini d'îles & la situation du terrain, ont divisées en une infinité de petits états, que le grand nombre des causes que je n'ai pas le temps de rapporter ici rendent despotiques.

Là, il n'y a que des misérables qui pillent, & des misérables qui sont pillés. Ceux qu'on appelle des grands, n'ont que de très-petits moyens; ceux que l'on appelle des gens riches, n'ont guère que leur subsistance. La clôture des femmes n'y peut être aussi exacte, l'on n'y peut pas prendre d'aussi grandes précautions pour les contenir; la corruption de leurs mœurs y est inconcevable.

C'est là qu'on voit jusqu'à quel point les vices du climat, laissés dans une grande liberté, peuvent porter le désordre. C'est là que la nature a une force, & la pudeur une foiblesse qu'on ne peut com-

LIV. XVI. CHAP. X. III

prendre. A Patane (a), la lubricité (b) des femmes est si grande, que les hommes sont contraints de se faire de certaines garnitures pour se mettre à l'abri de leurs entreprises. Selon M. Smith (c), les choses ne vont pas mieux dans les petits royaumes de Guinée. Il semble que dans ces pays-là, les deux sexes perdent jusqu'à leurs propres loix.

(a) Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, tom. II, partie II, p. 196.

(b) Aux Maldives, les peres marient les filles à dix & onze ans; parce que c'est un grand péché, disent-ils, de laisser endurer nécessité d'hommes. Voyages de François Pyrard, ch. XII. A Bantam, si-tôt qu'une fille a treize ou quatorze ans, il faut la marier, si l'on ne veut qu'elle mene une vie débordée. Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, p. 348.

(c) Voyage de Guinée, seconde partie, p. 192 de la traduction. « Quand les femmes, dit-il, rencontrent un homme, elles le saisissent, & le menacent de le dénoncer à leur mari, s'il les méprise. Elles se glissent dans le lit d'un homme, elles le réveillent; & s'il les refuse, elles le menacent de se laisser prendre sur le fait. »



CHAPITRE XI.

*De la servitude domestique , indépendante
de la polygamie.*

C'EST n'est pas seulement la pluralité des femmes qui exige leur clôture dans certains lieux d'orient ; c'est le climat. Ceux qui liront les horreurs, les crimes, les perfidies, les noirceurs, les poisons, les assassinats, que la liberté des femmes fait faire à Goa, & dans les établissemens des Portugais dans les Indes où la religion ne permet qu'une femme, & qui les compareront à l'innocence & à la pureté des mœurs des femmes de Turquie, de Perse, du Mogol, de la Chine & du Japon, verront bien qu'il est souvent aussi nécessaire de les séparer des hommes, lorsqu'on n'en a qu'une, que quand on a plusieurs.

C'est le climat qui doit décider de ces choses. Que serviroit d'enfermer les femmes dans nos pays du nord, où leurs mœurs sont naturellement bonnes ; où toutes leurs passions sont calmes, peu actives, peu raffinées ; où l'amour a sur le cœur un empire si réglé, que la moins

re police suffit pour les conduire ?

Il est heureux de vivre dans ces climats qui permettent qu'on se communique ; où le sexe qui a le plus d'agré-
mens , semble parer la société ; & où les femmes se réservant aux plaisirs d'un
seul, servent encore à l'amusement de
tous.

CHAPITRE XII.

De la pudeur naturelle.

TOUTES les nations se sont également accordées à attacher du mépris à l'incontinence des femmes : c'est que la nature a parlé à toutes les nations. Elle a établi la défense , elle a établi l'attaque ; & ayant mis des deux côtés des desirs, elle a placé dans l'un la témérité , & dans l'autre la honte. Elle a donné aux individus pour se conserver de longs espaces de temps , & ne leur a donné pour se perpétuer que des moments.

Il n'est donc pas vrai que l'incontinence suive les loix de la nature ; elle les viole au contraire. C'est la modestie & la retenue qui suivent ces loix.

114 DE L'ESPRIT DES LOIX;

D'ailleurs, il est de la nature des êtres intelligens de sentir leurs imperfections; la nature a donc mis en nous la pudeur, c'est-à-dire, la honte de nos imperfections.

Quand donc la puissance physique de certains climats viole la loi naturelle de deux sexes & celle des êtres intelligens, c'est au législateur à faire des lois civiles qui forcent la nature du climat & rétablissent les loix primitives.

CHAPITRE XIII.

De la jalousie.

IL faut bien distinguer chez les peuples la jalousie de passion d'avec la jalousie de coutume, de mœurs, de loix. L'une est une fièvre ardente qui dévore, l'autre froide, mais quelquefois terrible, peut s'allier avec l'indifférence & le mépris.

L'une, qui est un abus de l'amour, tire sa naissance de l'amour même. L'autre tient uniquement aux mœurs, aux manières de la nation, aux loix du pays, à la morale, & quelquefois même à la religion (a).

(a) Mahomet recommanda à ses sectateurs, de

LIV. XVI. CHAP. XIII. 115

Elle est presque toujours l'effet de la force physique du climat, & elle est le remède de cette force physique.

garder leurs femmes : un certain *imân* dit en montrant la même chose; & *Confucius* n'a pas moins prêché cette doctrine.

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement de la maison en orient.

ON change si souvent de femmes en orient, qu'elles ne peuvent avoir le gouvernement domestique. On en charge donc les eunuques, on leur remet toutes les clefs, & ils ont la disposition des affaires de la maison. » En Perse, dit M. Chardin, on donne aux femmes leurs habits, comme on feroit à des enfans. Ainsi ce soin qui semble leur convenir si bien, ce soin qui, partout ailleurs, est le premier de leurs soins, ne les regarde pas.



CHAPITRE XV.

Du divorce & de la répudiation.

IL y a cette différence entre le divorce & la répudiation, que le divorce se fait par un consentement mutuel à l'occasion d'une incompatibilité mutuelle; au lieu que la répudiation se fait par la volonté & pour l'avantage d'une des deux parties, indépendamment de la volonté & de l'avantage de l'autre.

Il est quelquefois si nécessaire aux femmes de répudier, & il leur est toujours si fâcheux de le faire, que la loi est dure, qui donne ce droit aux hommes, sans le donner aux femmes. Un mari est le maître de la maison; il a mille moyens de tenir, ou de remettre ses femmes dans le devoir; & il semble que, dans ses mains, la répudiation ne soit qu'un nouvel abus de sa puissance. Mais une femme qui répudie, n'exerce qu'un triste remède. C'est toujours un grand malheur pour elle d'être contrainte d'aller chercher un second mari, lorsqu'elle a perdu la plupart de ses agrémens chez un autre. C'est un des avantages des

harmes de la jeunesse dans les femmes, que, dans un âge avancé, un mari se porte à la bienveillance par le souvenir de ses plaisirs.

C'est donc une règle générale, que dans tous les pays où la loi accorde aux hommes la faculté de répudier, elle doit aussi l'accorder aux femmes. Il y a plus : dans les climats où les femmes vivent sous un esclavage domestique, il semble que la loi doive permettre aux femmes la répudiation, & aux maris seulement le divorce.

Lorsque les femmes sont dans un serail, le mari ne peut répudier pour cause d'incompatibilité de mœurs : c'est la faute du mari, si les mœurs sont incompatibles.

La répudiation pour raison de la stérilité de la femme, ne sçauroit avoir lieu que dans le cas d'une femme unique (a) : lorsque l'on a plusieurs femmes, cette raison n'est pour le mari d'aucune importance.

La loi des Maldives (b) permet de

(a) Cela ne signifie pas que la répudiation pour raison de la stérilité, soit permise dans le Christianisme.

(b) Voyage de François Pyrard. On la reprend plutôt qu'une autre ; parce que, dans ce cas, il faut moins de dépenses.

118 DE L'ESPRIT DES LOIX,

repandre une femme qu'on a répudiée. La loi du Mexique (a) défendoit de se réunir, sous peine de la vie. La loi du Mexique étoit plus sensée que celle des Maldives ; dans le temps même de la dissolution, elle songeoit à l'éternité du mariage : au lieu que la loi des Maldives semble se jouer également du mariage & de la répudiation.

La loi du Mexique n'accordoit que le divorce. C'étoit une nouvelle raison pour ne point permettre à des gens qui s'étoient volontairement séparés, de se réunir. La répudiation semble plutôt tenir à la promptitude de l'esprit, & à quelque passion de l'ame ; le divorce semble être une affaire de conseil.

Le divorce a ordinairement une grande utilité politique ; & quant à l'utilité civile, il est établi pour le mari & pour la femme, & n'est pas toujours favorable aux enfans.

(a) Histoire de sa conquête, par Solis, p. 499.



CHAPITRE XVI.

de la répudiation & du divorce chez les Romains.

ROMULUS permit au mari de répudier sa femme, si elle avoit commis un adultère, préparé du poison, ou falsifié les clefs. Il ne donna point aux femmes le droit de répudier leur mari. Plutarque (a) appelle cette loi, une loi très-sévère.

Comme la loi d'Athènes (b) donnoit à la femme, aussi-bien qu'au mari, la faculté de répudier; & que l'on voit que les femmes obtinrent ce droit chez les premiers Romains nonobstant la loi de Romulus; il est clair que cette institution fut une de celles que les députés de Rome rapportèrent d'Athènes, & qu'elle fut mise dans les loix des douze tables.

Cicéron (c) dit que les causes de répudiation venoient de la loi des douze tables. On ne peut donc pas douter que

(a) Vie de Romulus.

(b) C'étoit une loi de Solon.

(c) *Mimam res suas sibi habere jussit, ex duodecim tabulis causam addidit.* Philip. II.

120 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

cette loi n'eût augmenté le nombre de causes de répudiation établies par Romulus.

La faculté du divorce fut encore une disposition, ou du moins une conséquence de la loi des douze tables. Car, dès le moment que la femme ou le mari avoit séparément le droit de répudier à plus forte raison pouvoient-ils se quitter de concert, & par une volonté mutuelle.

La loi ne demandoit point qu'on donnât des causes pour le divorce (a). C'est que, par la nature de la chose, il faut des causes pour la répudiation, & qu'il n'en faut point pour le divorce ; parce que là où la loi établit des causes qui peuvent rompre le mariage, l'incompatibilité mutuelle est la plus forte de toutes.

Denys d'Halicarnasse (b), Valère-Maxime (c), & Aulugelle (d), rapportent un fait qui ne me paroît pas vraisemblable : ils disent que, quoiqu'on eût à Rome la faculté de répudier sa femme, on eut tant de respect pour les auspices, que personne, pendant cinq cent vingt

(a) Justinien change cela, novel. 117, ch. x.

(b) Liv. II.

(c) Liv. II, ch. IV.

(d) Liv. IV, ch. III.

ans (a), n'usa de ce droit jusqu'à Carvilius Ruga, qui répudia la sienne pour cause de stérilité. Mais il suffit de connoître la nature de l'esprit humain, pour sentir quel prodige ce seroit, que la loi donnant à tout un peuple un droit pareil, personne n'en usât. Coriolan partant pour son exil, conseilla (b) à sa femme de se marier à un homme plus heureux que lui. Nous venons de voir que la loi des douze tables, & les mœurs des Romains, étendirent beaucoup la loi de Romulus. Pourquoi ces extensions, si on n'avoit jamais fait usage de la faculté de répudier? De plus, si les citoyens eurent un tel respect pour les auspices, qu'ils ne répudierent jamais, pourquoi les législateurs de Rome en eurent-ils moins? Comment la loi corrompit-elle sans cesse les mœurs?

En rapprochant deux passages de *Plutarque*, on verra disparaître le merveilleux du fait en question. La loi royale (c) permettoit au mari de répudier

(a) Selon Denys d'Halicarnasse & Valere-Maxime; 523, selon Aulugelle. Aussi ne mettent-ils pas les mêmes consuls.

(b) Voyez le discours de *Véturie*, dans Denys d'Halicarnasse, liv. VIII.

(c) *Plutarque*, vie de Romulus.

122 DE L'ESPRIT DES LOIX;

dans les trois cas dont nous avons parlé.
 » Et elle vouloit, dit Plutarque (a), que
 » celui qui répudioit dans d'autres cas,
 » fût obligé de donner la moitié de ses
 » biens à sa femme, & que l'autre moitié
 » fût consacrée à Cérès. « On pouvoit
 donc répudier dans tous les cas, en se
 soumettant à la peine. Personne ne le fit
 avant Carvilius Ruga (b), » qui, com-
 » me dit encore Plutarque (c), répudia
 » sa femme pour cause de stérilité, deux
 » cent trente ans après Romulus « ; c'est-
 à-dire, qu'il la répudia soixante & onze
 ans avant la loi des douze tables, qui
 étendit le pouvoir de répudier, & les
 causes de répudiation.

Les auteurs que j'ai cités, disent que
 Carvilius Ruga aimoit sa femme ; mais
 qu'à cause de sa stérilité, les censeurs
 lui firent faire serment qu'il la répudie-
 roit, afin qu'il pût donner des enfans à
 la république ; & que cela le rendit
 odieux au peuple. Il faut connoître le gé-
 nie du peuple Romain, pour découvrir la

(a) Plutarque, vie de Romulus.

(b) Effectivement, la cause de stérilité n'est point
 portée par la loi de Romulus. Il y a apparence qu'elle
 ne fut point sujet à la confiscation, puisqu'il suivit
 l'ordre des censeurs.

(c) Dans la comparaison de Thésée & de Romulus.

vraie cause de la haine qu'il conçut pour Carvilius. Ce n'est point parce que Carvilius répudia sa femme, qu'il tomba dans la disgrâce du peuple : c'est une chose dont le peuple ne s'embarassoit pas. Mais Carvilius avoit fait un serment aux censeurs, qu'attendu la stérilité de sa femme, il la répudieroit pour donner des enfans à la république. C'étoit un joug que le peuple voyoit que les censeurs alloient mettre sur lui. Je ferai voir dans la suite (a) de cet ouvrage les réprognances qu'il eut toujours pour des réglemens pareils. Mais d'où peut venir une telle contradiction entre ces auteurs ? Le voici : Plutarque a examiné ce fait, & les autres ont raconté une merveille.

(a) Au liv. XXIII, ch. XXI.





LIVRE XVII.

Comment les loix de la servitude politique ont du rapport avec la nature du climat.

CHAPITRE PREMIER.

De la servitude politique.

LA servitude politique ne dépend pas moins de la nature du climat, que la civile & la domestique, comme on va le faire voir.

CHAPITRE II.

Différence des peuples par rapport au courage.

NOUS avons déjà dit que la grande chaleur énerroit la force & le courage des hommes ; & qu'il y avoit dans les climats froids une certaine force de corps & d'esprit, qui rendoit les hommes capables des actions longues, pé-

LIV. XVII. CHAP. II. 125

nibles, grandes & hardies. Cela se remarque non-seulement de nation à nation, mais encore dans le même pays d'une partie à une autre. Les peuples du nord de la Chine (a) sont plus courageux que ceux du midi; les peuples du midi de la Corée (b) ne le sont pas tant que ceux du nord.

Il ne faut donc pas être étonné que la lâcheté des peuples des climats chauds les ait presque toujours rendus esclaves, & que le courage des peuples des climats froids les ait maintenus libres. C'est un effet qui dérive de sa cause naturelle.

Ceci s'est encore trouvé vrai dans l'Amérique; les empires despotiques du Mexique & du Pérou étoient vers la ligne, & presque tous les petits peuples libres étoient & sont encore vers les pôles.

(a) Le P. du Halde; tom. I, p. 112.

(b) Les livres Chinois le disent ainsi. Ibid. tom. V, pag. 448.



CHAPITRE III.

Du climat de l'Asie.

LES (a) relations nous disent » que le
 » nord de l'Asie, ce vaste continent qui
 » va du quarantième degré ou environ
 » jusques au pôle, & des frontieres de la
 » Moscovie jusqu'à la mer orientale, est
 » dans un climat très-froid : que ce terrein
 » immense est divisé de l'ouest à l'est par
 » une chaîne de montagnes, qui laissent
 » au nord la Sibérie, & au midi la grande
 » Tartarie : que le climat de la Sibérie est
 » si froid, qu'à la réserve de quelques en-
 » droits, elle ne peut être cultivée ; &
 » que, quoique les Russes aient des établis-
 » semens tout le long de l'Irtis, ils n'y
 » cultivent rien ; qu'il ne vient dans ce
 » pays que quelques petits sapins & ar-
 » brisseaux ; que les naturels du pays sont
 » divisés en de misérables peuplades, qui
 » sont comme celles du Canada : Que la
 » raison de cette froidure vient d'un côté
 » de la hauteur du terrein ; & de l'autre,
 » de ce qu'à mesure que l'on va du midi

(a) Voyez les voyages du nord, tom. VIII ; l'histoire
 des Tatars ; & le quatrième volume de la Chine de
 P. du Halde.

LIV. XVII. CHAP. III. 127

au nord , les montagnes s'applanissent ;
de sorte que le vent de nord soufflé par-
tout sans trouver d'obstacles : que ce
vent qui rend la nouvelle Zemble inha-
bitable , soufflant dans la Sibérie , la
rend inculte. Qu'en Europe, au contrai-
re, les montagnes de Norwege & de La-
ponie sont des boulevards admirables ,
qui couvrent de ce vent les pays du
nord : que cela fait qu'à *Stockholm* , qui
est à cinquante-neuf degrés de latitude
ou environ , le terrain produit des fruits,
des grains , des plantes ; & qu'autour
d'*Abo* , qui est au soixante-unième dé-
gré , de même que vers les soixante-
trois & soixante-quatre , il y a des mi-
nes d'argent , & que le terrain est assez
fertile.

Nous voyons encore dans les relations
que la grande Tartarie , qui est au mi-
di de la Sibérie , est aussi très-froide ;
que le pays ne se cultive point ; qu'on
n'y trouve que des pâturages pour les
troupeaux ; qu'il n'y croît point d'ar-
bres , mais quelques broussailles, comme
en Islande : Qu'il y a, auprès de la Chine
& du Mogol , quelques pays où il croît
une espece de millet , mais que le bled
ni le riz n'y peuvent mûrir : Qu'il n'y

» a guere d'endroits dans la Tartarie Chi-
 » noise, aux 43, 44 & 45^{me} degrés, où il
 » ne gele sept ou huit mois de l'année; de
 » sorte qu'elle est aussi froide que l'Islande,
 » quoiqu'elle dût être plus chaude que le
 » midi de la France; qu'il n'y a point de
 » villes, excepté quatre ou cinq vers la
 » mer orientale, & quelques-unes que les
 » Chinois, par des raisons de politique,
 » ont bâties près de la Chine; que dans le
 » reste de la grande Tartarie, il n'y en a
 » que quelques-unes placées dans les Bou-
 » charies, Turkestan & Charisme: Que la
 » raison de cette extrême froidure vient
 » de la nature du terrain nitreux, plein de
 » salpêtre, & sabloneux, & de plus de la
 » hauteur du terrain. Le P. *Verbiest* avoit
 » trouvé qu'un certain endroit à 80 lieues
 » au nord de la grande muraille, vers la
 » source de Kavamhuran, excédoit la
 » hauteur du rivage de la mer près de
 » Pekin de 3000 pas géométriques; que
 » cette hauteur (a) est cause que, quoique
 » quasi toutes les grandes rivières de
 » l'Asie aient leur source dans le pays, il
 » manque cependant d'eau, de façon qu'il
 » ne peut être habité qu'auprès des rivie-
 » res & des lacs. «

(a) La Tartarie est donc comme une espèce de montagne plate.

Ces faits posés , je raisonne ainsi :
L'Asie n'a point proprement de zone tempérée ; & les lieux situés dans un climat très-froid , y touchent immédiatement ceux qui sont dans un climat très-chaud , c'est-à-dire , la Turquie , la Perse , le Mogol , la Chine , la Corée , & le Japon.

En Europe , au contraire , la zone tempérée est très-étendue , quoiqu'elle soit située dans des climats très-différens entr'eux , n'y ayant point de rapport entre les climats d'Espagne & d'Italie , & ceux de Norwege & de Suede. Mais comme le climat y devient insensiblement froid en allant du midi au nord , à peu près à proportion de la latitude de chaque pays ; il y arrive que chaque pays est à peu près semblable à celui qui en est voisin ; qu'il n'y a pas une notable différence ; & que , comme je viens de le dire , la zone tempérée y est très-étendue.

De-là il suit qu'en Asie , les nations sont opposées aux nations du fort au foible ; les peuples guerriers , braves & actifs touchent immédiatement des peuples efféminés , paresseux , timides : il faut donc que l'un soit conquis , & l'autre

tre conquérant. En Europe, au contraire, les nations sont opposées du fort au fort, celles qui se touchent, ont à peu près le même courage. C'est la grande raison de la foiblesse de l'Asie & de la force de l'Europe, de la liberté de l'Europe & de la servitude de l'Asie ; cause que je ne sçache pas que l'on ait encore remarquée. C'est ce qui fait qu'en Asie il n'arrive jamais que la liberté augmente, au lieu qu'en Europe elle augmente ou diminue, selon les circonstances.

Que la noblesse Moscovite ait été réduite en servitude par un de ses princes, on y verra toujours des traits d'impatience que les climats du midi ne donnent point. N'y avons-nous pas vu le gouvernement aristocratique établi pendant quelques jours ? Qu'un autre royaume du nord ait perdu ses loix, on peut s'en fier au climat, il ne les a pas perdues d'une manière irrévocable.



CHAPITRE IV.

Conséquence de ceci.

CE que nous venons de dire, s'accorde avec les événemens de l'histoire. L'Asie a été subjuguée treize fois ; onze fois par les peuples du nord, deux fois par ceux du midi. Dans les temps reculés, les Scythes la conquièrent trois fois ; ensuite les Médes & les Perses chacune ; les Grecs, les Arabes, les Mogols, les Turcs, les Tartares, les Persans & les Agians. Je ne parle que de la haute Asie, & je ne dis rien des invasions faites dans le reste du midi de cette partie du monde, qui a continuellement souffert de très-grandes révolutions.

En Europe, au contraire, nous ne connoissons, depuis l'établissement des colonies Grecques & Phéniciennes, que quatre grands changemens ; le premier causé par les conquêtes des Romains ; le second, par les inondations des barbares qui détruisirent ces mêmes Romains ; le troisième, par les victoires de Charlemagne ; & le dernier, par les invasions des Normands. Et si l'on examine bien ceci, on trouvera, dans ces

132 DE L'ESPRIT DES LOIX,
changemens mêmes , une force générale
répandue dans toutes les parties de l'Eu-
rope. On sçait la difficulté que les Ro-
mains trouverent à conquérir en Euro-
pe, & la facilité qu'ils eurent à envahir
l'Asie. On connoît les peines que les
peuples du nord eurent à renverser l'em-
pire Romain, les guerres & les travaux
de Charlemagne, les diverses entrepri-
ses des Normands. Les destructeurs
étoient sans cesse détruits.

CHAPITRE V.

*Que quand les peuples du nord de l'Asie,
& ceux du nord de l'Europe ont con-
quis, les effets de la conquête n'étoient
pas les mêmes.*

LES peuples du nord de l'Europe l'ont
conquise en hommes libres; les peu-
ples du nord de l'Asie l'ont conquise
en esclaves, & n'ont vaincu que pour
un maître.

La raison en est, que le peuple Tar-
tare; conquérant naturel de l'Asie, est
devenu esclave lui-même. Il conquiert
sans cesse dans le midi de l'Asie, il for-
me des empires; mais la partie de la na-

ion qui reste dans le pays, se trouve soumise à un grand maître, qui, despotique dans le midi, veut encore l'être dans le nord ; & avec un pouvoir arbitraire sur les sujets conquis, le prétend encore sur les sujets conquérans. Cela se voit bien aujourd'hui dans ce vaste pays qu'on appelle la Tartarie Chinoise, que l'empereur gouverne presque aussi despotiquement que la Chine même, & qu'il étend tous les jours par ses conquêtes.

On peut voir encore, dans l'histoire de la Chine, que les empereurs (a) ont envoyé des colonies Chinoises dans la Tartarie. Ces Chinois sont devenus Tartares & mortels ennemis de la Chine : mais cela n'empêche pas qu'ils n'aient porté dans la Tartarie l'esprit du gouvernement Chinois.

Souvent une partie de la nation Tartare qui a conquis, est chassée elle-même ; & elle rapporte dans ses deserts un esprit de servitude qu'elle a acquis dans le climat de l'esclavage. L'histoire de la Chine nous en fournit de grands exemples, & notre histoire ancienne aussi (b).

(a) Comme Ven-ti, cinquième empereur de la cinquième dynastie.

(b) Les Scythes conquièrent trois fois l'Asie, & en furent trois fois chassés. *Justin*, liv. II.

C'est ce qui a fait que le génie de la nation Tartare ou Gétique, a toujours été semblable à celui des empires de l'Asie. Les peuples, dans ceux-ci, sont gouvernés par le bâton ; les peuples Tartares, par les longs fouets. L'esprit de l'Europe a toujours été contraire à ces mœurs : & dans tous les temps, ce que les peuples d'Asie ont appelé punition, les peuples d'Europe l'ont appelé outrage (a).

Les Tartares détruisant l'empire Grec établirent dans les pays conquis la servitude & le despotisme : les Goths conquérant l'empire Romain, fondèrent partout la monarchie & la liberté.

Je ne sçais si le fameux *Rudbeck*, qui dans son *Atlantique* a tant loué la Scandinavie, a parlé de cette grande prérogative qui doit mettre les nations qui l'habitent au-dessus de tous les peuples du monde ; c'est qu'elles ont été la source de la liberté de l'Europe, c'est-à-dire, de presque toute celle qui est aujourd'hui parmi les hommes.

(a) Ceci n'est point contraire à ce que je dirai au livre XXVIII, ch. XX, sur la manière de penser des peuples Germains sur le bâton : quelque instrument que ce fût, ils regarderent toujours comme un affront, le pouvoir ou l'action arbitraire de battre.

Le Goth *Jornandez* a appelé le nord de l'Europe la fabrique du genre humain (a). Je l'appellerai plutôt la fabrique des instrumens qui brisent les fers forgés au midi. C'est là que se forment ces nations vaillantes, qui sortent de leur pays pour détruire les tyrans & les esclaves, & apprendre aux hommes que la nature les ayant faits égaux, la raison n'a pu les rendre dépendans que pour leur bonheur.

(a) *Humani generis officinam.*

CHAPITRE VI.

Nouvelle cause physique de la servitude de l'Asie & de la liberté de l'Europe.

EN Asie, on a toujours vu de grands empires : en Europe, ils n'ont jamais pu subsister. C'est que l'Asie que nous connoissons a de plus grandes plaines ; elle est coupée en plus grands morceaux par les mers ; & comme elle est plus au midi, les sources y font plus aisément tarries, les montagnes y sont moins couvertes de neiges, & les fleuves (a)

(a) Les eaux se perdent ou s'évaporent avant de se ramasser, ou après s'être ramassées.

136 DE L'ESPRIT DES LOIX;
moins grossis y forment de moindres
barrieres.

La puissance doit donc être toujours
despotique en Asie. Car si la servitude
n'y étoit pas extrême, il se feroit d'a-
bord un partage que la nature du pays
ne peut pas souffrir.

En Europe, le partage naturel forme
plusieurs états d'une étendue médiocre,
dans lesquels le gouvernement des loix
n'est pas incompatible avec le maintien
de l'état: au contraire, il y est si favora-
ble, que sans elles cet état tombe dans
la décadence, & devient inférieur à tous
les autres.

C'est ce qui y a formé un génie de li-
berté, qui rend chaque partie très-diffi-
cile à être subjuguée & soumise à une
force étrangere, autrement que par les
loix & l'utilité de son commerce.

Au contraire, il regne en Asie un es-
prit de servitude qui ne l'a jamais quit-
tée; & dans toutes les histoires de ce
pays, il n'est pas possible de trouver un
seul trait qui marque une ame libre: on
n'y verra jamais que l'héroïsme de la ser-
vitude.

CHAPITRE VII.

De l'Afrique & de l'Amérique.

VOILA ce que je puis dire sur l'Asie & sur l'Europe. L'Afrique est dans un climat pareil à celui du midi de l'Asie, & elle est dans une même servitude. L'Amérique (a) détruite & nouvellement repeuplée par les nations de l'Europe & de l'Afrique, ne peut guere aujourd'hui montrer son propre génie : mais ce que nous sçavons de son ancienne histoire est très-conforme à nos principes.

(a) Les petits peuples barbares de l'Amérique ont appellés *Indios bravos*, par les Espagnols : bien plus difficiles à soumettre, que les grands empires du Mexique & du Pérou.

CHAPITRE VIII.

De la capitale de l'empire.

UNE des conséquences de ce que nous venons de dire, c'est qu'il est important à un très-grand prince de bien choisir le siège de son empire. Celui qui le placera au midi courra risque de perdre le nord ;

138 DE L'ESPRIT DES LOIX;
& celui qui le placera au nord confes-
vera aisément le midi. Je ne parle pas de
cas particuliers : la mécanique a bien
ses frottemens, qui souvent changent &
arrêtent les effets de la théorie : la poli-
tique a aussi les siens.





LIVRE XVIII.

*Des loix, dans le rapport qu'elles
ont avec la nature du terrein.*

CHAPITRE PREMIER.

*Comment la nature du terrein influe sur
les loix.*

LA bonté des terres d'un pays y éta-
lit naturellement la dépendance. Les
gens de la campagne, qui y font la prin-
cipale partie du peuple, ne sont pas si
 jaloux de leur liberté; ils sont trop occu-
pés & trop pleins de leurs affaires parti-
culières. Une campagne qui regorge de
biens, craint le pillage, elle craint une
armée. » Qui est-ce qui forme le bon «
parti, disoit Cicéron à Atticus (a)? Se- «
ront-ce les gens de commerce & de la «
campagne? à moins que nous n'imagi- «
nions qu'ils sont opposés à la monar- «
chie, eux à qui tous les gouvernemens «
sont égaux, dès lors qu'ils sont tran- «
quilles. «

(a) Liv. VII.

Ainsi le gouvernement d'un seul trouve plus souvent dans les pays fertiles, & le gouvernement de plusieurs dans les pays qui ne le sont pas, ce qui est quelquefois un dédommagement.

La stérilité du terrain de l'Attique établit le gouvernement populaire; & la fertilité de celui de Lacédémone, le gouvernement aristocratique. Car, dans ces temps-là, on ne vouloit point dans la Grèce du gouvernement d'un seul, ou le gouvernement aristocratique a plus de rapport avec le gouvernement d'un seul.

Plutarque (a) nous dit que la sédition Cilonienne ayant été apaisée à Athènes, la ville retomba dans ses anciennes dissensions, & se divisa en autant de partis qu'il y avoit de sortes de territoires dans le pays de l'Attique. Les gens de la montagne vouloient à toute force le gouvernement populaire; ceux de la plaine demandoient le gouvernement des principaux; ceux qui étoient près de la mer, étoient pour un gouvernement mêlé des deux.

(a) Vie de Solon.

CHAPITRE II.

Continuation du même sujet.

CES pays fertiles sont des plaines ; où l'on ne peut rien disputer au plus fort : on se soumet donc à lui ; & quand on lui est soumis , l'esprit de liberté n'y sauroit revenir ; les biens de la campagne sont un gage de la fidélité. Mais dans les pays de montagnes , on peut conserver ce que l'on a , & l'on a peu à conserver. La liberté , c'est-à-dire le gouvernement dont on jouit , est le seul bien qui mérite qu'on le défende. Elle regne donc plus dans les pays montagneux & difficiles , que dans ceux que la nature sembloit avoir plus favorisés.

Les montagnards conservent un gouvernement plus modéré , parce qu'ils ne sont pas si fort exposés à la conquête. Ils se défendent aisément , ils sont attaqués difficilement ; les munitions de guerre & de bouche sont assemblées & portées contr'eux avec beaucoup de dépense , le pays n'en fournit point. Il est donc plus difficile de leur faire la guerre , plus dangereux de l'entreprendre.

142 . DE L'ESPRIT DES LOIX ;
prendre ; & toutes les loix que l'on fait
pour la sûreté du peuple y ont moins de
lieu.

CHAPITRE III.

Quels sont les pays les plus cultivés.

LES pays ne sont pas cultivés en raison
de leur fertilité, mais en raison de
leur liberté : & si l'on divise la terre par
la pensée, on sera étonné de voir, la plus
part du temps des deserts dans ses parties
les plus fertiles, & de grands peuples
dans celles où le terrain semble re-
fuser tout.

Il est naturel qu'un peuple quitte un
mauvais pays pour en chercher un meilleur,
leur, & non pas qu'il quitte un bon pays
pour en chercher un pire. La plupart des
invasions se font donc dans les pays
que la nature avoit faits pour être heureux :
& comme rien n'est plus près de
la dévastation que l'invasion, les meilleurs
pays sont le plus souvent dépeuplés,
tandis que l'affreux pays du nord
reste toujours habité, par la raison qu'il
est presque inhabitable.

On voit, par ce que les historiens nous

LIV. XVIII. CHAP. III. 143

ent du passage des peuples de la Scandinavie sur les bords du Danube, que n'étoit point une conquête, mais seulement une transmigration dans des terres désertes.

Ces climats heureux avoient donc été dépeuplés par d'autres transmigrations, & nous ne sçavons pas les choses historiques qui s'y sont passées.

Il paroît par plusieurs monumens, dit Aristote (a), que la Sardaigne est une colonie Grecque. Elle étoit autrefois très-riche; & Aristée, dont on a tant vanté l'amour pour l'agriculture, lui donna des loix. Mais elle a bien déchu depuis; car les Carthaginois s'en étant rendus les maîtres, ils y détruisirent tout ce qui pouvoit la rendre propre à la nourriture des hommes, & défendirent, sous peine de la vie, d'y cultiver la terre. La Sardaigne n'étoit point habitée du temps d'Aristote; elle ne l'est point encore aujourd'hui.

Les parties les plus tempérées de la Perse, de la Turquie, de la Moscovie & de la Pologne, n'ont pu se rétablir des dévastations des grands & des petits Tartares.

(a) Ou celui qui a écrit le livre de *mirabilibus*.

CHAPITRE IV.

*Nouveaux effets de la fertilité & de
stérilité du pays.*

LA stérilité des terres rend les hommes industrieux, sobres, endurcis au travail, courageux, propres à la guerre; il faut bien qu'ils se procurent ce que le terre leur refuse. La fertilité d'un pays donne avec l'aisance, la mollesse & un certain amour pour la conservation de la vie.

On a remarqué que les troupes d'Allemagne levées dans des lieux où les payfans sont riches, comme en Saxe, ne sont pas si bonnes que les autres. Les loix militaires pourront pourvoir à cet inconvénient, par une plus sévère discipline.

CHAPITRE V.

Des peuples des isles.

LES peuples des isles sont plus portés à la liberté que les peuples du continent. Les isles sont ordinairement d'une pe-

terre étendue (a) ; une partie du peuple ne peut pas être si bien employée à opprimer l'autre ; la mer les sépare des grands empires, & la tyrannie ne peut pas s'y prêter la main ; les conquérans sont arrêtés par la mer ; les insulaires ne sont pas enveloppés dans la conquête, & ils conservent plus aisément leurs loix.

(a) Le Japon déroge à ceci par sa grandeur & par sa servitude.

CHAPITRE VI.

Des pays formés par l'industrie des hommes.

LES pays que l'industrie des hommes rendus habitables, & qui ont besoin pour exister de la même industrie, appellent à eux le gouvernement modéré. Il y en a principalement trois de cette espèce ; les deux belles provinces de Kiang-nan & Tche-kiang à la Chine, l'Egypte, & la Hollande.

Les anciens empereurs de la Chine étoient point conquérans. La première chose qu'ils firent pour s'aggrandir, fut celle qui prouva le plus leur sagesse. On fit sortir de dessous les eaux les deux

plus belles provinces de l'empire ; elles furent faites par les hommes. C'est la fertilité inexprimable de ces deux provinces, qui a donné à l'Europe les idées de la félicité de cette vaste contrée. Mais un soin continuel & nécessaire pour garantir de la destruction une partie si considérable de l'empire, demandoit plutôt les mœurs d'un peuple sage, que celles d'un peuple voluptueux ; plutôt le pouvoir légitime d'un monarque, que la puissance tyrannique d'un despote. Il falloit que le pouvoir y fût modéré, comme il l'étoit autrefois en Egypte. Il falloit que le pouvoir y fût modéré, comme il l'est en Hollande, que la nature a faite pour avoir attention sur elle-même, & non pas pour être abandonnée à la nonchalance ou au caprice.

Ainsi, malgré le climat de la Chine, où l'on est naturellement porté à l'obéissance servile, malgré les horreurs qui suivent la trop grande étendue d'un empire, les premiers législateurs de la Chine furent obligés de faire de très-bonnes loix, & le gouvernement fut souvent obligé de les suivre.

CHAPITRE VII.

Des ouvrages des hommes.

Les hommes, par leurs soins & par de bonnes loix, ont rendu la terre plus propre à être leur demeure. Nous voyons couler les rivières là où étoient les lacs & des marais : c'est un bien que la nature n'a point fait, mais qui est entrevenu par la nature. Lorsque les Perses (a) étoient les maîtres de l'Asie, ils permettoient à ceux qui ameneroient de l'eau de fontaine en quelque lieu qui n'auroit point été encore arrosé, d'en jouir pendant cinq générations ; & comme il sort quantité de ruisseaux du mont Taurus, ils n'épargnerent aucune dépense pour en faire venir de l'eau. Aujourd'hui, sans sçavoir d'où elle peut venir, on la trouve dans ses champs & dans ses jardins.

Ainsi, comme les nations destructrices ont des maux qui durent plus qu'elles, il y a des nations industrieuses qui font des biens qui ne finissent pas même avec elles.

(a) Polybe, liv. X.

CHAPITRE VIII.

Rapport général des loix.

LES loix ont un très-grand rapport avec la façon dont les divers peuples se procurent la subsistance. Il faut un code de loix plus étendu pour un peuple qui s'attache au commerce & à la mer, que pour un peuple qui se contente de cultiver ses terres. Il en faut un plus grand pour celui-ci, que pour un peuple qui vit de ses troupeaux. Il en faut un plus grand pour ce dernier, que pour un peuple qui vit de sa chasse.

CHAPITRE IX.

Du terrain de l'Amérique.

CE qui fait qu'il y a tant de nations sauvages en Amérique, c'est que la terre y produit d'elle-même beaucoup de fruits dont on peut se nourrir. Si les femmes y cultivent autour de la cabane un morceau de terre, le *maïs* y vient d'abord. La chasse & la pêche achevent de mettre les hommes dans l'abondance.

LIV. XVIII. CHAP. IX. 149

De plus, les animaux qui paissent, comme les bœufs, les buffles, &c. y réussissent mieux que les bêtes carnacieres. Celles-ci ont eu de tout temps l'empire de l'Afrique.

Je crois qu'on n'auroit point tous ces avantages en Europe, si l'on y laissoit la terre inculte; il n'y viendrait guere que des forêts, des chênes & autres arbres stériles.

CHAPITRE X.

Du nombre des hommes, dans le rapport avec la maniere dont ils se procurent la subsistance.

QUAND les nations ne cultivent pas les terres, voici dans quelle proportion le nombre des hommes s'y trouve. Comme le produit d'un terrain inculte est au produit d'un terrain cultivé; de même le nombre des sauvages, dans un pays, est au nombre des laboureurs dans un autre : & quand le peuple qui cultive les terres, cultive aussi les arts, cela suit les proportions qui demanderoient bien des détails.

Ils ne peuvent guere former une

150 DE L'ESPRIT DES LOIX;
grande nation. S'ils sont pasteurs, ils
ont besoin d'un grand pays, pour qu'ils
puissent subsister en certain nombre: s'ils
sont chasseurs, ils sont encore en plus
petit nombre; & forment, pour vivre,
une plus petite nation.

Leur pays est ordinairement plein de
forêts; & comme les hommes n'y ont
point donné de cours aux eaux, il est
rempli de marécages, où chaque troupe
se cantonne & forme une petite nation.

CHAPITRE XI.

*Des peuples sauvages, & des peuples
barbares.*

Il y a cette différence entre les peuples
sauvages & les peuples barbares,
que les premiers sont de petites nations
dispersées, qui, par quelques raisons particulières,
ne peuvent pas se réunir; au lieu que les barbares
sont ordinairement de petites nations qui peuvent
se réunir. Les premiers sont ordinairement des
peuples chasseurs; les seconds, des peuples
pasteurs. Cela se voit bien dans le nord de l'Asie.
Les peuples de la Sibirie ne sçauroient vivre en corps, parce

qu'ils ne pourroient se nourrir ; les Tartares peuvent vivre en corps pendant quelque temps , parce que leurs troupeaux peuvent être rassemblés pendant quelque temps. Toutes les hordes peuvent donc se réunir ; & cela se fait lorsqu'un chef en a soumis beaucoup d'autres : après quoi, il faut qu'elles fassent de deux choses l'une , qu'elles se séparent , ou qu'elles aillent faire quelque grande conquête dans quelque empire du midi.

CHAPITRE XII.

Du droit des gens chez les peuples qui ne cultivent point les terres.

CES peuples ne vivant pas dans un terrain limité & circonscrit , auront entre eux bien des sujets de querelle ; ils se disputeront la terre inculte , comme parmi nous les citoyens se disputent les héritages. Ainsi ils trouveront de fréquentes occasions de guerre pour leurs chasses , pour leurs pêches , pour la nourriture de leurs bestiaux , pour l'enlèvement de leurs esclaves ; & n'ayant point de territoire , ils auront autant de choses à régler par le droit des gens , qu'ils

Giv

152 DE L'ESPRIT DES LOIX,
en auront peu à décider par le droit ci-
vil.

CHAPITRE XIII.

*Des loix civiles chez les peuples qui ne
cultivent point les terres.*

C'EST le partage des terres qui gros-
sit principalement le code civil. Chez
les nations où l'on n'aura pas fait ce par-
tage, il y aura très-peu de loix civiles.

On peut appeller les institutions de
ces peuples, des *mœurs* plutôt que des
loix.

Chez de pareilles nations, les vieil-
lards, qui se souviennent des choses pas-
sées, ont une grande autorité; on n'y
peut être distingué par les biens, mais
par la main & par les conseils.

Ces peuples errent, & se dispersent
dans les pâturages ou dans les forêts.
Le mariage n'y sera pas aussi assuré que
parmi nous, où il est fixé par la de-
meure, & où la femme tient à une mai-
son; ils peuvent donc plus aisément
changer de femmes, en avoir plusieurs,
& quelquefois se mêler indifféremment
comme les bêtes.

Les peuples pasteurs ne peuvent se séparer de leurs troupeaux qui font leur subsistance ; ils ne sçauroient non plus se séparer de leurs femmes qui en ont soin. Tout cela doit donc marcher ensemble ; l'autant plus que vivant ordinairement dans de grandes plaines , où il y a peu de lieux forts d'affiette , leurs femmes , leurs enfans , leurs troupeaux deviendroient la proie de leurs ennemis.

Leurs loix régleront le partage du butin ; & auront , comme nos loix saliques , une attention particuliere sur les vols.

CHAPITRE XIV.

De l'état politique des peuples qui ne cultivent point les terres.

Ces peuples jouissent d'une grande liberté : car , comme ils ne cultivent point les terres , ils n'y sont point attachés ; ils sont errans , vagabonds ; & si un chef vouloit leur ôter leur liberté , ils l'iroient d'abord chercher chez un autre , ou se retireroient dans les bois pour y vivre avec leur famille. Chez ces peuples , la liberté de l'homme est si

154 DE L'ESPRIT DES LOIX,
grande, qu'elle entraîne nécessairement
la liberté du citoyen.

CHAPITRE XV.

*Des peuples qui connoissent l'usage de la
monnoie.*

ARISTIPPE ayant fait naufrage, nagea & aborda au rivage prochain ; il vit qu'on avoit tracé sur le sable des figures de géométrie : il se sentit ému de joie, jugeant qu'il étoit arrivé chez un peuple Grec, & non pas chez un peuple barbare.

Soyez seul, & arrivez par quelque accident chez un peuple inconnu ; si vous voyez une pièce de monnoie, comptez que vous êtes arrivé chez une nation policée.

La culture des terres demande l'usage de la monnoie. Cette culture suppose beaucoup d'arts & de connoissances & l'on voit toujours marcher d'un pas égal les arts, les connoissances & les besoins. Tout cela conduit à l'établissement d'un signe de valeurs.

Les torrens & les incendies (a) nous

(a) C'est ainsi que Dioflore nous dit que des bergers trouverent l'or des Pyrénées.

ont fait découvrir que les terres contenoient des métaux. Quand ils en ont été une fois séparés, il a été aisé de les employer.

CHAPITRE XVI.

Des loix civiles, chez les peuples qui ne connoissent point l'usage de la monnoie.

QUAND un peuple n'a pas l'usage de la monnoie, on ne connoît guere chez lui que les injustices qui viennent de la violence; & les gens foibles, en s'unissant, se défendent contre la violence. Il n'y a guere là que des arrangements politiques. Mais chez un peuple où la monnoie est établie, on est sujet aux injustices qui viennent de la ruse; & ces injustices peuvent être exercées de mille façons. On y est donc forcé d'avoir de bonnes loix civiles; elles naissent avec les nouveaux moyens & les diverses manieres d'être méchant.

Dans les pays où il n'y a point de monnoie, le ravisseur n'enleve que des choses; & les choses ne se ressemblent jamais. Dans les pays où il y a de la monnoie, le ravisseur enleve des signes;

& les signes se ressembloient toujours. Dans les premiers pays, rien ne peut être caché; parce que le ravisseur porte toujours avec lui des preuves de sa conviction: cela n'est pas de même dans les autres.

CHAPITRE XVII.

Des loix politiques, chez les peuples qui n'ont point l'usage de la monnoie.

CE qui assure le plus la liberté des peuples qui ne cultivent point les terres, c'est que la monnoie leur est inconnue. Les fruits de la chasse, de la pêche, ou des troupeaux, ne peuvent s'assembler en assez grande quantité, ni se garder assez, pour qu'un homme se trouve en état de corrompre tous les autres: au lieu que, lorsque l'on a des signes de richesses, on peut faire un amas de ces signes, & les distribuer à qui l'on veut.

Chez les peuples qui n'ont point de monnoie, chacun a peu de besoins, & les satisfait aisément & également. L'égalité est donc forcée; aussi leurs chefs ne sont-ils point despotiques.

CHAPITRE XVIII.

Force de la superstition.

Si ce que les relations nous disent est vrai, la constitution d'un peuple de la Louisiane nommé les *Natchés*, déroge à ceci. Leur chef (a) dispose des biens de tous ses sujets, & les fait travailler à sa fantaisie ; ils ne peuvent lui refuser leur tête ; il est comme le grand-seigneur. Lorsque l'héritier présomptif vient à naître, on lui donne tous les enfans à la mammelle, pour le servir pendant sa vie. Vous diriez que c'est le grand Sésostris. Ce chef est traité dans sa cabane avec les cérémonies qu'on feroit à un empereur du Japon ou de la Chine.

Les préjugés de la superstition sont supérieurs à tous les autres préjugés, & ses raisons à toutes les autres raisons. Ainsi, quoique les peuples sauvages ne connoissent point naturellement le despotisme, ce peuple-ci le connoît. Ils adorent le soleil : & si leur chef n'avoit pas imaginé qu'il étoit le frere du soleil,

(a) *Lettres édif. vingtième recueil.*

158 DE L'ESPRIT DES LOIX;
ils n'auroient trouvé en lui qu'un misé-
rable comme eux.

CHAPITRE XIX.

*De la liberté des Arabes, & de la servitude
des Tartares.*

LES Arabes & les Tartares sont des peuples pasteurs. Les Arabes se trouvent dans les cas généraux dont nous avons parlé, & sont libres; au lieu que les Tartares (peuple le plus singulier de la terre) se trouvent dans l'esclavage politique (a). J'ai déjà (b) donné quelques raisons de ce dernier fait: en voici de nouvelles.

Ils n'ont point de villes, ils n'ont point de forêts, ils ont peu de marais, leurs rivières sont presque toujours glacées, ils habitent une immense plaine, ils ont des pâturages & des troupeaux, & par conséquent des biens: mais ils n'ont aucune espèce de retraite ni de défense. Si-tôt qu'un kan est vaincu, on lui coupe la tête (c); on traite de la

(a) Lorsqu'on proclame un kan, tout le peuple s'écrie: *Que sa parole lui serve de glaive.*

(b) Liv. XVII, chap. v.

(c) Ainsi il ne faut pas être étonné si Mirivéis, s'étant rendu maître d'Ispahan, fit tuer tous les princes du sang.

même maniere ses enfans ; & tous ses sujets appartiennent au vainqueur. On ne les condamne pas à un esclavage civil ; ils seroient à charge à une nation simple , qui n'a point de terres à cultiver , & n'a besoin d'aucun service domestique. Ils augmentent donc la nation. Mais au lieu de l'esclavage civil , on conçoit que l'esclavage politique a dû s'introduire.

En effet , dans un pays où les diverses hordes se font continuellement la guerre & se conquièrent sans cesse les unes les autres ; dans un pays où , par la mort du chef , le corps politique de chaque horde vaincue est toujours détruit , la nation en général ne peut guere être libre : car il n'y en a pas une seule partie qui ne doive avoir été un très-grand nombre de fois subjuguée.

Les peuples vaincus peuvent conserver quelque liberté ; lorsque , par la force de leur situation , ils sont en état de faire des traités après leur défaite. Mais les Tartares toujours sans défense , vaincus une fois , n'ont jamais pu faire des conditions.

J'ai dit , au chapitre II ; que les habitans des plaines cultivées n'étoient guere

160 DE L'ESPRIT DES LOIX;
libres : des circonstances font que les
Tartares , habitant une terre inculte,
font dans le même cas.

CHAPITRE XX.

Du droit des gens des Tartares.

LES Tartares paroissent entr'eux doux
& humains ; & ils font des conquérans
très-cruels : ils passent au fil de l'épée
les habitans des villes qu'ils prennent ;
ils croient leur faire grace lorsqu'ils les
vendent ou les distribuent à leurs sol-
dats. Ils ont détruit l'Asie depuis les
Indes jusqu'à la Méditerranée ; tout le
pays qui forme l'orient de la Perse en est
resté desert.

Voici ce qui me paroît avoir produit
un pareil droit des gens. Ces peuples
n'avoient point de villes ; toutes leurs
guerres se faisoient avec promptitude &
avec impétuosité. Quand ils espéroient
de vaincre , ils combattoient ; ils aug-
mentoient l'armée des plus forts , quand
ils ne l'espéroient pas. Avec de pareil-
les coutumes , ils trouvoient qu'il étoit
contre leur droit des gens , qu'une ville
qui ne pouvoit leur résister les arrêtât.

ne regardoient pas les villes comme une assemblée d'habitans , mais comme des lieux propres à se soustraire à leur puissance. Ils n'avoient aucun art pour les assiéger , & ils s'exposoient beaucoup à les assiégeant ; ils vengeoient par le sang tout celui qu'il venoient de réparer.

CHAPITRE XXI.

Loi civile des Tartares.

Le pere du Halde dit , que chez les Tartares , c'est toujours le dernier des mâles qui est l'héritier ; par la raison qu'à mesure que les aînés sont en état de mener la vie pastorale , ils sortent de la maison avec une certaine quantité de bétail que le pere leur donne , & vont former une nouvelle habitation. Le dernier des mâles , qui reste dans la maison avec son pere , est donc son héritier naturel.

J'ai oui dire qu'une pareille coutume étoit observée dans quelques petits districts d'Angleterre : & on la trouve encore en Bretagne , dans le duché de Rohan , où elle a lieu pour les rotures.

162 DE L'ESPRIT DES LOIX;
C'est sans doute une loi pastorale
nue de quelque petit peuple Breton,
portée par quelque peuple Germain. On
sait, par *Cesar & Tacite*, que ces
niers cultivoient peu les terres.

CHAPITRE XXII.

D'une loi civile des peuples Germains.

J'EXPLIQUERAI ici comment ce
texte particulier de la loi salique que
l'on appelle ordinairement la loi salique
tient aux institutions d'un peuple qui
ne cultivoit point les terres, ou du moins
les cultivoit peu.

La loi salique (a) veut que, lorsqu'un
homme laisse des enfans, les mâles suc-
cedent à la terre salique au préjudice des
filles.

Pour sçavoir ce que c'étoit que les
terres saliques, il faut chercher ce que
c'étoit que les propriétés ou l'usage des
terres chez les Francs, avant qu'ils fus-
sent sortis de la Germanie.

M. *Echard* a très-bien prouvé que le
mot *salique* vient du mot *sala*, qui signi-
fie maison; & qu'ainsi la terre salique

(a) Tit. 62.

le w
on, c
in. C
es da
toit la terre de la maison. J'irai plus
oin; & j'examinerai ce que c'étoit que la
maison, & la terre de la maison, chez
Germaines.

» Ils n'habitent point de villes, dit
Tacite (a), & ils ne peuvent souffrir que
leurs maisons se touchent les unes les
autres; chacun laisse autour de sa mai-
son un petit terrain ou espace, qui est
clos & fermé. « *Tacite* parloit exacte-
ment. Car plusieurs loix des codes (b)
barbares ont des dispositions différentes
contre ceux qui renversoient cette en-
ceinte, & ceux qui pénétroient dans la
maison même.

Nous sçavons, par *Tacite* & *César*,
que les terres que les Germains culti-
voient ne leur étoient données que pour
un an; après quoi elles redevenoient
publiques. Ils n'avoient de patrimoine
que la maison, & un morceau de terre
dans l'enceinte autour de la maison (c).
C'est ce patrimoine particulier qui ap-

(a) *Nullas Germanorum populis urbes habitari satis
notum est, ne pari quidem inter se junctas sedes; colunt
discreti, ut nemus placuit. Vicos locant, non in nostrum
morem connexis & cohærentibus ædificiis: suam quis-
que domum spatio circumdat. De morib. Germ.*

(b) La loi des Allemands, ch. x; & la loi des Ba-
varois, tit. 10, §. 1 & 2.

(c) Cette enceinte s'appelle *curtis* dans les char-
tes.

partenoit aux mâles. En effet, pourqu'auroit-il appartenu aux filles ? Elles passeroient dans une autre maison.

La terre salique étoit donc cette terre cainte qui dépendoit de la maison de Germain ; c'étoit la seule propriété qui en eût. Les Francs, après la conquête, acquirent de nouvelles propriétés, & continuèrent à les appeller des terres saliques.

Lorsque les Francs vivoient dans la Germanie, leurs biens étoient des esclaves, des troupeaux, des chevaux, des armes, &c. La maison, & la petite portion de terre qui y étoit jointe, étoient naturellement données aux enfans mâles qui devoient y habiter. Mais lorsqu'après la conquête, les Francs eurent acquis de grandes terres, on trouva dur que les filles & leurs enfans ne pussent y avoir de part. Il s'introduisit un usage, qui permettoit au père de rappeler sa fille & les enfans de sa fille. On fit taire la loi ; & il falloit bien que ces sortes de rappels fussent communs, puisqu'on en fit des formules (a).

(a) Voyez Marculfe, liv. II, form. 10 & 12 ; l'appendice de Marculfe, form. 49 ; & les formules abbeïennes, appellées de Sirmond, form. 22.

Parmi toutes ces formules, j'en trouve une singulière (a). Un ayeul rappelle ses petits enfans pour succéder avec ses fils & avec ses filles. Que devenoit donc la loi salique? Il falloit que, dans ces temps-là même, elle ne fût plus observée; ou que l'usage continuel de rappeler les filles eût fait regarder leur capacité de succéder comme le cas le plus ordinaire.

La loi salique n'ayant point pour objet une certaine préférence d'un sexe sur un autre, elle avoit encore moins celui d'une perpétuité de famille, de nom, ou de transmission de terre: tout cela n'entroit point dans la tête des Germains. C'étoit une loi purement économique, qui donnoit la maison, & la terre dépendante de la maison, aux mâles qui devoient l'habiter, & à qui par conséquent elle convenoit le mieux.

Il n'y a qu'à transcrire ici le titre des auteurs de la loi salique, ce texte si fameux, dont tant de gens ont parlé, & que si peu de gens ont lu:

- 1°. Si un homme meurt sans enfans, son pere ou sa mere lui succéderont.
- 2°. S'il n'a ni pere ni mere, son frere ou

(a) Form. 55., dans le recueil de Lindembrog.

166 DE L'ESPRIT DES LOIX,

» sa sœur lui succéderont. 3°. S'il n'a
 » frere ni sœur, la sœur de sa mere
 » succédera. 4°. Si sa mere n'a point de
 » sœur, la sœur de son pere lui succéde-
 » ra. 5°. Si son pere n'a point de sœur, le
 » plus proche parent par mâle lui succéde-
 » ra. 6°. Aucune portion (a) de la terre
 » salique ne passera aux femelles; mais
 » elle appartiendra aux mâles, c'est-à-
 » dire que les enfans mâles succéderont à
 » leur pere. «

Il est clair que les cinq premiers arti-
 cles concernent la succession de celui qui
 meurt sans enfans; & le sixième, la suc-
 cession de celui qui a des enfans.

Lorsqu'un homme mouroit sans en-
 fans, la loi vouloit qu'un des deux sexes
 n'eût de préférence sur l'autre que dans
 de certain cas. Dans les deux premiers
 degrés de succession, les avantages des
 mâles & des femelles étoient les mêmes;
 dans le troisième & le quatrième, les
 femmes avoient la préférence; & les
 mâles l'avoient dans le cinquième.

Je trouve les semences de ces bizarre-
 ries dans Tacite. » Les enfans (b) des

(a) *De terrâ verò salicâ in mulierem nulla portio hereditatis transit, sed hoc virilis sexus acquirit, licet filii in ipsâ hereditate succedunt.* Tit. 62, §. 6.

(b) *Sororum filiis idem apud avunculum quàm apud*

urs, dit-il, sont chéris de leur oncle & de leur
 me de leur propre pere. Il y a des
 s qui regardent ce lien comme plus
 oit & même plus saint; ils le préfe-
 t, quand ils reçoivent des ôtages.
 est pour cela que nos premiers histo-
 ns (a) nous parlent tant de l'amour
 rois Franks pour leur sœur & pour
 enfans de leur sœur. Que si les en-
 s des sœurs étoient regardés dans la
 ison comme les enfans mêmes, il étoit
 urel que les enfans regardassent leur
 te comme leur propre mere.

La sœur de la mere étoit préférée à
 sœur du pere; cela s'explique par
 autres textes de la loi salique: Lors-
 une femme étoit veuve (b), elle tom-
 it sous la tutelle des parens de son ma-
 la loi préféroit pour cette tutelle les
 ens par femmes aux parens par mâ-
 . En effet, une femme qui entroit
 ns une famille, s'unissant avec les per-

rem honor. Quidam sanctiorem arctioremque hunc
 um sanguinis arbitrantur, & in accipientis obsidi-
 magis exigunt, tanquam ii & animum firmitus &
 um latius teneant. de morib. Germ.

(a) Voy. dans Grégoire de Tours, liv. VIII, ch.
 II & XX; liv. IX, ch. XVI & XX, les fureurs de
 rtran sur les mauvais traitemens faits à Ingunde
 nièce par Leuvigilde: & comme Childebert, son
 e, fit la guerre pour la venger.

(b) Loi salique, tit. 47.

sonnes de son sexe, elle étoit plus
 avec les parens par femmes, qu'avec
 parens par mâle. De plus, quand un
 homme en avoit tué un autre, & qu'il
 n'avoit pas de quoi satisfaire à la peine
 pécuniaire qu'il avoit encourue, la loi
 lui permettoit de céder ses biens, & les
 parens devoient suppléer à ce qui man-
 quoit. Après le pere, la mere & le frè-
 re, c'étoit la sœur de la mere qui payoit
 comme si ce lien avoit quelque chose de
 plus tendre : or la parenté, qui donne
 les charges, devoit de même donner les
 avantages.

La loi salique vouloit qu'après la
 sœur du pere, le plus proche parent
 mâle eût la succession : mais s'il étoit
 parent au-delà du cinquième degré,
 ne succédoit pas. Ainsi une femme au
 cinquième degré auroit succédé au pré-
 judice d'un mâle du sixième : & cela se
 voit dans la loi (b) des Francs Ripuaires,
 fidèle interprète de la loi salique.
 dans le titre des aleux, où elle suit par
 à pas le même titre de la loi salique.

Si le pere laissoit des enfans, la loi

(a) Ibid. tit. 61, §. 1.

(b) Et deinceps usque ad quintum genuculum qui primus fuerit in hereditatem succedat. tit. 56, §. 6.

salique vouloit que les filles fussent exclues de la succession à la terre salique, & qu'elle appartînt aux enfans mâles.

Il me sera aisé de prouver que la loi salique n'exclut pas indistinctement les filles de la terre salique, mais dans le cas seulement où des freres les excluroient. Cela se voit dans la loi salique même, qui, après avoir dit que les femmes ne posséderoient rien de la terre salique, mais seulement les mâles, s'interprete & se restreint elle-même; c'est-à-dire, dit-elle, que le fils succédera à l'hérédité du pere. «

2°. Le texte de la loi salique est éclairci par la loi des Francs Ripuaires, qui a aussi un titre (a) des aleux très-conforme à celui de la loi salique.

3°. Les loix de ces peuples barbares, tous originaires de la Germanie, s'interpretent les unes les autres, d'autant plus qu'elles ont toutes à peu près le même esprit. La loi des Saxons (b) veut que le pere & la mere laissent leur hérédité à leur fils, & non pas à leur fille; mais

(a) Tit. 56.

(b) Tit. 7, §. 1. *Pater aut mater defuncti, filio non filia hereditatem relinquant. §. 4. Qui defunctus, non filios, sed filias reliquerit, ad eas omnis hereditas pertineat.*

170 DE L'ESPRIT DES LOIX,
que, s'il n'y a que des filles, elles aient
toute l'hérédité.

4°. Nous avons deux anciennes formules (a) qui posent le cas où, suivant la loi salique, les filles sont exclues par les mâles; c'est lorsqu'elles concourent avec leur frere.

5°. Une autre formule (b) prouve que la fille succédoit au préjudice du petit-fils; elle n'étoit donc exclue que par le fils.

6°. Si les filles, par la loi salique, avoient été généralement exclues de la succession des terres, il seroit impossible d'expliquer les histoires, les formules & les chartres, qui parlent continuellement des terres & des biens des femmes dans la premiere race.

On a (c) eu tort de dire que les terres saliques étoient des fiefs. 1°. Ce titre est intitulé *des aleux*. 2°. Dans les commencemens, les fiefs n'étoient point héréditaires. 3°. Si les terres saliques avoient été des fiefs, comment *Marculfe* auroit-il traité d'impie la coutume qui excluait les femmes d'y succéder,

(a) Dans *Marculfe*, liv. II, form. 12; & dans l'appendice de *Marculfe*, form. 49.

(b) Dans le recueil de *Lindembroch*, form. 55.

(c) Du Cange, *Pithou*, &c.

LIV. XVIII. CHAP. XXII. 171

puisque les mâles mêmes ne succédoient pas aux fiefs ? 4°. Les chartres que l'on cite pour prouver que les terres saliques étoient des fiefs, prouvent seulement qu'elles étoient des terres franches. 5°. Les fiefs ne furent établis qu'après la conquête ; & les usages saliques existoient avant que les Francs partissent de la Germanie. 6°. Ce ne fut point la loi salique qui, en bornant la succession des femmes, forma l'établissement des fiefs ; mais ce fut l'établissement des fiefs qui mit des limites à la succession des femmes & aux dispositions de la loi salique.

Après ce que nous venons de dire, on ne croiroit pas que la succession perpétuelle des mâles à la couronne de France pût venir de la loi salique. Il est pourtant indubitable qu'elle en vient. Je le prouve par les divers codes des peuples barbares. La loi salique (a) & la loi des Bourguignons (b) ne donnerent point aux filles le droit de succéder à la terre avec leurs freres ; elles ne succéderent pas non plus à la couronne. La loi des Wisigoths (c) au contraire admit

(a) Tit. 62.

(b) Tit. 1, §. 3 ; tit. 14, §. 1 ; & tit. 51.

(c) Liv. IV, tit. 2, §. 1.

172 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

les filles (a) à succéder aux terres avec leurs freres ; les femmes furent capables de succéder à la couronne. Chez ces peuples , la disposition de la loi civile força (b) la loi politique.

Ce ne fut pas le seul cas où la loi politique chez les Francs céda à la loi civile. Par la disposition de la loi salique, tous les freres succédoient également à la terre ; & c'étoit aussi la disposition de la loi des Bourguignons. Aussi , dans la monarchie des Francs & dans celle des Bourguignons, tous les freres succéderent-ils à la couronne , à quelques violences, meurtres & usurpations près, chez les Bourguignons.

(a) Les nations Germanes, dit Tacite , avoient des usages communs ; elles en avoient aussi de particuliers.

(b) La couronne , chez les Ostrogoths, passa deux fois par les femmes aux mâles ; l'une , par Amalasunthe, dans la personne d'Athalaric ; & l'autre, par Amalafrede, dans la personne de Théodat. Ce n'est pas que, chez eux, les femmes ne pussent régner par elles-mêmes : Amalasunthe, après la mort d'Athalaric, régna , & régna même après l'élection de Théodat & concurremment avec lui. Voyez les lettres d'Amalasunthe & de Théodat, dans Cassiodore, liv. I.



CHAPITRE XXIII.

De la longue chevelure des rois Francs.

LES peuples qui ne cultivent point les terres, n'ont pas même l'idée du luxe. Il faut voir, dans *Tacite*, l'admirable simplicité des peuples Germains; les arts ne travailloient point à leurs ornemens, ils les trouvoient dans la nature. Si la famille de leur chef devoit être remarquée par quelque signe, c'étoit dans cette même nature qu'ils devoient le chercher: les rois des Francs, des Bourguignons, & des Wisigoths, avoient pour diadème leur longue chevelure.

CHAPITRE XXIV.

Des mariages des rois Francs.

J'AI dit ci-dessus que chez les peuples qui ne cultivent point les terres, les mariages étoient beaucoup moins fixes, & qu'on y prenoit ordinairement plusieurs femmes. » Les Germains étoient presque les seuls (a) de tous les barbares

(a) *Propè soli barbarorum singulis uxoribus contenti sunt.* De morib. Germ.

174 DE L'ESPRIT DES LOIX,

- » qui se contentassent d'une seule femme;
- » si l'on en excepte (a); dit Tacite, quel-
- » ques personnes qui, non par dissolution,
- » mais à cause de leur noblesse, en avoient
- » plusieurs. «

Cela explique comment les rois de la première race eurent un si grand nombre de femmes. Ces mariages étoient moins un témoignage d'incontinence, qu'un attribut de dignité : c'eut été les blesser dans un endroit bien tendre, que de leur faire perdre une telle prérogative (b). Cela explique comment l'exemple des rois ne fut pas suivi par les sujets.

(a) *Exceptis admodum paucis qui, non libidine, sed ob nobilitatem, plurimis nuptiis ambiuntur. ibid.*

(b) Voyez la chronique de Frédégaire, sur l'an 624.

CHAPITRE XXV.

CHILDERIC.

- » LES mariages chez les Germains sont
- » sévères (a), dit Tacite : les vices n'y sont
- » point un sujet de ridicule : corrompre,
- » ou être corrompu, ne s'appelle point un

(a) *Severa matrimonia Nemo illic vitia rideat nec corrumpere & corrumpi sæculum vocatur. De moribus Germ.*

LIV. XVIII. CHAP. XXV. 175

usage ou une maniere de vivre : il y a «
peu d'exemples (a) dans une nation si «
nombreuse de la violation de la foi con- «
jugale. »

Cela explique l'expulsion de Childéric : il choquoit des mœurs rigides, que la conquête n'avoit pas eu le temps de changer.

(a) *Paucissima in tam numerosâ gente adulteria.*
Ibid.

CHAPITRE XXVI.

De la majorité des rois Francs.

Les peuples barbares qui ne cultivent point les terres, n'ont point proprement de territoire ; & sont, comme nous avons dit, plutôt gouvernés par le droit des gens que par le droit civil. Ils sont donc presque toujours armés. Aussi Tacite dit-il » que les Germains (a) ne fai- «
soient aucune affaire publique ni parti- «
culière sans être armés. » Ils donnoient leur avis (b) par un signe qu'ils faisoient

(a) *Nihil, neque publicæ, neque privatæ rei; nisi armati agunt.* Tacite, de morib. Germ.

(b) *Si displicuit sententia, aspernantur; sin placuit, frameas concutiant.* *Ibid.*

176 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

avec leurs armes (a). Sitôt qu'ils pouvoient les porter , ils étoient présentés à l'assemblée ; on leur mettoit dans les mains un javelot (b) : dès ce moment, ils sortoient de l'enfance (c) ; ils étoient une partie de la famille , ils en devenoient une de la république.

- » Les aigles , disoit (d) le roi des Ostro-
- » goths , cessent de donner la nourriture à
- » leurs petits , sitôt que leurs plumes &
- » leurs ongles sont formés ; ceux-ci n'ont
- » plus besoin du secours d'autrui , quand
- » ils vont eux-mêmes chercher une proie.
- » Il seroit indigne que nos jeunes gens qui
- » sont dans nos armées fussent censés être
- » dans un âge trop foible pour régir leur
- » bien , & pour régler la conduite de leur
- » vie. C'est la vertu qui fait la majorité
- » chez les Goths. *

Childebert II avoit quinze (e) ans ;

(a) *Sed arma sumere non ante cuiquam moris quam civitas suffecturum probaverit.*

(b) *Tum in ipso concilio , vel principum aliquis , vel pater , vel propinquus , scuto frameaque juvenem ornant.*

(c) *Hæc apud illos toga , hic primus juvenæ honos : ante hoc domus pars videntur , mox reipublicæ.*

(d) Théodoric , dans Cassiodore , liv. I , lett. 38.

(e) Il avoit à peine cinq ans , dit Grégoire de Tours , liv. V , ch. I , lorsqu'il succéda à son pere , en l'an 575 ; c'est-à dire , qu'il avoit cinq ans. Gontrand le déclara majeur en l'an 585 : il avoit donc quinze ans.

lorsque Gontran son oncle le déclara majeur, & capable de gouverner par lui-même. On voit dans la loi des *Ripuaires* cet âge de quinze ans, la capacité de porter les armes, & la majorité marcher ensemble. » Si un Ripuaire est mort, « ou a été tué, y est-il dit (a), & qu'il ait « laissé un fils, il ne pourra poursuivre, ni « être poursuivi en jugement, qu'il n'ait « quinze ans complets; pour lors il répon- « dra lui-même, ou choisira un cham- « pion. « Il falloit que l'esprit fût assez formé pour se défendre dans le jugement, & que le corps le fût assez pour se défendre dans le combat. Chez les Bourguignons (b), qui avoient aussi l'usage du combat dans les actions judiciaires, la majorité étoit encore à quinze ans.

Agathias nous dit que les armes des Francs étoient légères; ils pouvoient donc être majeurs à quinze ans. Dans la suite, les armes devinrent pesantes; & elles l'étoient déjà beaucoup du temps de Charlemagne, comme il paroît par nos capitulaires & par nos romans. Ceux qui (c) avoient des fiefs, & qui par

(a) Tit. 81.

(b) Tit. 87.

(c) Il n'y eut point de changement pour les roturiers.

178 DE L'ESPRIT DES LOIX;
conséquent devoient faire le service militaire, ne furent plus majeurs qu'à vingt-un ans (a).

(a) saint Louis ne fut majeur qu'à cet âge. Cela changea par un édit de Charles V, de l'an 1374.

CHAPITRE XXVII.

Continuation du même sujet.

ON a vu que, chez les Germains, on n'alloit point à l'assemblée avant la majorité; on étoit partie de la famille, & non pas de la république. Cela fit que les enfans de Clodomir, roi d'Orléans & conquérant de la Bourgogne, ne furent point déclarés rois; parce que, dans l'âge tendre où ils étoient, ils ne pouvoient pas être présentés à l'assemblée. Ils n'étoient pas rois encore, mais ils devoient l'être lorsqu'ils seroient capables de porter les armes; & cependant Clotilde leur ayeule gouvernoit l'état (a). Leurs oncles Clotaire & Childébert les égorgerent, & partagerent leur royaume. Cet exemple fut cause

(a) Il paroît, par Grégoire de Tours, liv. III, qu'il choisit deux hommes de Bourgogne, qui étoient une conquête de Clodomir, pour les élever au siège de Tours, qui étoit aussi du royaume de Clodomir.

que dans la suite les princes pupiles furent déclarés rois, d'abord après la mort de leurs peres. Ainsi le duc Gondovalde sauva Childebert II de la cruauté de Chilpéric, & le fit déclarer roi (a) à l'âge de cinq ans.

Mais, dans ce changement même, on suivit le premier esprit de la nation; de sorte que les actes ne se passoient pas même au nom des rois pupiles. Aussi y eut-il chez les Francs une double administration; l'une, qui regardoit la personne du roi pupile; & l'autre, qui regardoit le royaume: & dans les fiefs, il y eut une différence entre la tutelle & la baillie.

(a) Grégoire de Tours, liv. V, ch. 1. *Vix lustro ætatis uno jam peracto, qui die dominicæ Natalis, regnare cepit.*

CHAPITRE XXVIII.

De l'adoption chez les Germains.

COMME chez les Germains on devenoit majeur en recevant les armes, on étoit adopté par le même signe. Ainsi Gontran voulant déclarer majeur son neveu Childebert, & de plus l'adopter,

il lui dit : » J'ai mis (a) ce javelot dans
 » tes mains, comme un signe que je t'ai
 » donné mon royaume. « Et se tournant
 vers l'assemblée : » Vous voyez que
 » mon fils Childebert est devenu un hom-
 » me ; obéissez-lui. « Théodoric, roi des
 Ostrogoths, voulant adopter le roi des
 Hérules, lui écrivit : (b) » C'est une belle
 » chose parmi nous, de pouvoir être adop-
 » té par les armes : car les hommes cou-
 » rageux sont les seuls qui méritent de de-
 » venir nos enfans. Il y a une telle force
 » dans cet acte, que celui qui en est l'ob-
 » jet, aimera toujours mieux mourir, que
 » de souffrir quelque chose de honteux.
 » Ainsi, par la coutume des nations, &
 » parce que vous êtes un homme, nous
 » vous adoptons par ces boucliers, ces
 » épées, ces chevaux que nous vous en-
 » voyons. «

(a) Voyez Grégoire de Tours, liv. 7, chap. 23.

(b) Dans Cassiodore, liv. IV, lett. 2.

CHAPITRE XXIX.

Esprit sanguinaire des rois Francs.

CLOVIS n'avoit pas été le seul des
 princes chez les Francs, qui eût entre-

pris des expéditions dans les Gaules ; plusieurs de ses parens y avoient mené des tribus particulieres : Et comme il y eut de plus grands succès , & qu'il put donner des établissemens considérables à ceux qui l'avoient suivi , les Francs accoururent à lui de toutes les tribus , & les autres chefs se trouverent trop foibles pour lui résister. Il forma le dessein d'exterminer toute sa maison , & il y réussit (a). Il craignoit , dit Grégoire de Tours (b) , que les Francs ne prissent un autre chef. Ses enfans & ses successeurs suivirent cette pratique autant qu'ils purent : on vit sans cesse le frere , l'oncle , le neveu , que dis-je ? le fils , le pere , conspirer contre toute sa famille. La loi séparoit sans cesse la monarchie ; la crainte , l'ambition & la cruauté vouloient la réunir.

(a) Grégoire de Tours , liv. II.

(b) Ibid.



CHAPITRE XXX.

*Des assemblées de la nation chez les
Francs.*

ON a dit ci-dessus, que les peuples qui ne cultivent point les terres, jouissoient d'une grande liberté. Les Germains furent dans ce cas. *Tacite* dit qu'ils ne donnoient à leurs rois ou chefs qu'un pouvoir très-modéré (a); & *César* (b), qu'ils n'avoient pas de magistrat commun pendant la paix, mais que dans chaque village les princes rendoient la justice entre les leurs. Aussi les Francs dans la Germanie n'avoient-ils point de roi, comme *Grégoire de Tours* (c) le prouve très-bien.

» Les princes (d), dit *Tacite*, délibèrent sur les petites choses, toute la nation sur les grandes; de sorte pour-

(a) *Nec regibus libera aut infinita potestas. Ceteris neque animadvertere, neque vincere, neque verberare, &c.* De morib. Germ.

(b) *In pace nullus est communis magistratus; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt.* De bello Gall. liv. VI.

(c) Liv. II.

(d) *De minoribus principes consultant, de majoribus omnes; ita tamen ut ea quorum penes plebem arbitrium est, apud principes quoque tractentur.* De morib. Germ.

LIV. XVIII. CHAP. XXX. 183

tant que les affaires dont le peuple prend « connoissance, sont portées de même de- « vant les princes. « Cet usage se conserva après la conquête, comme (a) on le voit dans tous les monumens.

Tacite (b) dit que les crimes capitaux pouvoient être portés devant l'assemblée. Il en fut de même après la conquête, & les grands vassaux y furent jugés.

(a) *Lex consensu populi fit & constitutione regis.* Capitulaires de Charles le Chauve, an. 864, art. 6.

(b) *Licet apud concilium accusare & discrimen capitulis intendere.* De morib. Germ.

CHAPITRE XXXI.

De l'autorité du clergé dans la premiere race.

CHEZ les peuples barbares, les prêtres ont ordinairement du pouvoir, parce qu'ils ont & l'autorité qu'ils doivent tenir de la religion, & la puissance que chez des peuples pareils donne la superstition. Aussi voyons-nous, dans Tacite, que les prêtres étoient fort accrédités chez les Germains, qu'ils mettoient la police (a) dans l'assemblée du peu-

(a) *Silentium per sacerdotes, quibus & coercendi jus est, imperatur.* De morib. Germ.

ple. Il n'étoit permis qu'à (a) eux de châtier, de lier, de frapper : ce qu'ils faisoient, non pas par un ordre du prince, ni pour infliger une peine ; mais comme par une inspiration de la divinité, toujours présente à ceux qui font la guerre.

Il ne faut pas être étonné si, dès le commencement de la première race, on voit les évêques arbitres (b) des jugemens, si on les voit paroître dans les assemblées de la nation, s'ils influent si fort dans les résolutions des rois, & si on leur donne tant de biens.

(a) *Nec regibus libera aut infinita potestas. Cæterum neque animadvertere, nisi vincere, neque verberare, nisi sacerdotibus est permiffum; non quasi in pœnam, nec ducis juffu, fed velut Deo imperante, quem adesse bellatoribus credunt. Ibid.*

(b) Voyez la constitution de Clotaire de l'an 560, article 6.





LIVRE XIX.

*Des loix , dans le rapport qu'elles
ont avec les principes qui for-
ment l'esprit général , les mœurs
& les manieres d'une nation.*

CHAPITRE PREMIER.

Du sujet de ce livre.

CETTE matiere est d'une grande
étendue. Dans cette foule d'idées qui
se présentent à mon esprit, je serai plus
attentif à l'ordre des choses, qu'aux cho-
ses mêmes. Il faut que j'écarte à droite
& à gauche, que je perce, & que je me
fasse jour.



CHAPITRE II.

Combien, pour les meilleures loix, il est nécessaire que les esprits soient préparés.

RIEN ne parut plus insupportable aux Germains (a) que le tribunal de Varus. Celui que Justinien érigea (b) chez les Laziens, pour faire le procès au meurtrier de leur roi, leur parut une chose horrible & barbare. Mithridate (c) haranguant contre les Romains leur reproche surtout les formalités de leur justice. Les Parthes ne purent supporter ce roi, qui ayant été élevé à Rome, se rendit affable (e) & accessible à tout le monde. La liberté même a paru insupportable à des peuples qui n'étoient pas accoutumés à en jouir. C'est ainsi qu'un air pur est quelquefois nuisible à ceux qui ont vécu dans des pays marécageux.

Un Vénitien nommé *Balbi*, étant

(a) Ils coupoient la langue aux avocats, & disoient *Vipere, cesse de siffler.* Tacite.

(b) Agathias, liv. IV.

(c) Justin, liv. XXXVIII.

(d) *Calumnias litium.* Ibid.

(e) *Prompti aditus, nova comitas, ignota Parthi virtutes, nova vitia.* Tacite.

ou (a) Pégu , fut introduit chez le roi. Quand celui-ci apprit qu'il n'y avoit point de roi à Venise , il fit un si grand éclat de rire , qu'une toux le prit , & qu'il eut beaucoup de peine à parler à ses courtisans. Quel est le législateur qui pourroit proposer le gouvernement populaire à des peuples pareils ?

(a) Il en a fait la description en 1596. *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes*, tom. III, part. I, p. 33.

CHAPITRE III.

De la tyrannie.

IL y a deux sortes de tyrannie ; une réelle , qui consiste dans la violence du gouvernement ; & une d'opinion , qui se fait sentir lorsque ceux qui gouvernent établissent des choses qui choquent la maniere de penser d'une nation.

Dion dit qu'Auguste voulut se faire appeller Romulus ; mais qu'ayant appris que le peuple craignoit qu'il ne voulût se faire roi , il changea de dessein. Les premiers Romains ne vouloient point de roi , parce qu'ils n'en pouvoient souffrir

188 DE L'ESPRIT DES LOIX,
la puissance : les Romains d'alors ne vou-
loient point de roi , pour n'en point
souffrir les manieres. Car , quoique Cé-
sar , les Triumvirs , Auguste , fussent de
véritables rois , ils avoient gardé tout
l'extérieur de l'égalité , & leur vie pri-
vée contenoit une espece d'opposition
avec le faste des rois d'alors : & quand
ils ne vouloient point de roi , cela signi-
fioit qu'ils vouloient garder leurs manie-
res , & ne pas prendre celles des peu-
ples d'Afrique & d'orient.

Dion (a) nous dit que le peuple Ro-
main étoit indigné contre Auguste , à
cause de certaines loix trop dures qu'il
avoit faites : mais que si-tôt qu'il eut
fait revenir le comédien Pylade que les
factious avoient chassé de la ville , le
mécontentement cessa. Un peuple pa-
reil sentoît plus vivement la tyrannie
lorsqu'on chassoit un baladin , que lors-
qu'on lui ôtoit toutes ses loix.

(a) Liv. LIV , p. 532.



CHAPITRE IV.

Ce que c'est que l'esprit général.

PLUSIEURS choses gouvernent les hommes, le climat, la religion, les loix, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manieres; d'où il se forme un esprit général qui en résulte.

A mesure que dans chaque nation une de ces causes agit avec plus de force, les autres lui cedent d'autant. La nature & le climat dominant presque seuls sur les sauvages; les manieres gouvernent les Chinois; les loix tyrannisent le Japon; les mœurs donnoient autrefois le ton dans Lacédémone; les maximes du gouvernement & les mœurs anciennes donnoient dans Rome.



CHAPITRE V.

*Combien il faut être attentif à ne point
changer l'esprit général d'une nation.*

S'IL y avoit dans le monde une nation qui eût une humeur sociable, une ouverture de cœur, une joie dans la vie, un goût, une facilité à communiquer ses pensées ; qui fût vive, agréable, enjouée, quelquefois imprudente, souvent indiscrete ; & qui eût avec cela du courage, de la générosité, de la franchise, un certain point d'honneur ; il ne faudroit point chercher à gêner par des lois ses manieres, pour ne point gêner ses vertus. Si en général le caractère est bon, qu'importe de quelques défauts qui s'y trouvent ?

On y pourroit contenir les femmes, faire des loix pour corriger leurs mœurs & borner leur luxe : mais qui sçait si on n'y perdrait pas un certain goût, qui seroit la source des richesses de la nation, & une politesse qui attire chez elle les étrangers ?

C'est au législateur à suivre l'esprit de la nation, lorsqu'il n'est pas contrain-

principes du gouvernement ; car nous ne faisons rien de mieux que ce que nous faisons librement, & en suivant notre génie naturel.

Qu'on donne un esprit de pédanterie à une nation naturellement gaie, l'état ne gagnera rien, ni pour le dedans, ni pour le dehors. Laissez-lui faire les choses frivoles sérieusement, & gaiement les choses sérieuses.

CHAPITRE VI.

Qu'il ne faut pas tout corriger.

QU'ON nous laisse comme nous sommes, disoit un gentilhomme d'une nation qui ressemble beaucoup à celle dont nous venons de donner une idée. La nature répare tout. Elle nous a donné une vivacité capable d'offenser, & propre à nous faire manquer à tous les égards ; cette même vivacité est corrigée par la politesse qu'elle nous procure, en nous inspirant du goût pour le monde, surtout pour le commerce des femmes.

Qu'on nous laisse tels que nous sommes. Nos qualités indiscrettes, jointes à

192 DE L'ESPRIT DES LOIX,
notre peu de malice , font que les loix
qui gèneroient l'humeur sociable parmi
nous , ne feroient point convenables.

CHAPITRE VII.

Des Athéniens & des Lacédémoniens.

LES Athéniens, continuoit ce gen-
tilhomme , étoient un peuple qui avoit
quelque rapport avec le nôtre. Il met-
toit de la gaieté dans les affaires; un train
de raillerie lui plaisoit sur la tribune com-
me sur le théâtre. Cette vivacité qu'il
mettoit dans les conseils , il la portoit
dans l'exécution. Le caractère des La-
cédémoniens étoit grave , sérieux , sec
taciturne. On n'auroit pas plus tiré parti
d'un Athénien en l'ennuyant , que d'un
Lacédémonien en le divertissant.

CHAPITRE VIII.

Effets de l'humeur sociable.

PLUS les peuples se communiquent,
plus ils changent aisément de manières,
parce que chacun est plus un spectacle
pour un autre ; on voit mieux les singu-
larités

larités des individus. Le climat qui fait qu'une nation aime à se communiquer, fait aussi qu'elle aime à changer ; & ce qui fait qu'une nation aime à changer, fait aussi qu'elle se forme le goût.

La société des femmes gâte les mœurs ; & forme le goût : l'envie de plaire plus que les autres , établit les parures ; & l'envie de plaire plus que soi-même , établit les modes. Les modes sont un objet important : à force de se rendre l'esprit frivole , on augmente sans cesse les branches de son commerce (a).

(a) Voyez la fable des abeilles.

CHAPITRE IX.

De la vanité & de l'orgueil des nations.

LA vanité est un aussi bon ressort pour un gouvernement , que l'orgueil en est un dangereux. Il n'y a pour cela qu'à se représenter, d'un côté, les biens sans nombre qui résultent de la vanité ; de-là le luxe, l'industrie, les arts, les modes, la politesse, le goût : & d'un autre côté, les maux infinis qui naissent de l'orgueil de certaines nations ; la paresse, la pauvreté, l'abandon de tout, la destruction

des nations que le hazard a fait tomber entre leurs mains, & de la leur même. La paresse (a) est l'effet de l'orgueil; le travail est une suite de la vanité: L'orgueil d'un Espagnol le portera à ne pas travailler; la vanité d'un François le portera à sçavoir travailler mieux que les autres.

Toute nation paresseuse est grave; car ceux qui ne travaillent pas se regardent comme souverains de ceux qui travaillent.

Examinez toutes les nations; & vous verrez que, dans la plupart, la gravité, l'orgueil & la paresse marchent du même pas.

Les peuples d'Achim (b) sont fiers & paresseux: ceux qui n'ont point d'esclaves en louent un, ne fût-ce que pour faire cent pas, & porter deux pintes de riz; ils se croiroient deshonorés s'ils les portoient eux-mêmes.

Il y a plusieurs endroits de la terre où

(a) Les peuples qui suivent le Kan de Malacambet, ceux de Carnataca & de Coromandel, sont des peuples orgueilleux & paresseux; ils consomment peu parce qu'ils sont misérables: au lieu que les Mogols & les peuples de l'Indostan s'occupent & jouissent des commodités de la vie, comme les Européens. *Recueil des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, tom. I, p. 54.*

(b) Voyez Dampierre, tome III.

l'on se laisse croître les ongles, pour marquer que l'on ne travaille point.

Les femmes des Indes (a) croient qu'il est honteux pour elles d'apprendre à lire : c'est l'affaire, disent-elles, des esclaves qui chantent des cantiques dans les pagodes. Dans une caste, elles ne filent point ; dans une autre, elles ne font que des paniers & des nattes, elles ne doivent pas même piler le riz ; dans d'autres, il ne faut pas qu'elles aillent querir de l'eau. L'orgueil y a établi ses règles, & il les fait suivre. Il n'est pas nécessaire de dire que les qualités morales ont des effets différens, selon qu'elles sont unies à d'autres : ainsi l'orgueil, joint à une vaste ambition, à la grandeur des idées, &c. produisit chez les Romains les effets que l'on sçait.

(a) Lettres édif. douzième recueil, p. 30.

CHAPITRE X.

Du caractère des Espagnols, & de celui des Chinois.

LES divers caractères des nations sont mêlés de vertus & de vices, de bonnes & de mauvaises qualités. Les heureux

mélanges sont ceux dont il résulte de grands biens, & souvent on ne les soupçonneroit pas; il y en a dont il résulte de grands maux, & qu'on ne soupçonneroit pas non plus.

La bonne foi des Espagnols a été fameuse dans tous les temps. *Justin* (a) nous parle de leur fidélité à garder les dépôts; ils ont souvent souffert la mort pour les tenir secrets. Cette fidélité qu'ils avoient autrefois, ils l'ont encore aujourd'hui. Toutes les nations qui commercent à Cadix, confient leur fortune aux Espagnols; elles ne s'en sont jamais repenties. Mais cette qualité admirable, jointe à leur paresse, forme un mélange dont il résulte des effets qui leur sont pernicioeux: les peuples de l'Europe sont sous leurs yeux tout le commerce de leur monarchie.

Le caractère des Chinois forme un autre mélange, qui est en contraste avec le caractère des Espagnols. Leur vie précaire (b) fait qu'ils ont une activité prodigieuse, & un desir si excessif du gain, qu'aucune nation commerçante ne peut se fier à eux (c). Cette infidélité recon-

(a) Liv. XLIII.

(b) Par la nature du climat & du terrain,

(c) Le P. du Halde, tom. II,

nue leur a conservé le commerce du Japon ; aucun négociant d'Europe n'a osé entreprendre de le faire sous leur nom , quelque facilité qu'il y eût eu à l'entreprendre par leurs provinces maritimes du nord.

CHAPITRE XI.

Réflexion.

JE n'ai point dit ceci pour diminuer rien de la distance infinie qu'il y a entre les vices & les vertus : à Dieu ne plaise ! J'ai seulement voulu faire comprendre que tous les vices politiques ne sont pas des vices moraux , & que tous les vices moraux ne sont pas des vices politiques ; & c'est ce que ne doivent point ignorer ceux qui font des loix qui choquent l'esprit général.



CHAPITRE XII.

Des manieres & des mœurs dans l'état despotique.

C'EST une maxime capitale, qu'il ne faut jamais changer les mœurs & les manieres dans l'état despotique; rien ne feroit plus promptement suivi d'une révolution. C'est que dans ces états il n'y a point de loix, pour ainsi dire; il n'y a que des mœurs & des manieres: & si vous renversez cela, vous renversez tout.

Les loix sont établies, les mœurs sont inspirées; celles-ci tiennent plus à l'esprit général, celles-là tiennent plus à une institution particuliere: or il est aussi dangereux, & plus, de renverser l'esprit général, que de changer une institution particuliere.

On se communique moins dans les pays où chacun, & comme supérieur & comme inférieur, exerce & souffre un pouvoir arbitraire, que dans ceux où la liberté regne dans toutes les conditions. On y change donc moins de manieres & de mœurs; les manieres plus fixes ap-

LIV. XIX. CHAP. XII. 199

prochent plus des loix : ainsi il faut qu'un prince ou un législateur y choquemoins les mœurs & les manieres que dans aucun pays du monde.

Les femmes y sont ordinairement enfermées , & n'ont point de ton à donner. Dans les autres pays où elles vivent avec les hommes , l'envie qu'elles ont de plaire , & le desir que l'on a de leur plaire aussi , font que l'on change continuellement de manieres. Les deux sexes se gâtent , ils perdent l'un & l'autre leur qualité distinctive & essentielle ; il se met un arbitraire dans ce qui étoit absolu , & les manieres changent tous les jours.

CHAPITRE XIII.

Des manieres chez les Chinois.

MAIS c'est à la Chine que les manieres sont indestructibles. Outre que les femmes y sont absolument séparées des hommes , on enseigne dans les écoles les manieres comme les mœurs. On connoît un lettré (a) à la façon aisée dont il fait la révérence. Ces choses une fois

(a) Dit le P. du Halde.

200 DE L'ESPRIT DES LOIX;
données en préceptes & par de graves
docteurs, s'y fixent comme des principes de morale, & ne changent plus.

CHAPITRE XIV.

*Quels sont les moyens naturels de changer
les mœurs & les manieres d'une nation.*

Nous avons dit que les loix étoient des institutions particulieres & précises du législateur, & les mœurs & les manieres des institutions de la nation en général. De-là il suit que, lorsque l'on veut changer les mœurs & les manieres, il ne faut pas les changer par les loix; cela paroîtroit trop tyrannique: il vaut mieux les changer par d'autres mœurs & d'autres manieres.

Ainsi, lorsqu'un prince veut faire de grands changemens dans sa nation, il faut qu'il réforme par les loix ce qui est établi par les loix, & qu'il change par les manieres ce qui est établi par les manieres: & c'est une très-mauvaise politique, de changer par les loix ce qui doit être changé par les manieres.

La loi qui obligeoit les Moscovites à

se faire couper la barbe & les habits, & la violence de Pierre I, qui faisoit tailler jusqu'aux genoux les longues robes de ceux qui entroient dans les villes, étoient tyranniques. Il y a des moyens pour empêcher les crimes, ce sont les peines : il y en a pour faire changer les manieres, ce sont les exemples.

La facilité & la promptitude avec laquelle cette nation s'est policée, a bien montré que ce prince avoit trop mauvaise opinion d'elle ; & que ces peuples n'étoient pas des bêtes, comme il le disoit. Les moyens violens qu'il employa étoient inutiles ; il seroit arrivé tout de même à son but par la douceur.

Il éprouva lui-même la facilité de ces changemens. Les femmes étoient renfermées, & en quelque façon esclaves ; il les appella à la cour, il les fit habiller à l'Allemande, il leur envoyoit des étoffes. Ce sexe goûta d'abord une façon de vivre qui flattoit si fort son goût, sa vanité & ses passions, & la fit goûter aux hommes.

Ce qui rendit le changement plus aisé, c'est que les mœurs d'alors étoient étrangères au climat, & y avoient été

202 DE L'ESPRIT DES LOIX,
apportées par le mélange des nations &
par les conquêtes. Pierre I donnant les
mœurs & les manières de l'Europe à une
nation d'Europe, trouva des facilités
qu'il n'attendoit pas lui-même. L'em-
pire du climat est le premier de tous les
empires. Il n'avoit donc pas besoin de
loix pour changer les mœurs & les manières
de sa nation ; il lui eût suffi d'inspirer
d'autres mœurs & d'autres manières.

En général, les peuples sont très-at-
tachés à leurs coutumes ; les leur ôter
violemment, c'est les rendre malheu-
reux : il ne faut donc pas les changer,
mais les engager à les changer eux-mêmes.

Toute peine qui ne dérive pas de la
nécessité est tyrannique. La loi n'est pas
un pur acte de puissance ; les choses in-
différentes par leur nature ne sont pas
de son ressort.

CHAPITRE XV.

*Influence du gouvernement domestique
sur le politique.*

CE changement des mœurs des fem-
mes influera sans doute beaucoup dans

le gouvernement de Moscovie. Tout est extrêmement lié : le despotisme du prince s'unit naturellement avec la servitude des femmes ; la liberté des femmes avec l'esprit de la monarchie.

CHAPITRE XVI.

Comment quelques législateurs ont confondu les principes qui gouvernent les hommes.

LES mœurs & les manières sont des usages que les loix n'ont point établis, ou n'ont pas pu, ou n'ont pas voulu établir.

Il y a cette différence entre les loix & les mœurs, que les loix régulent plus les actions du citoyen, & que les mœurs régulent plus les actions de l'homme. Il y a cette différence entre les mœurs & les manières, que les premières regardent plus la conduite intérieure, les autres l'extérieure.

Quelquefois, dans un état, ces choses (a) se confondent. Lycurgue fit un même code pour les loix, les mœurs &

(a) Moïse fit un même code pour les loix & la religion. Les premiers Romains confondirent les coutumes anciennes avec les loix.

les manieres; & les législateurs de la Chine en firent de même.

Il ne faut pas être étonné, si les législateurs de Lacédémone & de la Chine confondirent les loix, les mœurs & les manieres : c'est que les mœurs représentent les loix, & les manieres représentent les mœurs.

Les législateurs de la Chine avoient pour principal objet de faire vivre leur peuple tranquille. Ils voulurent que les hommes se respectassent beaucoup; que chacun sentît à tous les instans qu'il devoit beaucoup aux autres, qu'il n'y avoit point de citoyen qui ne dépendît à quelque égard d'un autre citoyen : Ils donnerent donc aux règles de la civilité la plus grande étendue.

Ainsi, chez les peuples Chinois, on vit les gens (a) de village observer entr'eux des cérémonies comme les gens d'une condition relevée : moyen très-propre à inspirer la douceur, à maintenir parmi le peuple la paix & le bon ordre, & à ôter tous les vices qui viennent d'un esprit dur. En effet, s'affranchir des règles de la civilité, n'est-ce pas chercher le moyen de mettre ses défauts plus à l'aise?

(a) Voyez le P. du Halde,

La civilité vaut mieux à cet égard que la politesse. La politesse flatte les vices des autres, & la civilité nous empêche de mettre les nôtres au jour : c'est une barrière que les hommes mettent entr'eux pour s'empêcher de se corrompre.

Lycurgue, dont les institutions étoient dures, n'eut point la civilité pour objet lorsqu'il forma les manières; il eut en vue cet esprit belliqueux qu'il vouloit donner à son peuple. Des gens toujours corrigeans, ou toujours corrigés, qui instruisoient toujours, & étoient toujours instruits, également simples & rigides, exerçoient plutôt entr'eux des vertus qu'ils n'avoient des égards.

CHAPITRE XVII.

Propriété particulière au gouvernement de la Chine.

Les législateurs de la Chine firent plus (a) : ils confondirent la religion, les loix, les mœurs & les manières; tout cela fut la morale, tout cela fut la vertu. Les préceptes qui regardoient

(a) Voyez les livres classiques, dont le P. du Halde nous a donné de si beaux morceaux.

206 DE L'ESPRIT DES LOIX,

ces quatre points , furent ce que l'on appella les rites. Cefut dans l'observation exacte de ces rites, que le gouvernement Chinois triompha. On passa toute sa jeunesse à les apprendre , toute sa vie à les pratiquer. Les lettrés les enseignèrent , les magistrats les prêcherent. Et comme ils enveloppoient toutes les petites actions de la vie , lorsqu'on trouva le moyen de les faire observer exactement, la Chine fut bien gouvernée.

Deux choses ont pu aisément graver les rites dans le cœur & l'esprit des Chinois ; l'une, leur maniere d'écrire extrêmement composée , qui a fait que, pendant une très-grande partie de la vie, l'esprit a été uniquement (a) occupé de ces rites , parce qu'il a fallu apprendre à lire dans les livres , & pour les livres qui les contenoient ; l'autre , que les préceptes des rites n'ayant rien de spirituel, mais simplement des règles d'une pratique commune, il est plus aisé d'en convaincre & d'en frapper les esprits, que d'une chose intellectuelle.

Les princes qui , au lieu de gouverner par les rites, gouvernerent par la

(a) C'est ce qui a établi l'émulation, la fuite de l'oisiveté, & l'estime pour le sçavoir.

LIV. XIX. CHAP. XVII. 207

Force des supplices, voulurent faire faire aux supplices ce qui n'est pas dans leur pouvoir, qui est de donner des mœurs. Les supplices retrancheront bien de la société un citoyen qui, ayant perdu ses mœurs, viole les loix : mais si tout le monde a perdu ses mœurs, les rétabliront-ils ? Les supplices arrêteront bien plusieurs conséquences du mal général, mais ils ne corrigeront pas ce mal. Aussi quand on abandonna les principes du gouvernement Chinois, quand la morale y fut perdue, l'état tomba-t'il dans l'anarchie, & on vit des révolutions.

CHAPITRE XVIII.

Conséquence du chapitre précédent.

IL résulte de-là que la Chine ne perd point ses loix par la conquête. Les manieres, les mœurs, les loix, la religion y étant la même chose, on ne peut changer tout cela à la fois. Et comme il faut que le vainqueur ou le vaincu changent, il a toujours fallu à la Chine que ce fût le vainqueur : car ses mœurs n'étant point ses manieres, ses manieres ses loix, ses loix sa religion, il a été plus aisé

qu'il se pliât peu à peu au peuple vaincu, que le peuple vaincu à lui.

Il suit encore de-là une chose bien triste : c'est qu'il n'est presque pas possible que le Christianisme s'établisse jamais à la Chine (a). Les vœux de virginité, les assemblées des femmes dans les églises, leur communication nécessaire avec les ministres de la religion, leur participation aux sacremens, la confession auriculaire, l'extrême-onction, le mariage d'une seule femme; tout cela renverse les mœurs & les manieres du pays, & frappe encore du même coup sur la religion & sur les loix.

La religion Chrétienne, par l'établissement de la charité, par un culte public, par la participation aux mêmes sacremens, semble demander que tout s'unisse : les rites des Chinois semblent ordonner que tout se sépare.

Et comme on a vu que cette séparation (b) tient en général à l'esprit du despotisme, on trouvera dans ceci une des raisons qui font que le gouverne-

(a) Voyez les raisons données par les magistrats Chinois, dans les décrets par lesquels ils proscrirent la religion Chrétienne. *Let. édif. dix-septième recueil*.

(b) Voyez le liv. IV, ch. III; & le liv. XIX, ch. XII.

ment monarchique & tout gouvernement modéré s'allient mieux (a) avec la religion Chrétienne.

(a) Voyez ci-dessous le liv. XXIV, ch. III.

CHAPITRE XIX.

Comment s'est faite cette union de la religion, des loix, des mœurs & des manieres, chez les Chinois.

Les législateurs de la Chine eurent pour principal objet du gouvernement la tranquillité de l'empire. La subordination leur parut le moyen le plus propre à la maintenir. Dans cette idée, ils crurent devoir inspirer le respect pour les peres, & ils rassemblèrent toutes leurs forces pour cela. Ils établirent une infinité de rites & de cérémonies, pour les honorer pendant leur vie & après leur mort. Il étoit impossible de tant honorer les peres morts, sans être porté à les honorer vivans. Les cérémonies pour les peres morts avoient plus de rapport à la religion ; celles pour les peres vivans avoient plus de rapport aux loix, aux mœurs & aux manieres : mais ce n'étoit que les parties d'un mê-

210 DE L'ESPRIT DES LOIX;

me code, & ce code étoit très-étendu

Le respect pour les peres étoit nécessairement lié avec tout ce qui représentoit les peres, les vieillards, les maîtres, les magistrats, l'empereur. Ce respect pour les peres supposoit un retour d'amour pour les enfans; & par conséquent le même retour des vieillards aux jeunes gens, des magistrats à ceux qui leur étoient soumis, de l'empereur à ses sujets. Tout cela formoit les rites, & ces rites l'esprit général de la nation.

On va sentir le rapport que peut avoir, avec la constitution fondamentale de la Chine, les choses qui paroissent les plus indifférentes. Cet empire est formé sur l'idée du gouvernement d'une famille. Si vous diminuez l'autorité paternelle, ou même si vous retranchez les cérémonies qui expriment le respect que l'on a pour elle, vous affoiblissez le respect pour les magistrats qu'on regarde comme des peres; les magistrats n'auront plus le même soin pour les peuples qu'ils doivent considérer comme des enfans; ce rapport d'amour qui est entre le prince & les sujets, se perdra aussi peu à peu. Retranchez une de ces pratiques, & vous ébranlez l'état. Il est

LIV. XIX. CHAP. XIX. 211

est indifférent en soi, que tous les ma-
ns une belle-fille se leve pour aller
ndre tels & tels devoirs à sa belle-mere:
ais si l'on fait attention que ces prati-
es extérieures appellent sans cesse à
sentiment qu'il est nécessaire d'im-
imer dans tous les cœurs, & qui va
e tous les cœurs former l'esprit qui
ouverne l'empire, l'on verra qu'il est
écessaire qu'une telle ou une telle ac-
on particuliere se fasse.

CHAPITRE XX.

*Explication d'un paradoxe sur les
Chinois.*

CE qu'il y a de singulier, c'est que les
Chinois, dont la vie est entièrement di-
gée par les rites, sont néanmoins le
euple le plus fourbe de la terre. Cela
aroît surtout dans le commerce, qui
a jamais pu leur inspirer la bonne foi.
ui lui est naturelle. Celui qui achete
oit porter (a) sa propre balance; cha-
ue marchand en ayant trois, une forte
pour acheter, une légère pour vendre,

(a) Journal de Lange en 1721 & 1722; tom. VIII.
es voyages du nord, p. 363.

212 DE L'ESPRIT DES LOIX,
& une juste pour ceux qui sont sur leurs
gardes. Je crois pouvoir expliquer cette
contradiction.

Les législateurs de la Chine ont eu
deux objets : ils ont voulu que le peuple
fût soumis & tranquille ; & qu'il fût
laborieux & industrieux. Par la nature
du climat & du terrain, il a une vie pré-
caire ; on n'y est assuré de sa vie qu'à
force d'industrie & de travail.

Quand tout le monde obéit & que
tout le monde travaille, l'état est dans
une heureuse situation. C'est la nécessité,
& peut-être la nature du climat, qui
ont donné à tous les Chinois une avidité
inconcevable pour le gain ; & les
loix n'ont pas songé à l'arrêter. Tout
a été défendu, quand il a été question d'ac-
quiescer par violence ; tout a été permis
quand il s'est agi d'obtenir par artifice
ou par industrie. Ne comparons donc
pas la morale des Chinois avec celle de
l'Europe. Chacun à la Chine a dû être
attentif à ce qui lui étoit utile : si le
fripon a veillé à ses intérêts, celui qui est
dupe devoit penser aux siens. A Lacé-
démone, il étoit permis de voler ; à la
Chine, il est permis de tromper.

CHAPITRE XXI.

*Comment les loix doivent être relatives
aux mœurs & aux manieres.*

Il n'y a que des institutions singulieres
qui confondent ainsi des choses natu-
rellement séparées, les loix, les mœurs
et les manieres : mais quoiqu'elles soient
séparées, elles ne laissent pas d'avoir
entr'elles de grands rapports.

On demanda à *Solon* si les loix qu'il
avoit données aux Athéniens étoient les
meilleures. » Je leur ai donné, répon- «
dit-il, les meilleures de celles qu'ils «
pouvoient souffrir : belle parole, qui
devroit être entendue de tous les légis-
lateurs. Quand la sagesse divine dit au
peuple Juif : » Je vous ai donné des «
réceptes qui ne sont pas bons », cela
signifie qu'ils n'avoient qu'une bonté re-
lative ; ce qui est l'éponge de toutes les
difficultés que l'on peut faire sur les
loix de Moïse.



CHAPITRE XXII.

Continuation du même sujet.

QUAND un peuple a de bonnes mœurs, les loix deviennent simples. Platon (a) dit que Radamante, qui gouvernoit un peuple extrêmement religieux, expédioit tous les procès avec célérité, déferant seulement le serment sur chaque chef. Mais, dit le même Platon (b), quand un peuple n'est pas religieux, on ne peut faire usage du serment que dans les occasions où celui qui jure est sans intérêt, comme un juge & des témoins.

(a) Des loix, liv. XII.

(b) Ibid.

CHAPITRE XXIII.

Comment les loix suivent les mœurs.

DANS le temps que les mœurs des Romains étoient pures, il n'y avoit point de loi particulière contre le péculation. Quand ce crime commença à paroître, il fut trouvé si infâme, que

LIV. XIX. CHAP. XXIII. 215

être condamné à restituer (a) ce qu'on
voit pris , fut regardé comme une gran-
de peine ; témoin le jugement de L. Sci-
pion (b).

(a) *In simplum.*

(b) Tite-Live , liv. XXXVIII.

CHAPITRE XXIV.

Continuation du même sujet.

LES loix qui donnent la tutelle à la me-
re , ont plus d'attention à la conserva-
tion de la personne du pupile ; celles qui
la donnent au plus proche héritier , ont
plus d'attention à la conservation des
biens. Chez les peuples dont les mœurs
sont corrompues , il vaut mieux donner
la tutelle à la mere. Chez ceux où les
loix doivent avoir de la confiance dans
les mœurs des citoyens , on donne la
tutelle à l'héritier des biens , ou à la
mere , & quelquefois à tous les deux.

Si l'on réfléchit sur les loix Romaines ,
on trouvera que leur esprit est conforme à
ce que je dis. Dans le temps où l'on fit la
loi des douze tables , les mœurs à Rome
étoient admirables. On déféra la tutelle
au plus proche parent du pupile , pen-

216 DE L'ESPRIT DES LOIX;

fant que celui-là devoit avoir la charge de la tutelle, qui pouvoit avoir l'avantage de la succession. On ne crut point la vie du pupile en danger, quoiqu'elle fût mise entre les mains de celui à qui sa mort devoit être utile. Mais lorsque les mœurs changèrent à Rome, on vit les législateurs changer aussi de façon de penser. Si dans la substitution pupillaire, disent *Caius* (a) & *Justinien* (b), le testateur craint que le substitué ne dresse des embûches au pupile, il peut laisser à découvert la substitution vulgaire (c), & mettre la pupillaire dans une partie du testament qu'on ne pourra ouvrir qu'après un certain temps. Voilà des craintes & des précautions inconnues aux premiers Romains.

(a) Inst. liv. II, tit. 6, §. 2; la compilation d'Ozel, à Leyde, 1658.

(b) Institut. liv. II, de *pupil. substit.* §. 3.

(c) La substitution vulgaire est: Si un tel ne prend pas l'hérédité, je lui substitue, &c. La pupillaire est: Si un tel meurt avant sa puberté, je lui substitue, &c.



CHAPITRE

CHAPITRE XXV.

Continuation du même sujet.

LA loi Romaine donnoit la liberté de se faire des dons avant le mariage ; après le mariage elle ne le permettoit plus. Cela étoit fondé sur les mœurs des Romains, qui n'étoient portés au mariage que par la frugalité, la simplicité & la modestie ; mais qui pouvoient se laisser séduire par les soins domestiques, les complaisances & le bonheur de toute une vie.

La loi des Wisigoths (a) vouloit que l'époux ne pût donner à celle qu'il devoit épouser, au-delà du dixième de ses biens ; & qu'il ne pût lui rien donner la première année de son mariage. Cela venoit encore des mœurs du pays. Les législateurs vouloient arrêter cette affectance Espagnole, uniquement portée à faire des libéralités excessives dans une action d'éclat.

Les Romains, par leurs loix, arrêterent quelques inconvéniens de l'empire du monde le plus durable, qui est ce-

(a) Liv. III, tit. 1, §. 5.

218 DE L'ESPRIT DES LOIX,
lui de la vertu : les Espagnols , par les
leurs , vouloient empêcher les mauvais
effets de la tyrannie du monde la plus
fragile , qui est celle de la beauté.

CHAPITRE XXVI.

Continuation du même sujet.

LA loi (a) de *Théodose* & de *Valentinien* tira les causes de répudiation des anciennes mœurs (b) & des manieres des Romains. Elle mit au nombre de ces causes , l'action d'un mari (c) qui châtieroit sa femme d'une maniere indigne d'une personne ingénue. Cette cause fut omise dans les loix suivantes (d) : c'est que les mœurs avoient changé à cet égard ; les usages d'orient avoient pris la place de ceux d'Europe. Le premier eunuque de l'impératrice femme de Justinien II , la menaça , dit l'histoire , de ce châtiment dont on punit les en-

(a) *Leg. VIII, cod. de repudiis.*

(b) Et de la loi des douze tables. Voy. Cicéron, seconde Philippique.

(c) *Si verberibus, quæ ingenuis aliena sunt, afflictum probaverit.*

(d) Dans la nouvelle 117, ch. XIV.

sans dans les écoles. Il n'y a que des mœurs établies, ou des mœurs qui cherchent à s'établir, qui puissent faire imaginer une pareille chose.

Nous avons vu comment les loix suivent les mœurs : voyons à présent comment les mœurs suivent les loix.

CHAPITRE XXVII.

Comment les loix peuvent contribuer à former les mœurs, les manieres & le caractère d'une nation.

LES coutumes d'un peuple esclave sont une partie de sa servitude : celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté.

J'ai parlé au livre XI (a) d'un peuple libre ; j'ai donné les principes de sa constitution : voyons les effets qui ont dû suivre, le caractère qui a pu s'en former, & les manieres qui en résultent.

Je ne dis point que le climat n'ait produit en grande partie les loix, les mœurs & les manieres dans cette nation ; mais je dis que les mœurs & les manieres de

(a) Chapitre VI.

220 DE L'ESPRIT DES LOIX;

cette nation devroient avoir un grand rapport à ses loix.

Comme il y auroit dans cet état deux pouvoirs visibles, la puissance législative & l'exécutrice; & que tout citoyen y auroit sa volonté propre, & feroit valoir à son gré son indépendance; la plupart des gens auroient plus d'affection pour une de ces puissances que pour l'autre, le grand nombre n'ayant pas ordinairement assez d'équité ni de sens pour les affectionner également toutes les deux.

Et comme la puissance exécutrice, disposant de tous les emplois, pourroit donner de grandes espérances & jamais de craintes: tous ceux qui obtiendroient d'elle seroient portés à se tourner de son côté, & elle pourroit être attaquée par tous ceux qui n'en espéreroient rien.

Toutes les passions y étant libres, la haine, l'envie, la jalousie, l'ardeur de s'enrichir & de se distinguer, paroîtroient dans toute leur étendue; & si cela étoit autrement, l'état seroit comme un homme abbattu par la maladie, qui n'a point de passions, parce qu'il n'a point de forces.

La haine qui feroit entre les deux partis dureroit, parce qu'elle feroit toujours impuissante.

Ces partis étant composés d'hommes libres, si l'un prenoit trop le dessus, l'effet de la liberté feroit que celui-ci seroit abaissé, tandis que les citoyens, comme les mains qui secourent le corps, viendroient relever l'autre.

Comme chaque particulier toujours indépendant suivroit beaucoup ses caprices & ses fantaisies, on changeroit souvent de parti; on en abandonneroit un où l'on laisseroit tous ses amis, pour se lier à un autre dans lequel on trouveroit tous ses ennemis; & souvent, dans cette nation, on pourroit oublier les loix de l'amitié & celles de la haine.

Le monarque feroit dans le cas des particuliers; & contre les maximes ordinaires de la prudence, il feroit souvent obligé de donner sa confiance à ceux qui l'auroient le plus choqué, & de disgracier ceux qui l'auroient le mieux servi, faisant par nécessité ce que les autres princes font par choix.

On craint de voir échapper un bien que l'on sent, que l'on ne connoît guère, & qu'on peut nous déguiser; & la

crainte grossit toujours les objets. Le peuple seroit inquiet sur sa situation, & croiroit être en danger dans les momens même les plus furs.

D'autant mieux que ceux qui s'opposeroient le plus vivement à la puissance exécutive, ne pouvant avouer les motifs intéressés de leur opposition, ils augmenteroient les terreurs du peuple, qui ne sçauroit jamais au juste s'il seroit en danger ou non. Mais cela même contribueroit à lui faire éviter les vrais périls où il pourroit dans la fuite être exposé.

Mais le corps législatif ayant la confiance du peuple, & étant plus éclairé que lui; il pourroit le faire revenir des mauvaises impressions qu'on lui auroit données, & calmer ces mouvemens.

C'est le grand avantage qu'auroit ce gouvernement sur les démocraties anciennes, dans lesquelles le peuple avoit une puissance immédiate; car lorsque des orateurs l'agitoient, ces agitations avoient toujours leur effet.

Ainsi quand les terreurs imprimées n'auroient point d'objet certain, elles ne produiroient que de vaines clameurs & des injures: & elles auroient même

ce bon effet , qu'elles tendroient tous les ressorts du gouvernement , & rendroient tous les citoyens attentifs. Mais si elles naïssent à l'occasion du renversement des loix fondamentales , elles feroient sourdes , funestes , atroces , & produiroient des catastrophes.

Bientôt on verroit un calme affreux , pendant lequel tout se réuniroit contre la puissance violatrice des loix.

Si , dans le cas où les inquiétudes n'ont pas d'objet certain , quelque puissance étrangere menaçoit l'état , & le mettoit en danger de sa fortune ou de sa gloire ; pour lors , les petits intérêts cédant aux plus grands , tout se réuniroit en faveur de la puissance exécutive.

Que si les disputes étoient formées à l'occasion de la violation des loix fondamentales , & qu'une puissance étrangere parût ; il y auroit une révolution qui ne changeroit pas la forme du gouvernement , ni sa constitution : car les révolutions que forme la liberté ne sont qu'une confirmation de la liberté.

Une nation libre peut avoir un libérateur ; une nation subjuguée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

224 DE L'ESPRIT DES LOIX;

Car tout homme qui a assez de force pour chasser celui qui est déjà le maître absolu dans un état, en a assez pour le devenir lui-même.

Comme, pour jouir de la liberté, il faut que chacun puisse dire ce qu'il pense; & que, pour la conserver, il faut encore que chacun puisse dire ce qu'il pense; un citoyen, dans cet état, diroit & écriroit tout ce que les loix ne lui ont pas défendu expressément de dire, ou d'écrire.

Cette nation, toujours échauffée, pourroit plus aisément être conduite par ses passions que par la raison, qui ne produit jamais de grands effets sur l'esprit des hommes; & il seroit facile à ceux qui la gouverneroient, de lui faire faire des entreprises contre ses véritables intérêts.

Cette nation aimeroit prodigieusement sa liberté, parce que cette liberté seroit vraie: & il pourroit arriver que, pour la défendre, elle sacrifieroit son bien, son aisance, ses intérêts; qu'elle se chargeroit des impôts les plus durs, & tels que le prince le plus absolu n'oseroit les faire supporter à ses sujets.

Mais comme elle auroit une con-

noissance certaine de la nécessité de s'y soumettre , qu'elle payeroit dans l'espérance bien fondée de ne payer plus ; les charges y seroient plus pesantes que le sentiment de ces charges : au lieu qu'il y a des états où le sentiment est infiniment au-dessus du mal.

Elle auroit un crédit sûr , parce qu'elle emprunteroit à elle-même , & se paieroit elle-même. Il pourroit arriver qu'elle entreprendroit au-dessus de ses forces naturelles , & feroit valoir contre ses ennemis des immenses richesses de fiction , que la confiance & la nature de son gouvernement rendroient réelles.

Pour conserver sa liberté , elle emprunteroit de ses sujets ; & ses sujets , qui verroient que son crédit seroit perdu si elle étoit conquise , auroient un nouveau motif de faire des efforts pour défendre sa liberté.

Si cette nation habitoit une isle , elle ne seroit point conquérante , parce que les conquêtes séparées l'affoibliroient. Si le terrain de cette isle étoit bon , elle le seroit encore moins , parce qu'elle n'auroit pas besoin de la guerre pour s'enrichir. Et comme aucun citoyen ne dépendroit d'un autre citoyen , chacun

feroit plus de cas de sa liberté, que de la gloire de quelques citoyens, ou d'un seul.

Là on regarderoit les hommes de guerre comme des gens d'un métier qui peut être utile & souvent dangereux, comme des gens dont les services sont laborieux pour la nation même; & les qualités civiles y feroient plus considérées.

Cette nation, que la paix & la liberté rendroient aisée, affranchie des préjugés destructeurs, feroit portée à devenir commerçante. Si elle avoit quelque-une de ces marchandises primitives qui servent à faire de ces choses auxquelles la main de l'ouvrier donne un grand prix, elle pourroit faire des établissemens propres à se procurer la jouissance de ce don du ciel dans toute son étendue.

Si cette nation étoit située vers le nord, & qu'elle eût un grand nombre de denrées superflues; comme elle manqueroit aussi d'un grand nombre de marchandises que son climat lui refuseroit, elle feroit un commerce nécessaire, mais grand, avec les peuples du midi: & choisissant les états qu'elle favoriseroit d'un commerce avantageux, elle feroit

des traités réciproquement utiles avec la nation qu'elle auroit choisie.

Dans un état où d'un côté l'opulence seroit extrême, & de l'autre les impôts excessifs, on ne pourroit guere vivre sans industrie avec une fortune bornée. Bien des gens, sous prétexte de voyages ou de santé, s'exileroient de chez eux, & iroient chercher l'abondance dans les pays de la servitude même.

Une nation commerçante a un nombre prodigieux de petits intérêts particuliers; elle peut donc choquer & être choquée d'une infinité de manieres. Celle-ci deviendroît souverainement jalouse; & elle s'affligeroit plus de la prospérité des autres, qu'elle ne jouiroit de la sienne.

Et ses loix, d'ailleurs douces & faciles, pourroient être si rigides à l'égard du commerce & de la navigation qu'on seroit chez elle, qu'elle sembleroit ne négocier qu'avec des ennemis.

Si cette nation envoyoit au loin des colonies, elle le feroit plus pour étendre son commerce que sa domination.

Comme on aime à établir ailleurs ce qu'on trouve établi chez soi, elle donneroit aux peuples de ses colonies la

forme de son gouvernement propre : & ce gouvernement portant avec lui la prospérité , on verroit se former de grands peuples dans les forêts mêmes qu'elle enverroit habiter.

Il pourroit être qu'elle auroit autrefois subjugué une nation voisine , qui , par sa situation , la bonté de ses ports , la nature de ses richesses , lui donneroit de la jalousie : ainsi , quoiqu'elle lui eût donné ses propres loix , elle la tiendrait dans une grande dépendance , de façon que les citoyens y seroient libres , & que l'état lui-même seroit esclave.

L'état conquis auroit un très-bon gouvernement civil ; mais il seroit accablé par le droit des gens : & on lui imposeroit des loix de nation à nation , qui seroient telles , que sa prospérité ne seroit que précaire & seulement en dépôt pour un maître.

La nation dominante habitant une grande isle , & étant en possession d'un grand commerce , auroit toutes sortes de facilités pour avoir des forces de mer : & comme la conservation de sa liberté demanderoit qu'elle n'eût ni places , ni fortresses , ni armées de terre , elle auroit besoin d'une armée de mer qui la garan-

tit des invasions ; & sa marine seroit supérieure à celle de toutes les autres puissances , qui , ayant besoin d'employer leurs finances pour la guerre de terre , n'en auroient plus assez pour la guerre de mer.

L'empire de la mer a toujours donné aux peuples qui l'ont possédé , une fierté naturelle ; parce que , se sentant capables d'insulter partout , ils croient que leur pouvoir n'a pas plus de bornes que l'océan.

Cette nation pourroit avoir une grande influence dans les affaires de ses voisins. Car , comme elle n'emploieroit pas sa puissance à conquérir , on rechercheroit plus son amitié , & l'on craindroit plus sa haine , que l'inconstance de son gouvernement & son agitation intérieure ne sembleroit le promettre.

Ainsi ce seroit le destin de la puissance exécutrice , d'être presque toujours inquiétée au-dedans , & respectée au dehors.

S'il arrivoit que cette nation devînt en quelques occasions le centre des négociations de l'Europe , elle y porteroit un peu plus de probité & de bonne foi que les autres ; parce que ses ministres étant

souvent obligés de justifier leur conduite devant un conseil populaire , leurs négociations ne pourroient être secretes , & ils seroient forcés d'être à cet égard un peu plus honnêtes-gens.

De plus , comme ils seroient en quelque façon garans des événemens qu'une conduite détournée pourroit faire naître , le plus sûr pour eux seroit de prendre le plus droit chemin.

Si les nobles avoient eu dans de certains temps un pouvoir immodéré dans la nation , & que le monarque eût trouvé le moyen de les abbaissier en élevant le peuple ; le point de l'extrême servitude auroit été entre le moment de l'abbaissierement des grands , & celui où le peuple auroit commencé à sentir son pouvoir.

Il pourroit être que cette nation ayant été autrefois soumise à un pouvoir arbitraire , en auroit en plusieurs occasions conservé le stile ; de maniere que , sur le fonds d'un gouvernement libre , on verroit souvent la forme d'un gouvernement absolu.

A l'égard de la religion , comme dans cet état chaque citoyen auroit sa volonté propre , & seroit par conséquent conduit par ses propres lumieres , ou ses fantai-

ies ; il arriveroit, ou que chacun auroit beaucoup d'indifférence pour toutes sortes de religions de quelque espece qu'elles fussent , moyennant quoi tout le monde seroit porté à embrasser la religion dominante ; ou que l'on seroit zélé pour la religion en général , moyennant quoi les sectes se multiplieroient.

Il ne seroit pas impossible qu'il y eût dans cette nation des gens qui n'auroient point de religion , & qui ne voudroient pas cependant souffrir qu'on les obligeât à changer celle qu'ils auroient s'ils en avoient une : car ils sentiroient d'abord, que la vie & les biens ne sont pas plus à eux que leur maniere de penser ; & que qui peut ravir l'un , peut encore mieux ôter l'autre.

Si parmi les différentes religions il y en avoit une à l'établissement de laquelle on eût tenté de parvenir par la voie de l'esclavage , elle y seroit odieuse ; parce que, comme nous jugeons des choses par les liaisons & les accessoiros que nous y mettons , celle-ci ne se présenteroit jamais à l'esprit avec l'idée de liberté.

Les loix contre ceux qui professeroient cette religion , ne seroient point sangui- naires ; car la liberté n' imagine point ces

332 DE L'ESPRIT DES LOIX;

fortes de peines : mais elles seroient si réprimantes , qu'elles seroient tout le mal qui peut se faire de sang-froid.

Il pourroit arriver de mille manieres, que le clergé auroit si peu de crédit , que les autres citoyens en auroient davantage. Ainsi, au lieu de se séparer, il aimeroit mieux supporter les mêmes charges que les laïques, & ne faire à cet égard qu'un même corps : mais comme il chercheroit toujours à s'attirer le respect du peuple, il se distingueroit par une vie plus retirée, une conduite plus réservée, & des mœurs plus pures.

Ce clergé ne pouvant protéger la religion ni être protégé par elle, sans force pour contraindre, chercheroit à persuader : on verroit sortir de sa plume de très-bons ouvrages, pour prouver la révélation & la providence du grand être.

Il pourroit arriver qu'on éluderoit ses assemblées, & qu'on ne voudroit pas lui permettre de corriger ses abus mêmes; & que, par un délire de la liberté, on aimeroit mieux laisser sa réforme imparfaite, que de souffrir qu'il fût réformateur.

Les dignités faisant partie de la constitution fondamentale, seroient plus fixes

qu'ailleurs : mais d'un autre côté, les grands, dans ce pays de liberté, s'approcheroient plus du peuple ; les rangs seroient donc plus séparés, & les personnes plus confondues.

Ceux qui gouvernent ayant une puissance qui se remonte, pour ainsi dire, & se refait tous les jours, auroient plus d'égards pour ceux qui leur sont utiles, que pour ceux qui les divertissent : ainsi on y verroit peu de courtisans, de flatteurs, de complaisans, enfin de toutes ces sortes de gens qui font payer aux grands le vuide même de leur esprit.

On n'y estimeroit guere les hommes par des talens ou des attributs frivoles, mais par des qualités réelles ; & de ce genre il n'y en a que deux, les richesses & le mérite personnel.

Il y auroit un luxe solide, fondé, non pas sur le raffinement de la vanité, mais sur celui des besoins réels ; & l'on ne chercheroit guere dans les choses que les plaisirs que la nature y a mis.

On y jouiroit d'un grand superflu, & cependant les choses frivoles y seroient prosrites : ainsi plusieurs ayant plus de bien que d'occasions de dépense, l'emploieroient d'une maniere bizarre : &

234 DE L'ESPRIT DES LOIX;

dans cette nation, il y auroit plus d'esprit que de goût.

Comme on feroit toujours occupé de ses intérêts, on n'auroit point cette politesse qui est fondée sur l'oisiveté; & réellement on n'en auroit pas le temps.

L'époque de la politesse des Romains est la même que celle de l'établissement du pouvoir arbitraire. Le gouvernement absolu produit l'oisiveté; & l'oisiveté fait naître la politesse.

Plus il y a de gens dans une nation qui ont besoin d'avoir des ménagemens entr'eux & de ne pas déplaire, plus il y a de politesse. Mais c'est plus la politesse des mœurs que celle des manières, qui doit nous distinguer des peuples barbares.

Dans une nation où tout homme à sa maniere prendroit part à l'administration de l'état, les femmes ne devroient guere vivre avec les hommes. Elles seroient donc modestes, c'est-à-dire, timides: cette timidité feroit leur vertu, tandis que les hommes sans galanterie se jetteroient dans une débauche qui leur laisseroit toute leur liberté & leur loisir.

Les loix n'y étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun se regarderoit comme monarque; &

les hommes, dans cette nation, seroient plutôt des confédérés, que des concitoyens.

Si le climat avoit donné à bien des gens un esprit inquiet & des vues étendues, dans un pays où la constitution donneroit à tout le monde une part au gouvernement & des intérêts politiques, on parleroit beaucoup de politique; on verroit des gens qui passeroient leur vie à calculer des événemens, qui, vu la nature des choses & le caprice de la fortune, c'est-à-dire des hommes, ne sont guere soumis au calcul.

Dans une nation libre, il est très-souvent indifférent que les particuliers raisonnent bien ou mal; il suffit qu'ils raisonnent: de-là sort la liberté qui garantit des effets de ces mêmes raisonnemens.

De même, dans un gouvernement despotique, il est également pernicieux qu'on raisonne bien ou mal; il suffit qu'on raisonne, pour que le principe du gouvernement soit choqué.

Bien des gens qui ne se soucieront de plaire à personne, s'abandonneront à leur humeur; la plupart, avec de l'esprit, seroient tourmentés par leur esprit même: dans le dédain ou le dégoût de

236 DE L'ESPRIT DES LOIX ;
toutes choses, ils seroient malheureux
avec tant de sujets de ne l'être pas.

Aucun citoyen ne craignant aucun
citoyen, cette nation seroit fiere ; car la
fierté des rois n'est fondée que sur leur
indépendance.

Les nations libres sont superbes, les
autres peuvent plus aisément être vaines.

Mais ces hommes si fiers vivant beau-
coup avec eux-mêmes, se trouveroient
souvent au milieu de gens inconnus ; ils
seroient timides, & l'on verroit en eux
la plupart du temps un mélange bizarre
de mauvaise honte & de fierté.

Le caractère de la nation paroîtroit
surtout dans leurs ouvrages d'esprit,
dans lesquels on verroit des gens re-
cueillis, & qui auroient pensé tout seuls.

La société nous apprend à sentir les
ridicules ; la retraite nous rend plus pro-
pres à sentir les vices. Leurs écrits sa-
tiriques seroient sanglans ; & l'on ver-
roit bien des Juvénals chez eux, avant
d'avoir trouvé un Horace.

Dans les monarchies extrêmement
absolues, les historiens trahissent la véri-
té, parce qu'ils n'ont pas la liberté de la
dire : dans les états extrêmement libres,
ils trahissent la vérité à cause de leur li-

LIV. XIX. CHAP. XXVII. 237

berté même, qui produisant toujours des divisions, chacun devient aussi esclave des préjugés de sa faction, qu'il le seroit d'un despote.

Leurs poètes auroient plus souvent cette rudesse originale de l'invention, qu'une certaine délicatesse que donne le goût; on y trouveroit quelque chose qui approcheroit plus de la force de Michel-Ange, que de la grace de Raphaël.





L I V R E XX.

*Des loix, dans le rapport qu'elles
ont avec le commerce, considérées
dans sa nature & ses distinc-
tions.*

Docuit quæ maximus Atlas.

VIRGIL. *Æneid.*

CHAPITRE PREMIER.

Du commerce.

LES matieres qui suivent demande-
roient d'être traitées avec plus d'étén-
due ; mais la nature de cet ouvrage ne
le permet pas. Je voudrois couler sur
une riviere tranquille ; je suis entraîné
par un torrent.

Le commerce guérit des préjugés
destructeurs : & c'est presque une règle
générale, que partout où il y a des
mœurs douces, il y a du commerce ; &
que partout où il y a du commerce, il
a des mœurs douces.

Qu'on ne s'étonne donc point si nos

mœurs sont moins féroces qu'elles ne l'étoient autrefois. Le commerce a fait que la connoissance des mœurs de toutes les nations a pénétré partout : on les a comparées entr'elles , & il en a résulté de grands biens.

On peut dire que les loix du commerce perfectionnent les mœurs ; par la même raison que ces mêmes loix perdent les mœurs. Le commerce corrompt les mœurs pures (a) ; c'étoit le sujet des plaintes de Platon : il polit & adoucit les mœurs barbares , comme nous le voyons tous les jours.

(a) César dit des Gaulois , que le voisinage & le commerce de Marseille les avoit gâtés de façon qu'eux , qui autrefois avoient toujours vaincu les Germains , leur étoient devenus inférieurs. *Guerre des Gaules* , liv. VI.

CHAPITRE II.

De l'esprit du commerce.

L'EFFET naturel du commerce est de porter à la paix. Deux nations qui négocient ensemble , se rendent réciproquement dépendantes : si l'une a intérêt d'acheter , l'autre a intérêt de

240 DE L'ESPRIT DES LOIX,
vendre ; & toutes les unions sont fon-
dées sur des besoins mutuels.

Mais , si l'esprit de commerce unit les nations , il n'unit pas de même les particuliers. Nous voyons que dans les pays (a) où l'on n'est affecté que de l'esprit de commerce , on trafique de toutes les actions humaines , & de toutes les vertus morales : les plus petites choses , celles que l'humanité demande , s'y font ou s'y donnent pour de l'argent.

L'esprit de commerce produit dans les hommes un certain sentiment de justice exacte , opposé d'un côté au brigandage , & de l'autre à ces vertus morales qui sont qu'on ne discute pas toujours ses intérêts avec rigidité , & qu'on peut les négliger pour ceux des autres.

La privation totale du commerce produit au contraire le brigandage , qu'Aristote met au nombre des manières d'acquérir. L'esprit n'en est point opposé à de certaines vertus morales : par exemple , l'hospitalité , très-rare dans les pays de commerce , se trouve admirablement parmi les peuples brigands.

C'est un sacrilège chez les Germains , dit *Tacite* , de fermer sa maison à quel-

(a) La Hollande.

qu'homme

qu'homme que ce soit, connu ou inconnu. Celui qui a exercé (a) l'hospitalité envers un étranger, va lui montrer une autre maison où on l'exerce encore, & il y est reçu avec la même humanité. Mais lorsque les Germains eurent fondé des royaumes, l'hospitalité leur devint à charge. Cela paroît par deux loix du code (b) des Bourguignons, dont l'une inflige une peine à tout barbare qui iroit montrer à un étranger la maison d'un Romain; & l'autre regle que celui qui recevra un étranger, sera dédommagé par les habitans, chacun pour sa quote-part.

(a) *Et qui modò hospes fuerat, monstrator hospitii.* de morib. Germ. Voyez aussi César, *Guerres des Gaules*, liv. VI.

(b) Tit. 38.

CHAPITRE III.

De la pauvreté des peuples.

IL y a deux sortes de peuples pauvres : ceux que la dureté du gouvernement a rendus tels ; & ces gens-là sont incapables de presque aucune vertu, parce que leur pauvreté fait une partie de leur servitude : les autres ne sont pauvres que

242 DE L'ESPRIT DES LOIX,
parce qu'ils ont dédaigné, ou parce
qu'ils n'ont pas connu les commodi-
tés de la vie; & ceux-ci peuvent faire
de grandes choses, parce que cette
pauvreté fait une partie de leur liberté.

CHAPITRE IV.

*Du commerce dans les divers gouverne-
mens.*

LE commerce a du rapport avec la constitution. Dans le gouvernement d'un seul, il est ordinairement fondé sur le luxe; &, quoiqu'il le soit aussi sur les besoins réels, son objet principal est de procurer à la nation qui le fait, tout ce qui peut servir à son orgueil, à ses délices & à ses fantaisies. Dans le gouvernement de plusieurs, il est plus souvent fondé sur l'économie. Les négocians ayant l'œil sur toutes les nations de la terre, portent à l'une ce qu'ils tirent de l'autre. C'est ainsi que les républiques de Tyr, de Carthage, d'Athènes, de Marseille, de Florence, de Venise & de Hollande ont fait le commerce.

Cette espece de trafic regarde le

gouvernement de plusieurs par sa nature , & le monarchique par occasion. Car, comme il n'est fondé que sur la pratique de gagner peu , & même de gagner moins qu'aucune autre nation, & de ne se dédommager qu'en gagnant continuellement , il n'est guere possible qu'il puisse être fait par un peuple chez qui le luxe est établi, qui dépense beaucoup , & qui ne voit que de grands objets.

C'est dans ces idées que Cicéron (a) disoit si bien : « Je n'aime point qu'un même peuple soit en même temps le dominateur & le facteur de l'univers. » En effet , il faudroit supposer que chaque particulier dans cet état , & tout l'état même , eussent toujours la tête pleine de grands projets , & cette même tête remplie de petits : ce qui est contradictoire.

Ce n'est pas que , dans ces états qui subsistent par le commerce d'économie , on ne fasse aussi les plus grandes entreprises , & que l'on n'y ait une hardiesse qui ne se trouve pas dans les monarchies : en voici la raison.

(a) *Nolo eundem populum, imperatorem & portitorem esse terrarum.*

Un commerce mene à l'autre, le petit au médiocre, le médiocre au grand; & celui qui a eu tant d'envie de gagner peu, se met dans une situation où il n'en a pas moins de gagner beaucoup.

De plus, les grandes entreprises des négocians sont toujours nécessairement mêlées avec les affaires publiques. Mais dans les monarchies, les affaires publiques sont la plupart du temps aussi suspectes aux marchands, qu'elles leur paroissent sûres dans les états républicains. Les grandes entreprises de commerce ne sont donc pas pour les monarchies, mais pour le gouvernement de plusieurs.

En un mot, une plus grande certitude de sa prospérité, que l'on croit avoir dans ces états, fait tout entreprendre; &, parce qu'on croit être sûr de ce que l'on a acquis, on ose l'exposer pour acquérir davantage; on ne court de risque que sur les moyens d'acquérir: or les hommes espèrent beaucoup de leur fortune.

Je ne veux pas dire qu'il y ait aucune monarchie qui soit totalement exclue du commerce d'économie; mais elle y est moins portée par sa nature: Je ne

veux pas dire que les républiques que nous connoissons soient entièrement privées du commerce de luxe ; mais il a moins de rapport à leur constitution.

Quant à l'état despotique, il est inutile d'en parler. Règle générale : dans une nation qui est dans la servitude , on travaille plus à conserver qu'à acquérir : dans une nation libre , on travaille plus à acquérir qu'à conserver.

CHAPITRE V.

Des peuples qui ont fait le commerce d'économie.

MARSEILLE , retraite nécessaire au milieu d'une mer orageuse ; Marseille , ce lieu où tous les vents , les bancs de la mer , la disposition des côtes ordonnent de toucher , fut fréquentée par les gens de mer. La stérilité (a) de son territoire détermina ses citoyens au commerce d'économie. Il fallut qu'ils fussent laborieux , pour suppléer à la nature qui se refusoit ; qu'ils fussent justes , pour vivre parmi les nations barbares qui devoient faire leur prospérité ; qu'ils fussent

(a) Justin , liv. XLIII , ch. III.

246 DE L'ESPRIT DES LOIX,
modérés, pour que leur gouvernement
fût toujours tranquille ; enfin qu'ils eus-
sent des mœurs frugales, pour qu'ils
pussent toujours vivre d'un commerce
qu'ils conserveroient plus sûrement lors-
qu'il seroit moins avantageux.

On a vu partout la violence & la
vexation donner naissance au commerce
d'économie, lorsque les hommes sont
contraints de se réfugier dans les marais,
dans les isles, les bas fonds de la mer &
ses écueils mêmes. C'est ainsi que Tyr,
Venise & les villes de Hollande furent
fondées ; les fugitifs y trouverent leur
sûreté. Il fallut subsister ; ils tirèrent leur
subsistance de tout l'univers.

CHAPITRE VI.

Quelques effets d'une grande navigation.

IL arrive quelquefois qu'une nation qui
fait le commerce d'économie, ayant
besoin d'une marchandise d'un pays qui
lui serve de fonds pour se procurer les
marchandises d'un autre, se contente
de gagner très-peu, & quelquefois rien,
sur les unes ; dans l'espérance ou la cer-
titude de gagner beaucoup sur les au-

tres. Ainsi, lorsque la Hollande faisoit presque seule le commerce du midi au nord de l'Europe, les vins de France, qu'elle portoit au nord, ne lui servoient en quelque maniere que de fonds pour faire son commerce dans le nord.

On sçait que souvent en Hollande, de certains genres de marchandise venue de loin, ne s'y vendent pas plus cher qu'ils n'ont coûté sur les lieux mêmes. Voici la raison qu'on en donne: Un capitaine, qui a besoin de lester son vaisseau, prendra du marbre; il a besoin de bois pour l'arrimage, il en achètera: & pourvu qu'il n'y perde rien, il croira avoir beaucoup fait. C'est ainsi que la Hollande a aussi ses carrieres & ses forêts.

Non seulement un commerce qui ne donne rien peut être utile; un commerce même désavantageux peut l'être. J'ai oui dire en Hollande, que la pêche de la baleine, en général, ne rend presque jamais ce qu'elle coûte: mais ceux qui ont été employés à la construction du vaisseau, ceux qui ont fourni les agrès, les appareaux, les vivres, sont aussi ceux qui prennent le principal intérêt à cette pêche. Perdissent-ils sur la

248 DE L'ESPRIT DES LOIX;
pêche, ils ont gagné sur les fournitures.
Ce commerce est une espece de lotte-
rie, & chacun est séduit par l'espérance
d'un billet noir. Tout le monde aime à
jouer ; & les gens les plus sages jouent
volontiers, lorsqu'ils ne voient point les
apparences du jeu, ses égaremens, ses
violences, ses dissipations, la perte du
temps, & même de toute la vie.

CHAPITRE VII.

Esprit de l'Angleterre sur le commerce.

L'ANGLETERRE n'a guere de ta-
rif réglé avec les autres nations ; son
tarif change, pour ainsi dire, à chaque
parlement, par les droits particuliers
qu'elle ôte, ou qu'elle impose. Elle a
voulu encore conserver sur cela son in-
dépendance. Souverainement jalouse du
commerce qu'on fait chez elle, elle se
lie peu par des traités, & ne dépend
que de ses loix.

D'autres nations ont fait céder des
intérêts du commerce à des intérêts po-
litiques : celle-ci a toujours fait céder
ses intérêts politiques aux intérêts de
son commerce.

C'est le peuple du monde qui a le mieux sçu se prévaloir à la fois de ces trois grandes choses, la religion, le commerce & la liberté.

CHAPITRE VIII.

Comment on a gêné quelquefois le commerce d'économie.

ON a fait dans de certaines monarchies des loix très-propres à abaisser les états qui font le commerce d'économie. On leur a défendu d'apporter d'autres marchandises, que celles du cru de leur pays : on ne leur a permis de venir trafiquer, qu'avec des navires de la frabrique du pays où ils viennent.

Il faut que l'état qui impose ces loix puisse aisément faire lui-même le commerce : sans cela, il se fera pour le moins un tort égal. Il vaut mieux avoir affaire à une nation qui exige peu, & que les besoins du commerce rendent en quelque façon dépendante ; à une nation qui, par l'étendue de ses vues ou de ses affaires, sçait où placer toutes les marchandises superflues ; qui est riche, & peut se charger de beaucoup de den-

250 DE L'ESPRIT DES LOIX,
rées ; qui les payera promptement ; qui
a , pour ainsi dire , des nécessités d'être
fidelle ; qui est pacifique par principe ;
qui cherche à gagner , & non pas à con-
quérir : il vaut mieux , dis-je , avoir af-
faire à cette nation , qu'à d'autres tou-
jours rivales , & qui ne donneroient pas
tous ces avantages.

CHAPITRE IX.

De l'exclusion en fait de commerce.

LA vraie maxime est de n'exclure au-
cune nation de son commerce sans de
grandes raisons. Les Japonois ne com-
mercent qu'avec deux nations , la Chi-
noise & la Hollandoise. Les Chinois (a)
gagnent mille pour cent sur le sucre , &
quelquefois autant sur les retours. Les
Hollandois font des profits à peu près
pareils. Toute nation qui se conduira
sur les maximes Japonaises , sera nécessai-
rement trompée. C'est la concurrence
qui met un prix juste aux marchandises ,
& qui établit les vrais rapports entre
elles.

Encore moins un état doit-il s'assu-

(a) Le P. du Halde , tom. II , p. 170.

jettir à ne vendre ses marchandises qu'à une seule nation, sous prétexte qu'elle les prendra toutes à un certain prix. Les Polonois ont fait pour leur bled ce marché avec la ville de Dantzik ; plusieurs rois des Indes ont de pareils contrats pour les épiceries avec les (a) Hollandois. Ces conventions ne sont propres qu'à une nation pauvre, qui veut bien perdre l'espérance de s'enrichir, pourvu qu'elle ait une subsistance assurée ; ou à des nations, dont la servitude consiste à renoncer à l'usage des choses que la nature leur avoit données, ou à faire sur ces choses un commerce désavantageux.

(a) Cela fut premièrement établi par les Portugais. *Voyages de François Pyrard*, ch. xv, part. II.

CHAPITRE X.

Etablissement propre au commerce d'économie.

DANS les états qui font le commerce d'économie, on a heureusement établi des banques, qui, par leur crédit, ont formé de nouveaux signes des valeurs. Mais on auroit tort de les transporter dans les états qui font le commerce de

luxu. Les mettre dans des pays gouvernés par un seul, c'est supposer l'argent d'un côté, & de l'autre la puissance: c'est-à-dire, d'un côté, la faculté de tout avoir sans aucun pouvoir; & de l'autre, le pouvoir avec la faculté de rien du tout. Dans un gouvernement pareil, il n'y a jamais eu que le prince qui ait eu, ou qui ait pu avoir un trésor; & partout où il y en a un, dès qu'il est excessif, il devient d'abord le trésor du prince.

Par la même raison, les compagnies de négocians qui s'associent pour un certain commerce, conviennent rarement au gouvernement d'un seul. La nature de ces compagnies est de donner aux richesses particulières la force des richesses publiques. Mais dans ces états, cette force ne peut se trouver que dans les mains du prince. Je dis plus: elles ne conviennent pas toujours dans les états où l'on fait le commerce d'économie; & si les affaires ne sont si grandes qu'elles soient au-dessus de la portée des particuliers, on fera encore mieux de ne point gêner par des privilèges exclusifs la liberté du commerce.

CHAPITRE XI.

Continuation du même sujet.

DANS les états qui font le commerce d'économie, on peut établir un port franc. L'économie de l'état, qui suit toujours la frugalité des particuliers, donne, pour ainsi dire, l'ame à son commerce d'économie. Ce qu'il perd de tributs par l'établissement dont nous parlons, est compensé par ce qu'il peut tirer de la richesse industrieuse de la république. Mais dans le gouvernement monarchique, de pareils établissemens feroient contre la raison; ils n'auroient d'autre effet que de foulager le luxe du poids des impôts. On se priveroit de l'unique bien que ce luxe peut procurer, & du seul frein que dans une constitution pareille il puisse recevoir.

CHAPITRE XII.

De la liberté du commerce.

LA liberté du commerce n'est pas une faculté accordée aux négocians de faire

254 DE L'ESPRIT DES LOIX,

ce qu'ils veulent ; ce seroit bien plutôt sa servitude. Ce qui gêne le commerçant, ne gêne pas pour cela le commerce. C'est dans les pays de la liberté que le négociant trouve des contradictions sans nombre ; & il n'est jamais moins croisé par les loix, que dans les pays de la servitude.

L'Angleterre défend de faire sortir ses laines ; elle veut que le charbon soit transporté par mer dans la capitale ; elle ne permet point la sortie de ses chevaux, s'ils ne sont coupés ; les vaisseaux (a) de ses colonies qui commercent en Europe, doivent mouiller en Angleterre. Elle gêne le négociant ; mais c'est en faveur du commerce.

(a) A&e de navigation de 1660. Ce n'a été qu'en temps de guerre que ceux de Boston & de Philadelphie ont envoyé leurs vaisseaux en droiture jusques dans la Méditerranée porter leurs denrées.

CHAPITRE XIII.

Ce qui détruit cette liberté.

LA où il y a du commerce, il y a des douanes. L'objet du commerce est l'exportation & l'importation des marchandises en faveur de l'état ; & l'objet des

douanes est un certain droit sur cette même exportation & importation, aussi en faveur de l'état. Il faut donc que l'état soit neutre entre sa douane & son commerce, & qu'il fasse en sorte que ces deux choses ne se croisent point ; & alors on y jouit de la liberté du commerce.

La finance détruit le commerce par ses injustices, par ses vexations, par l'excès de ce qu'elle impose : mais elle le détruit encore indépendamment de cela par les difficultés qu'elle fait naître, & les formalités qu'elle exige. En Angleterre, où les douanes sont en régie, il y a une facilité de négocier singulière : un mot d'écriture fait les plus grandes affaires ; il ne faut point que le marchand perde un temps infini, & qu'il ait des commis exprès, pour faire cesser toutes les difficultés des fermiers, ou pour s'y soumettre.



CHAPITRE XIV.

Des loix de commerce qui emportent la confiscation des marchandises.

LA grande chartre des Anglois défend de saisir & de confisquer, en cas de guerre, les marchandises des négocians étrangers, à moins que ce ne soit par représailles. Il est beau que la nation Angloise ait fait de cela un des articles de sa liberté.

Dans la guerre que l'Espagne eut contre les Anglois en 1740, elle fit une (a) loi qui punissoit de mort ceux qui introduiroient dans les états d'Espagne des marchandises d'Angleterre; elle infligeoit la même peine à ceux qui porteroient dans les états d'Angleterre des marchandises d'Espagne. Une ordonnance pareille ne peut, je crois, trouver de modèle que dans les loix du Japon. Elle choque nos mœurs, l'esprit de commerce, & l'harmonie qui doit être dans la proportion des peines; elle confond toutes les idées, faisant un crime d'état de ce qui n'est qu'une violation de police.

(a) Publiée à Cadix au mois de mars 1740.

CHAPITRE XV.

De la contrainte par corps.

SOLON (a) ordonna à Athènes qu'on n'obligeroit plus le corps pour dettes civiles. Il tira (b) cette loi d'Egypte ; Boccoris l'avoit faite, & Sesostris l'avoit renouvelée.

Cette loi est très-bonne pour les affaires (c) civiles ordinaires ; mais nous avons raison de ne point l'observer dans celles du commerce. Car les négocians étant obligés de confier de grandes sommes pour des temps souvent fort courts, de les donner & de les reprendre, il faut que le débiteur remplisse toujours au temps fixé ses engagements ; ce qui suppose la contrainte par corps.

Dans les affaires qui dérivent des contrats civils ordinaires , la loi ne doit point donner la contrainte par corps , parce qu'elle fait plus de cas de la liber-

(a) Plutarque , au traité : qu'il ne faut point emprunter à usure.

(b) Diodore , liv. I , part. II , ch. III.

(c) Les législateurs Grecs étoient blâmables , qui avoient défendu de prendre en gage les armes & la charrue d'un homme , & permettoient de prendre l'homme même. Diodore , liv. I , part. II , ch. III.

258 DE L'ESPRIT DES LOIX,
té d'un citoyen, que de l'aisance d'un
autre. Mais dans les conventions qui dé-
rivent du commerce, la loi doit faire
plus de cas de l'aisance publique, que
de la liberté d'un citoyen; ce qui n'em-
pêche pas les restrictions & les limita-
tions que peuvent demander l'humanité
& la bonne police.

CHAPITRE XVI.

Belle loi.

LA loi de *Genève* qui exclut des ma-
gistratures, & même de l'entrée dans le
grand conseil, les enfans de ceux qui
ont vécu ou qui sont morts insolubles,
à moins qu'ils n'acquittent les dettes de
leur pere, est très-bonne. Elle a cet effet,
qu'elle donne de la confiance pour les
négocians; elle en donne pour les ma-
gistrats; elle en donne pour la cité mê-
me. La foi particuliere y a encore la
force de la foi publique. -



CHAPITRE XVII.

Loi de Rhodes.

LES Rhodiens allerent plus loin. Sextus Empiricus (a) dit que , chez eux , un fils ne pouvoit se dispenser de payer les dettes de son pere , en renonçant à sa succession. La loi de Rhodes étoit donnée à une république fondée sur le commerce : Or , je crois que la raison du commerce même y devoit mettre cette limitation , que les dettes contractées par le pere depuis que le fils avoit commencé à faire le commerce , n'affecteroient point les biens acquis par celui-ci. Un négociant doit toujours connoître ses obligations , & se conduire à chaque instant suivant l'état de sa fortune.

(a) Hippotiposes , liv. I , ch. XIV.

CHAPITRE XVIII.

Des Juges pour le commerce.

XENOPHON , au livre des revenus , voudroit qu'on donnât des récompenses à ceux des préfets du commerce qui

260 DE L'ESPRIT DES LOIX;

expédient le plus vite les procès. Il seroit le besoin de notre juridiction consulaire.

Les affaires du commerce sont très-peu susceptibles de formalités. Ce sont des actions de chaque jour, que d'autres de même nature doivent suivre chaque jour. Il faut donc qu'elles puissent être décidées chaque jour. Il en est autrement des actions de la vie qui influent beaucoup sur l'avenir, mais qui arrivent rarement. On ne se marie guere qu'une fois; on ne fait pas tous les jours des donations ou des testamens; on n'est majeur qu'une fois.

Platon (a) dit que dans une ville où il n'y a point de commerce maritime, il faut la moitié moins de loix civiles; & cela est très-vrai. Le commerce introduit dans un même pays différentes sortes de peuples, un grand nombre de conventions, d'especes de biens, & de manieres d'acquérir.

Ainsi dans une ville commerçante, il y a moins de juges, & plus de loix.

(a) Des loix, liv. VIII.



CHAPITRE XIX.

Que le prince ne doit point faire le commerce.

THE'OPHILE (a) voyant un vaisseau où il y avoit des marchandises pour la femme *Théodora*, le fit brûler. » Je suis empereur, lui dit-il, & vous me faites patron de galère. En quoi les pauvres gens pourront-ils gagner leur vie, si nous faisons encore leur métier ? Il auroit pu ajouter : Qui pourra nous réprimer, si nous faisons des monopoles ? Qui nous obligera de remplir nos engagements ? Ce commerce que nous faisons, les courtisans voudront le faire ; ils seront plus avides & plus injustes que nous. Le peuple a de la confiance en notre justice ; il n'en a point en notre opulence : tant d'impôts, qui font sa misère, sont des preuves certaines de la nôtre.

(a) Zonare.



CHAPITRE XX.

Continuation du même sujet.

LORSQUE les Portugais & les Castillans dominoient dans les Indes orientales, le commerce avoit des branches si riches, que leurs princes ne manquèrent pas de s'en saisir. Cela ruina leurs établissemens dans ces parties-là.

Le viceroi de Goa accordoit à des particuliers des privilèges exclusifs. On n'a point de confiance en de pareilles gens; le commerce est discontinué par le changement perpétuel de ceux à qui on le confie; personne ne ménage ce commerce, & ne se soucie de le laisser perdu à son successeur; le profit reste dans des mains particulières, & ne s'étend pas assez.

CHAPITRE XXI.

Du commerce de la noblesse dans la monarchie.

IL est contre l'esprit du commerce, que la noblesse le fasse dans la monar-

hie. » Cela seroit pernicieux aux vil-
les, disent (a) les empereurs *Honorius*
& *Théodose*, & ôteroit entre les mar-
chands & les plébéiens la facilité d'a-
cheter & de vendre. »

Il est contre l'esprit de la monarchie
que la noblesse y fasse le commerce.
L'usage qui a permis en Angleterre le
commerce à la noblesse, est une des
choses qui ont le plus contribué à y
affoiblir le gouvernement monarchi-
que.

(a) *Leg. nobiliores, cod. de commerc. & leg. ult.
de rescind. vendit.*

CHAPITRE XXII.

Reflexion particuliere.

DES gens frappés de ce qui se prati-
que dans quelques états, pensent qu'il
faudroit qu'en France il y eût des loix
qui engageassent les nobles à faire le
commerce. Ce seroit le moyen d'y dé-
truire la noblesse, sans aucune utilité
pour le commerce. La pratique de ce
pays est très-sage: Les négocians n'y sont
pas nobles; mais ils peuvent le devenir;
ils ont l'espérance d'obtenir la noblesse,

264 DE L'ESPRIT DES LOIX,

sans en avoir l'inconvénient actuel ; ils n'ont pas de moyen plus sûr de sortir de leur profession que de la bien faire, ou de la faire avec bonheur, chose qui est ordinairement attachée à la suffisance.

Les loix qui ordonnent que chacun reste dans sa profession, & la fasse passer à ses enfans, ne sont & ne peuvent être utiles que dans les états (a) despotiques, où personne ne peut, ni ne doit avoir d'émulation.

Qu'on ne dise pas que chacun fera mieux sa profession lorsqu'on ne pourra pas la quitter pour une autre. Je dis qu'on fera mieux sa profession, lorsque ceux qui y auront excellé espéreront de parvenir à une autre.

L'acquisition qu'on peut faire de la noblesse à prix d'argent, encourage beaucoup les négocians à se mettre en état d'y parvenir. Je n'examine pas si l'on fait bien de donner ainsi aux richesses le prix de la vertu : il y a tel gouvernement où cela peut être très-utile.

En France, cet état de la robe qui se trouve entre la grande noblesse & le peuple ; qui, sans avoir le brillant de celle-là, en a tous les privilèges ; cet état

(a) Effectivement cela y est souvent ainsi établi.
qui

qui laisse les particuliers dans la médiocrité , tandis que le corps dépositaire des loix est dans la gloire ; cet état encore dans lequel on n'a de moyen de se distinguer que par la suffisance & par la vertu ; profession honorable , mais qui en laisse toujours voir une plus distinguée : cette noblesse toute guerrière , qui pense qu'en quelque degré de richesses que l'on soit , il faut faire sa fortune ; mais qu'il est honteux d'augmenter son bien , si on ne commence par le dissiper ; cette partie de la nation , qui sert toujours avec le capital de son bien ; qui , quand elle est ruinée , donne sa place à une autre qui servira avec son capital encore ; qui va à la guerre pour que personne n'ose dire qu'elle n'y a pas été ; qui , quand elle ne peut espérer les richesses , espère les honneurs ; & lorsqu'elle ne les obtient pas , se console , parce qu'elle a acquis de l'honneur : toutes ces choses ont nécessairement contribué à la grandeur de ce royaume. Et si , depuis deux ou trois siècles , il a augmenté sans cesse sa puissance , il faut attribuer cela à la bonté de ses loix , non pas à la fortune , qui n'a pas ces sortes de constance.

CHAPITRE XXIII.

*A quelles nations il est désavantageux
de faire le commerce.*

LES richesses consistent en fonds de terre, ou en effets mobiliers : les fonds de terre de chaque pays sont ordinairement possédés par les habitans. La plupart des états ont des loix qui dégouttent les étrangers de l'acquisition de leurs terres ; il n'y a même que la présence du maître qui les fasse valoir : ce genre de richesses appartient donc à chaque état en particulier. Mais les effets mobiliers, comme l'argent, les billets, les lettres de change, les actions sur les compagnies, les vaisseaux, toutes les marchandises, appartiennent au monde entier, qui, dans ce rapport, ne compose qu'un seul état, dont toutes les sociétés sont les membres : le peuple qui possède le plus de ces effets mobiliers de l'univers, est le plus riche. Quelques états en ont une immense quantité ; ils les acquièrent chacun par leurs denrées, par le travail de leurs ouvriers, par leur industrie, par leurs découvertes, par le

hazard même. L'avarice des nations se dispute les meubles de tout l'univers. Il peut se trouver un état si malheureux, qu'il sera privé des effets des autres pays, & même encore de presque tous les siens : les propriétaires des fonds de terre n'y feront que les colons des étrangers. Cet état manquera de tout, & ne pourra rien acquérir ; il vaudroit bien mieux qu'il n'eût de commerce avec aucune nation du monde : c'est le commerce, qui, dans les circonstances où il se trouvoit, l'a conduit à la pauvreté.

Un pays qui envoie toujours moins de marchandises ou de denrées qu'il n'en reçoit, se met lui-même en équilibre en s'appauvrissant : il recevra toujours moins, jusqu'à ce que, dans une pauvreté extrême, il ne reçoive plus rien.

Dans les pays de commerce, l'argent qui s'est tout-à-coup évanoui, revient, parce que les états qui l'ont reçu le doivent : dans les états dont nous parlons, l'argent ne revient jamais, parce que ceux qui l'ont pris ne doivent rien.

La Pologne servira ici d'exemple. Elle n'a presque aucune des choses que nous appelons les effets mobiliers de l'univers, si ce n'est le bled de ses terres. Quel-

ques seigneurs possèdent des provinces entières ; ils pressent le laboureur pour avoir une plus grande quantité de bled qu'ils puissent envoyer aux étrangers, & se procurer les choses que demande leur luxe. Si la Pologne ne commerçoit avec aucune nation, ses peuples seroient plus heureux. Ses grands, qui n'auroient que leur bled, le donneroient à leurs payfans pour vivre ; de trop grands domaines leur seroient à charge, ils les partageroient à leurs payfans ; tout le monde, trouvant des peaux ou des laines dans ses troupeaux, il n'y auroit plus une dépense immense à faire pour les habits ; les grands, qui aiment toujours le luxe, & qui ne le pourroient trouver que dans leur pays, encourageroient les pauvres au travail. Je dis que cette nation seroit plus florissante, à moins qu'elle ne devînt barbare : chose que que les loix pourroient prévenir.

Considérons à présent le Japon. La quantité excessive de ce qu'il peut recevoir, produit la quantité excessive de ce qu'il peut envoyer : les choses seront en équilibre comme si l'importation & l'exportation étoient modérées ; & d'ailleurs cette espece d'enflure produira à l'état

mille avantages : il y aura plus de consommation , plus de choses sur lesquelles les arts peuvent s'exercer , plus d'hommes employés , plus de moyens d'acquérir de la puissance : il peut arriver des cas où l'on ait besoin d'un secours prompt , qu'un état si plein peut donner plutôt qu'un autre. Il est difficile qu'un pays n'ait des choses superflues : mais c'est la nature du commerce de rendre les choses superflues utiles , & les utiles nécessaires. L'état pourra donc donner les choses nécessaires à un plus grand nombre de sujets.

Difons donc que ce ne font point les nations qui n'ont besoin de rien , qui perdent à faire le commerce ; ce font celles qui ont besoin de tout. Ce ne font point les peuples qui se fuffifent à eux-mêmes , mais ceux qui n'ont rien chez eux , qui trouvent de l'avantage à se trafiquer avec personne.





LIVRE XXI.

*Des loix , dans le rapport qu'elles
ont avec le commerce , considéré
dans les révolutions qu'il a eues
dans le monde.*

CHAPITRE PREMIER.

Quelques considérations générales.

QUOIQUE le commerce soit sujet à de grandes révolutions , il peut arriver que de certaines causes physiques, la qualité du terrain ou du climat, fixent pour jamais sa nature.

Nous ne faisons aujourd'hui le commerce des Indes , que par l'argent que nous y envoyons. Les Romains (a) y portoient toutes les années environ cinquante millions de sesterces. Cet argent, comme le nôtre aujourd'hui , étoit converti en marchandises qu'ils rapportoient en occident. Tous les peuples qui ont négocié aux Indes , y ont toujours porté

(a) Plinè , liv. VI, ch. XXIII.

des métaux, & en ont rapporté des marchandises.

C'est la nature même qui produit cet effet. Les Indiens ont leurs arts, qui sont adaptés à leur manière de vivre. Notre luxe ne sçauroit être le leur, ni nos besoins être leurs besoins. Leur climat ne leur demande, ni ne leur permet presque rien de ce qui vient de chez nous. Ils vont en grande partie nuds; les vêtements qu'ils ont, le pays les leur fournit convenables; & leur religion, qui a sur eux tant d'empire, leur donne de la répugnance pour les choses qui nous servent de nourriture. Ils n'ont donc besoin que de nos métaux qui sont les signes des valeurs, & pour lesquels ils donnent des marchandises, que leur frugalité & la nature de leur pays leur procure en grande abondance. Les auteurs anciens qui nous ont parlé des Indes, nous les dépeignent (a) telles que nous les voyons aujourd'hui, quant à la police, aux manières & aux mœurs. Les Indes ont été, les Indes seront ce qu'elles sont à présent; & dans tous les temps, ceux qui négocieront aux Indes y por-

(a) Voyez *Plin*, liv. VI, chap. XIX; & *Strabon*, liv. XV.

272 DEL'ESPRIT DES LOIX;
teront de l'argent, & n'en rapporteront
pas.

CHAPITRE II.

Des peuples d'Afrique.

LA plupart des peuples des côtes de l'Afrique sont sauvages ou barbares. Je crois que cela vient beaucoup de ce que des pays presque inhabitables separent de petits pays qui peuvent être habités. Ils sont sans industrie; ils n'ont point d'arts; ils ont en abondance des métaux précieux qu'ils tiennent immédiatement des mains de la nature. Tous les peuples policés sont donc en état de négocier avec eux avec avantage; ils peuvent leur faire estimer beaucoup des choses de nulle valeur, & en recevoir un très-grand prix.



CHAPITRE III.

Que les besoins des peuples du midi sont différens de ceux des peuples du nord.

IL y a dans l'Europe une espece de balancement entre les nations du midi & celles du nord. Les premieres ont toutes sortes de commodités pour la vie ; & peu de besoins ; les secondes ont beaucoup de besoins , & peu de commodités pour la vie. Aux unes , la nature a donné beaucoup , & elles ne lui demandent que peu ; aux autres , la nature donne peu , & elles lui demandent beaucoup. L'équilibre se maintient par la paresse qu'elle a donnée aux nations du midi , & par l'industrie & l'activité qu'elle a donnée à celles du nord. Ces dernieres sont obligées de travailler beaucoup , sans quoi elles manqueroient de tout & deviendroient barbares. C'est ce qui a naturalisé la servitude chez les peuples du midi : comme ils peuvent aisément se passer de richesses , ils peuvent encore mieux se passer de liberté. Mais les peuples du nord ont besoin de la liberté , qui leur procure plus de moyens

274 DE L'ESPRIT DES LOIX;
de satisfaire tous les besoins que la nature leur a donnés. Les peuples du nord sont donc dans un état forcé, s'ils ne sont libres ou barbares: presque tous les peuples du midi sont en quelque façon dans un état violent, s'ils ne sont esclaves.

CHAPITRE IV.

Principale différence du commerce des anciens, d'avec celui d'aujourd'hui.

LE monde se met de temps en temps dans des situations qui changent le commerce. Aujourd'hui le commerce de l'Europe se fait principalement du nord au midi. Pour lors la différence des climats fait que les peuples ont un grand besoin des marchandises les uns des autres. Par exemple, les boissons du midi portées au nord, forment une espece de commerce que les anciens n'avoient guere. Aussi la capacité des vaisseaux, qui se mesuroit autrefois par muids de bled, se mesure-t'elle aujourd'hui par tonneaux de liqueurs.

Le commerce ancien que nous connoissons, se faisant d'un port de la Mé-

ditérranée à l'autre , étoit presque tout dans le midi. Or les peuples du même climat ayant chez eux à peu près les mêmes choses , n'ont pas tant de besoin de commercer entr'eux , que ceux d'un climat différent. Le commerce en Europe étoit donc autrefois moins étendu qu'il ne l'est à présent.

Ceci n'est point contradictoire avec ce que j'ai dit de notre commerce des Indes : la différence excessive du climat fait que les besoins relatifs sont nuls.

CHAPITRE V.

Autres différences.

LE commerce , tantôt détruit par les conquérans , tantôt gêné par les monarques , parcourt la terre , fuit d'où il est opprimé , se repose où on le laisse respirer : il regne aujourd'hui où l'on ne voyoit que des deserts , des mers & des rochers ; là où il regnoit , il n'y a que des deserts.

A voir aujourd'hui la Colchide , qui n'est plus qu'une vaste forêt , où le peuple , qui diminue tous les jours , ne défend sa liberté que pour se vendre en dé-

tail aux Turcs & aux Persans ; on ne diroit jamais que cette contrée eût été, du temps des Romains, pleine de villes, où le commerce appelloit toutes les nations du monde. On n'en trouve aucun monument dans le pays ; il n'y en a de traces que dans *Pline* (a) & *Strabon* (b).

L'histoire du commerce est celle de la communication des peuples. Leurs destructions diverses, & de certains flux & reflux de populations & de dévastations, en forment les plus grands événemens.

(a) Liv. VI.

(b) Liv. II.

CHAPITRE VI.

Du commerce des anciens.

LES trésors immenses de (a) *Sémiramis*, qui ne pouvoient avoir été acquis en un jour, nous font penser que les Assyriens avoient eux-mêmes pillé d'autres nations riches, comme les autres nations les pillèrent après.

L'effet du commerce sont les richesses, la suite des richesses le luxe, celle du luxe la perfection des arts. Les arts por-

(a) *Diodore*, liv. II.

tes au point où on les trouve du temps de *Sémiramis* (a) ; nous marquent un grand commerce déjà établi.

Il y avoit un grand commerce de luxe dans les empires d'Asie. Ce seroit une belle partie de l'histoire du commerce que l'histoire du luxe ; le luxe des Perses étoit celui des Médes, comme celui des Médes étoit celui des Assyriens.

Il est arrivé de grands changemens en Asie. La partie de la Perse qui est au nord-est, l'Hyrkanie, la Margiane, la Bactriane, &c. étoient autrefois pleines de villes florissantes (b) qui ne sont plus ; & le nord (c) de cet empire, c'est-à-dire, l'isthme qui sépare la mer Caspienne du pont-Euxin, étoit couvert de villes & de nations, qui ne sont plus encore.

Eratosthene (d) & *Aristobule* tenoient de *Patrocle* (e) , que les marchandises des Indes passaient par l'Oxus dans la mer du Pont. *Marc Varron* (f) nous dit

(a) *Diodore*, liv. II.

(b) Voyez *Plin*, liv. VI, ch. XVI ; & *Strabon*, liv. XI.

(c) *Strabon*, liv. XI.

(d) *Ibid.*

(e) L'autorité de *Patrocle* est considérable, comme il paroît par un récit de *Strabon*, liv. II.

(f) Dans *Plin*, liv. VI, c. XVII. Voyez aussi *Strabon*.

278 DE L'ESPRIT DES LOIX,

que l'on apprit, du temps de *Pompée* dans la guerre contre *Mithridate*, que l'on alloit en sept jours de l'Inde dans le pays des *Bactriens*, & au fleuve *Icarus* qui se jette dans l'*Oxus*; que par-là les marchandises de l'Inde pouvoient traverser la mer Caspienne, entrer de-là dans l'embouchure du *Cyrus*; que de ce fleuve il ne falloit qu'un trajet par terre de cinq jours pour aller au *Phase* qui conduisoit dans le *Pont-Euxin*. C'est sans doute par les nations qui peuploient ces divers pays, que les grands empires des *Affyriens*, des *Médes* & des *Perfes*, avoient une communication avec les parties de l'orient & de l'occident les plus réculées.

Cette communication n'est plus. Tous ces pays ont été dévastés par les *Tartares* (a), & cette nation destructrice les habite encore pour les infester. L'*Oxus* ne va plus à la mer Caspienne; les *Tartares* l'ont détourné pour des raisons par-

bon, liv. XI, sur le trajet des marchandises du *Phase* au *Cyrus*.

(a) Il faut que depuis le temps de *Ptolomée*, qui nous décrit tant de rivières qui se jettent dans la partie orientale de la mer Caspienne, il y ait eu de grands changemens dans ce pays. La carte du czar ne met de ce côté-là que la rivière d'*Astrabat*, & celle de *M. Bathalsi*, rien du tout.

ticulieres (a); il se perd dans des sables arides.

Le Jaxarte, qui formoit autrefois une barriere entre les nations policées & les nations barbares, a été tout de même détourné (b) par les Tartares, & ne va plus jusqu'à la mer.

Seleucus Nicator forma le projet (c) de joindre le Pont-Euxin à la mer Caspienne. Ce dessein, qui eût donné bien des facilités au commerce qui se faisoit dans ce temps-là, s'évanouit à sa (d) mort. On ne sçait s'il auroit pu l'exécuter dans l'isthme qui sépare les deux mers. Ce pays est aujourd'hui très-peu connu; il est dépeuplé & plein de forêts; les eaux n'y manquent pas, car une infinité de rivières y descendent du mont-Caucase; mais ce Caucase, qui forme le nord de l'isthme, & qui étend des especes de bras (e) au midi, auroit été un grand obstacle, surtout dans ce temps-là, où l'on n'avoit point l'art de faire des écluses.

(a) Voyez la relation de *Genkinson*, dans le recueil des voyages du nord, tom. IV.

(b) Je crois que delà s'est formé le lac *Aral*.

(c) *Claude César*, dans *Pline*, liv. VI, ch. II.

(d) Il fut tué par *Ptolomée Ceranus*.

(e) Voyez *Strabon*, liv. XI.

On pourroit croire que *Seleucus* vouloit faire la jonction des deux mers dans le lieu même où le czar *Pierre I* l'a faite depuis, c'est-à-dire, dans cette langue de terre où le Tanaïs s'approche du Volga : mais le nord de la mer Caspienne n'étoit pas encore découvert.

Pendant que dans les empires d'Asie il y avoit un commerce de luxe, les Tyriens faisoient par toute la terre un commerce d'économie. *Bochard* a employé le premier livre de son *Chanaan* à faire l'énumération des colonies qu'ils envoyèrent dans tous les pays qui sont près de la mer; ils passèrent les colonnes d'Hercule, & firent des établissemens (a) sur les côtes de l'océan.

Dans ces temps-là, les navigateurs étoient obligés de suivre les côtes, qui étoient, pour ainsi dire, leur boussole. Les voyages étoient longs & pénibles. Les travaux de la navigation d'*Ulyffe* ont été un sujet fertile pour le plus beau poème du monde, après celui qui est le premier de tous.

Le peu de connoissance que la plupart des peuples avoient de ceux qui étoient éloignés d'eux, favorisoit les nations

(a) Ils fondèrent Tarrèse, & s'établirent à Cadix.

qui faisoient le commerce d'économie. Elles mettoient dans leur négoce les obscurités qu'elles vouloient : elles avoient tous les avantages que les nations intelligentes prennent sur les peuples ignorans.

L'Egypte éloignée , par la religion & par les mœurs, de toute communication avec les étrangers , ne faisoit guere de commerce au-dehors : elle jouissoit d'un terrain fertile & d'une extrême abondance. C'étoit le Japon de ces temps-là : elle se suffisoit à elle-même.

Les Egyptiens furent si peu jaloux du commerce du dehors, qu'ils laisserent celui de la mer rouge à toutes les petites nations qui y eurent quelque port. Ils souffrirent que les Iduméens, les Juifs & les Syriens y eussent des flottes. *Salomon* (a) employa à cette navigation des Tyriens qui connoissoient ces mers.

Josephe (b) dit que sa nation , uniquement occupée de l'agriculture , connoissoit peu la mer : aussi ne fut-ce que par occasion que les Juifs négocierent dans la mer rouge. Ils conquièrent sur les Idu-

(a) Liv. III des rois , ch. IX ; Paralip. liv. II ; ch. VIII.

(b) Contre *Appion*.

méens Elath & Afiongaber, qui leur donnerent ce commerce : ils perdirent ces deux villes, & perdirent ce commerce aussi.

Il n'en fut pas de même des Phéniciens : ils ne faisoient pas un commerce de luxe ; ils ne négocioient point par la conquête : leur frugalité, leur habileté, leur industrie, leurs périls, leurs fatigues, les rendoit nécessaires à toutes les nations du monde.

Les nations voisines de la mer rouge ne négocioient que dans cette mer & celle d'Afrique. L'étonnement de l'univers à la découverte de la mer des Indes, faite sous *Alexandre*, le prouve assez. Nous avons (a) dit qu'on porte toujours aux Indes des métaux précieux, & que l'on n'en rapporte (b) point : les flottes Juives qui rapportoient par la mer rouge de l'or & de l'argent, revenoient d'Afrique, & non pas des Indes.

Je dis plus : cette navigation se faisoit sur la côte orientale de l'Afrique : & l'état où étoit la marine pour lors, prouve

(a) Au ch. I de ce livre.

(b) La proportion établie en Europe entre l'or & l'argent, peut quelquefois faire trouver du profit à prendre dans les Indes de l'or pour de l'argent ; mais c'est peu de chose.

assez qu'on n'alloit pas dans des lieux bien reculés.

Je sçais que les flottes de *Salomon* & de *Jozaphat* ne revenoient que la troisième année : mais je ne vois pas que la longueur du voyage prouve la grandeur de l'éloignement.

Plin & *Strabon* nous disent que le chemin qu'un navire des Indes & de la mer rouge , fabriqué de joncs , faisoit en vingt jours ; un navire Grec ou Romain , le faisoit en sept (a). Dans cette proportion, un voyage d'un an pour les flottes Grecques & Romaines , étoit à peu près de trois pour celles de *Salomon*.

Deux navires d'une vitesse inégale ne font pas leur voyage dans un temps proportionné à leur vitesse : la lenteur produit souvent une plus grande lenteur. Quand il s'agit de suivre les côtes, & qu'on se trouve sans cesse dans une différente position ; qu'il faut attendre un bon vent pour sortir d'un golfe, en avoir un autre pour aller en avant , un navire bon voilier profite de tous les temps favorables , tandis que l'autre reste dans

(a) Voyez *Plin*, liv. VI, ch. XXII ; & *Strabon*, liv. XV.

un endroit difficile , & attend plusieurs jours un autre changement.

Cette lenteur des navires des Indes qui , dans un temps égal , ne pouvoient faire que le tiers du chemin que faisoient les vaisseaux Grecs & Romains , peut s'expliquer par ce que nous voyons aujourd'hui dans notre marine. Les navires des Indes qui étoient de jonc , tiroient moins d'eau que les vaisseaux Grecs & Romains , qui étoient de bois , & joints avec du fer.

On peut comparer ces navires des Indes à ceux de quelques nations d'aujourd'hui , dont les ports ont peu de fond : tels sont ceux de Venise , & même en général de l'Italie (a) , de la mer Baltique , & de la province de Hollande (b). Leurs navires , qui doivent en sortir & y rentrer , sont d'une fabrique ronde & large de fond ; au lieu que les navires d'autres nations qui ont de bons ports , sont par le bas d'une forme qui les fait entrer profondément dans l'eau. Cette mécanique fait que ces derniers navires navigent plus près du vent , & que les

(a) Elle n'a presque que des rades ; mais la Sicile a de très-bons ports.

(b) Je dis de la province de Hollande ; car les ports de celle de Zélande sont assez profonds.

LIV. XXI. CHAP. VI. 285

premiers ne navigent presque que quand ils ont le vent en poupe. Un navire qui entre beaucoup dans l'eau, navige vers le même côté à presque tous les vents; ce qui vient de la résistance que trouve dans l'eau le vaisseau poussé par le vent, qui fait un point d'appui, & de la forme longue du vaisseau qui est présenté au vent par son côté, pendant que par l'effet de la figure du gouvernail on tourne la proue vers le côté que l'on se propose; ensorte qu'on peut aller très-près du vent, c'est-à-dire, très-près du côté d'où vient le vent. Mais quand le navire est d'une figure ronde & large de fond, & que par conséquent il enfonce peu dans l'eau, il n'y a plus de point d'appui; le vent chasse le vaisseau, qui ne peut résister, ni guère aller que du côté opposé au vent. D'où il suit que les vaisseaux d'une construction ronde de fond, sont plus lents dans leurs voyages: 1°. ils perdent beaucoup de temps à attendre le vent, surtout s'ils sont obligés de changer souvent de direction; 2°. ils vont plus lentement; parce que n'ayant pas de point d'appui, ils ne sçauroient porter autant de voiles que les autres. Que dans un temps où la marine s'est si fort

286. DE L'ESPRIT DES LOIX,
perfectionnée; dans un temps où les arts
se communiquent; dans un temps, où
l'on corrige par l'art, & les défauts de
la nature, & les défauts de l'art même;
on sent ces différences, que devoit-ce
être dans la marine des anciens?

Je ne sçaurois quitter ce sujet. Les na-
vires des Indes étoient petits, & ceux
des Grecs & des Romains, si l'on en
excepte ces machines que l'ostentation
fit faire, étoient moins grands que les
nôtres. Or, plus un navire est petit, plus
il est en danger dans les gros temps. Tel-
le tempête submerge un navire, qui ne
feroit que le tourmenter s'il étoit plus
grand. Plus un corps en surpasse un au-
tre en grandeur, plus sa surface est rela-
tivement petite: d'où il suit que dans un
petit navire il y a une moindre raison,
c'est-à-dire, une plus grande différence
de la surface du navire au poids ou à la
charge qu'il peut porter, que dans un
grand. On sçait que, par une pratique à
peu près générale, on met dans un na-
vire une charge d'un poids égal à celui
de la moitié de l'eau qu'il pourroit con-
tenir. Supposons qu'un navire tînt huit
cent tonneaux d'eau, sa charge seroit de
quatre cent tonneaux; celle d'un navire

qui ne tiendrait que quatre cent tonneaux d'eau, ferait de deux cent tonneaux. Ainsi la grandeur du premier navire ferait, au poids qu'il porterait, comme 8 est à 4; & celle du second, comme 4 est à 2. Supposons que la surface du grand soit, à la surface du petit, comme 8 est à 6; la surface (a) de celui-ci sera, à son poids, comme 6 est à 2; tandis que la surface de celui-là ne sera, à son poids, que comme 8 est à 4; & les vents & les flots n'agissant que sur la surface, le grand vaisseau résistera plus par son poids à leur impétuosité, que le petit.

(a) C'est-à-dire, pour comparer les grandeurs de même genre : l'action ou la prise du fluide sur le navire, sera, à la résistance du même navire, comme, &c.

CHAPITRE VII.

Du commerce des Grecs.

LES premiers Grecs étoient tous pirates. *Minos*, qui avoit eu l'empire de la mer, n'avoit eu peut-être que de plus grands succès dans les brigandages : son empire étoit borné aux environs de son île. Mais, lorsque les Grecs devinrent

288 DE L'ESPRIT DES LOIX;

un grand peuple, les Athéniens obtinrent le véritable empire de la mer, parce que cette nation commerçante & victorieuse donna la loi au monarque (a) le plus puissant d'alors, & abbattit les forces maritimes de la Syrie, de l'isle de Chypre & de la Phénicie.

Il faut que je parle de cet empire de la mer qu'eut Athènes. » Athènes, dit *Xénophon* (b), a l'empire de la mer : mais » comme l'Attique tient à la terre, les ennemis la ravagent, tandis qu'elle fait ses » expéditions au loin. Les principaux laissent détruire leurs terres, & mettent leurs biens en sureté dans quelque isle : » la populace, qui n'a point de terres, vit sans aucune inquiétude. Mais si les Athéniens habitoient une isle, & avoient outre cela l'empire de la mer, ils auroient le pouvoir de nuire aux autres sans qu'on pût leur nuire, tandis qu'ils feroient les maîtres de la mer. » Vous diriez que *Xénophon* a voulu parler de l'Angleterre.

Athènes remplie de projets de gloire; Athènes qui augmentoit la jalousie, au lieu d'augmenter l'influence; plus atten-

(a) Le roi de Perse.

(b) De republ. Athen.

tive à étendre son empire maritime, qu'à en jouir ; avec un tel gouvernement politique , que le bas-peuple se distribuoit les revenus publics , tandis que les riches étoient dans l'oppression ; ne fit point ce grand commerce que lui promettoient le travail de ses mines , la multitude de ses esclaves , le nombre de ses gens de mer , son autorité sur les villes Grecques , & , plus que tout cela , les belles institutions de *Solon*. Son négoce fut presque borné à la Grèce & au Pont-Euxin , d'où elle tira sa subsistance.

Corinthe fut admirablement bien située : elle sépara deux mers , ouvrit & ferma le Péloponnèse , & ouvrit & ferma la Grèce. Elle fut une ville de la plus grande importance , dans un temps où le peuple Grec étoit un monde , & les villes Grecques des nations : elle fit un plus grand commerce qu'Athènes. Elle avoit un port pour recevoir les marchandises d'Asie ; elle en avoit un autre pour recevoir celles d'Italie : car , comme il y avoit de grandes difficultés à tourner le promontoire Malée , où des vents (a) opposés se rencontrent & causent des naufrages , on aimoit mieux

(a) Voyez *Strabon*, liv. VIII.

aller à Corinthe, & l'on pouvoit même faire passer par terre les vaisseaux d'une mer à l'autre. Dans aucune ville on ne porta si loin les ouvrages de l'art. La religion acheva de corrompre ce que son opulence lui avoit laissé de mœurs. Elle érigea un temple à Vénus, où plus de mille courtisanes furent consacrées. C'est de ce séminaire que sortirent la plupart de ces beautés célèbres dont *Athénée* a osé écrire l'histoire.

Il paroît que, du temps d'Homere, l'opulence de la Grèce étoit à Rhodes, à Corinthe & à Orcomène. » Jupiter, dit-il (a), aima les Rhodiens, & leur donna de grandes richesses. « Il donne à Corinthe (b) l'épithète de riche. De même, quand il veut parler des villes qui ont beaucoup d'or, il cite Orcomène (c), qu'il joint à Thèbes d'Egypte. Rhodes & Corinthe conserverent leur puissance, & Orcomène la perdit. La position d'Orcomène, près de l'Hellespont, de la Propontide & du Pont-Euxin, fait naturellement penser qu'elle tiroit ses richesses d'un commerce sur les côtes de

(a) *Iliade*, liv. II.

(b) *Ibid.*

(c) *Ibid.* liv. I, v. 381. Voyez *Strabon*, liv. IX, p. 414, édition de 1620.

ces mers , qui avoit donné lieu à la fable de la toison d'or : Et effectivement le nom de *Miniare* est donné à Orcomène (a) & encore aux Argonautes. Mais comme dans la suite ces mers devinrent plus connues ; que les Grecs y établirent un très-grand nombre de colonies ; que ces colonies négocierent avec les peuples barbares ; qu'elles communiquèrent avec leur métropole ; Orcomène commença à décheoir , & elle rentra dans la foule des autres villes Grecques.

Les Grecs , avant Homere , n'avoient guere négocié qu'entr'eux , & chez quelque peuple barbare ; mais ils étendirent leur domination , à mesure qu'ils formerent de nouveaux peuples. La Grèce étoit une grande péninsule dont les caps sembloient avoir fait reculer les mers , & les golfes s'ouvrir de tous côtés , comme pour les recevoir encore. Si l'on jette les yeux sur la Grèce , on verra , dans un pays assez resserré , une vaste étendue de côtes. Ses colonies innombrables faisoient une immense circonférence autour d'elle ; & elle y voyoit , pour ainsi dire , tout le monde qui

(a) Strabon , liv. IX , p. 414.

292 DE L'ESPRIT DES LOIX,
n'étoit pas barbare. Pénétra-t'elle en Si-
cile & en Italie? elle y forma des nations.
Navigea-t'elle vers les mers du Pont,
vers les côtes de l'Asie mineure, vers
celles d'Afrique? elle en fit de même. Ses
villes acquirent de la prospérité, à me-
sure qu'elles se trouverent près de nou-
veaux peuples. Et, ce qu'il y avoit d'ad-
mirable, des isles sans nombre, situées
comme en premiere ligne, l'entouroient
encore.

Quelles causes de prospérité pour la
Grèce, que des jeux qu'elle donnoit,
pour ainsi dire, à l'univers; des temples,
où tous les rois envoyoient des offran-
des; des fêtes, où l'on s'assembloit de
toutes parts; des oracles, qui faisoient
l'attention de toute la curiosité hu-
maine; enfin, le goût & les arts portés
à un point, que de croire les surpasser,
sera toujours ne les pas connoître?

CHAPITRE VIII.

D'Alexandre. Sa conquête.

QUATRE événemens arrivés sous
Alexandre firent dans le commerce une
grande révolution; la prise de Tyr,

conquête de l'Egypte, celle des Indes, & la découverte de la mer qui est au midi de ce pays.

L'empire des Perses s'étendoit jusqu'à l'Indus (a). Longtemps avant *Alexandre*, *Darius* (b) avoit envoyé des navigateurs qui descendirent ce fleuve, & allèrent jusqu'à la mer rouge. Comment donc les Grecs furent-ils les premiers qui firent par le midi le commerce des Indes? Comment les Perses ne l'avoient-ils pas fait auparavant? Que leur servoient des mers qui étoient si proche d'eux, des mers qui baignoient leur empire? Il est vrai qu'*Alexandre* conquît les Indes: mais faut-il conquérir un pays pour y négocier? J'examinerai ceci.

L'Ariane (c) qui s'étendoit depuis le golfe Persique jusqu'à l'Indus, & de la mer du midi jusqu'aux montagnes des Paropamisades, dépendoit bien en quelque façon de l'empire des Perses: mais dans sa partie méridionale elle étoit aride, brûlée, inculte & barbare. La tradition (d) portoit que les armées

(a) *Strabon*, liv. XV.

(b) *Hérodote*, in *Melpomene*.

(c) *Strabon*, liv. XV.

(d) *Ibid.*

de *Sémiramis* & de *Cyrus* avoient péri dans ces deserts ; & *Alexandre*, qui se fit suivre par sa flotte, ne laissa pas d'y perdre une grande partie de son armée. Les Perses laissoient toute la côte au pouvoir des ichthyophages (a), des Orittes & autres peuples barbares. D'ailleurs les Perses (b) n'étoient pas navigateurs, & leur religion même leur ôtoit toute idée de commerce maritime. La navigation que *Darius* fit faire sur l'Indus & la mer des Indes, fut plutôt une fantaisie d'un prince qui veut montrer sa puissance, que le projet réglé d'un monarque qui veut l'employer. Elle n'eut de suite, ni pour le commerce, ni pour la marine ; & si l'on sortit de l'ignorance, ce fut pour y retomber.

Il y a plus : il étoit reçu (c) avant l'expédition d'*Alexandre*, que la partie méridionale des Indes étoit inhabitable (d) : ce qui suivoit de la tradition

(a) *Plin*, liv. VI. ch. XXIII ; *Strabon*, liv. XV.

(b) Pour ne point souiller les éléments, ils ne navigoient pas sur les fleuves. *M. Hidde*, religion des Perses. Encore aujourd'hui ils n'ont point de commerce maritime, & ils traitent d'athées ceux qui vont sur mer.

(c) *Strabon*, liv. XV.

(d) *Hérodote*, in *Melpemene*, dit que *Darius* conquiert les Indes. Cela ne peut être entendu que de l'Asie : encore ne fut-ce qu'une conquête en idée,

que *Sémiramis* (a) n'en avoit ramené que vingt hommes, & *Cyrus* que sept.

Alexandre entra par le nord. Son dessein étoit de marcher vers l'orient : mais ayant trouvé la partie du midi pleine de grandes nations, de villes & de rivières, il en tenta la conquête, & la fit.

Pour lors, il forma le dessein d'unir les Indes avec l'occident par un commerce maritime, comme il les avoit unies par des colonies qu'il avoit établies dans les terres.

Il fit construire une flotte sur l'*Hydaspe*, descendit cette rivière, entra dans l'*Indus*, & navigea jusqu'à son embouchure. Il laissa son armée & sa flotte à *Patale*, alla lui-même avec quelques vaisseaux reconnoître la mer, marqua les lieux où il voulut que l'on construisît des ports, des havres, des arsenaux. De retour à *Patale*, il se sépara de sa flotte, & prit la route de terre, pour lui donner du secours, & en recevoir. La flotte suivit la côte depuis l'embouchure de l'*Indus*, le long du rivage des pays des *Orittes*, des *ichthyophages*, de la *Caramanie* & de la *Perse*. Il fit

(a) *Strabon*, liv. XV.

29 DE L'ESPRIT DES LOIX ;

creuser des puits, bâtir des villes ; il défendit aux ichthyophages (a) de vivre de poisson ; il vouloit que les bords de cette mer fussent habités par des nations civilisées. *Néarque* & *Onésicrite* ont fait le journal de cette navigation, qui fut de dix mois. Ils arriverent à Suse ; ils y trouverent *Alexandre* qui donnoit des fêtes à son armée.

Ce conquérant avoit fondé *Alexandrie*, dans la vue de s'affurer de l'*Egypte* ; c'étoit une clef pour l'ouvrir, dans le lieu même (b) où les rois ses prédécesseurs avoient une clef pour la fermer ; & il ne songeoit point à un commerce dont la découverte de la mer des Indes pouvoit seule lui faire naître la pensée.

Il paroît même qu'après cette décou-

(a) Ceci ne sçautoit s'entendre de tous les ichthyophages, qui habitoient une côte de dix mille stades. Comment *Alexandre* auroit-il pu leur donner la subsistance ? Comment se seroit-il fait obéir ? Il ne peut être ici question que de quelques peuples particuliers. *Néarque*, dans le livre *rerum Indicarum*, dit, qu'à l'extrémité de cette côte, du côté de la Perse, il avoit trouvé les peuples moins ichthyophages. Je croirois que l'ordre d'*Alexandre* regardoit cette contrée, ou quelqu'autre encore plus voisine de la Perse.

(b) *Alexandrie* fut fondée dans une plage appelée *Racoris*. Les anciens rois y tenoient une garnison, pour défendre l'entrée du pays aux étrangers, & surtout aux Grecs qui étoient, comme on sçait, de grands pirates. Voyez *Plin*, liv. VI, ch. x ; & *Strabon*, liv. XVIII.

verte, il n'eut aucune vue nouvelle sur Alexandrie. Il avoit bien, en général, le projet d'établir un commerce entre les Indes & les parties occidentales de son empire : mais, pour le projet de faire ce commerce par l'Egypte, il lui manquoit trop de connoissances pour pouvoir le former. Il avoit vu l'Indus, il avoit vu le Nil ; mais il ne connoissoit point les mers d'Arabie, qui sont entre deux. A peine fut-il arrivé des Indes, qu'il fit construire de nouvelles flottes, & navigea (a) sur l'Euléus, le Tigre, l'Euphrate & la mer : il ôta les cataractes que les Perses avoient mises sur ces fleuves : il découvrit que le sein Persique étoit un golfe de l'Océan. Comme il alla reconnoître (b) cette mer, ainsi qu'il avoit reconnu celle des Indes ; comme il fit construire un port à Babyloné pour mille vaisseaux, & des arsenaux ; comme il envoya cinq cent talents en Phénicie & en Syrie, pour en faire venir des nautoniers, qu'il vouloit placer dans les colonies qu'il répandoit sur les côtes ; comme enfin il fit des travaux immenses sur l'Euphrate & les au-

(a) Arrien, de *exped. Alexandri*, lib. VII.

(b) *Ibid.*

298 DE L'ESPRIT DES LOIX;
tres fleuves de l'Assyrie, on ne peut
douter que son dessein ne fût de faire le
commerce des Indes par Babylone &
le golfe Persique.

Quelques gens, sous prétexte qu'A-
lexandre vouloit conquérir l'Arabie (a),
ont dit qu'il avoit formé le dessein d'y
mettre le siège de son empire : mais,
comment auroit-il choisi un lieu qu'il
ne connoissoit pas (b) ? D'ailleurs c'étoit
le pays du monde le plus incommode :
il se seroit séparé de son empire. Les ca-
lifes, qui conquièrent au loin, quitterent
d'abord l'Arabie, pour s'établir ailleurs.

(a) Strabon, liv. XVI, à la fin.

(b) Voyant la Babylonie inondée, il regardoit l'A-
rabie, qui en est proche, comme une île. Aristobule,
dans Strabon, liv. XVI.

CHAPITRE IX.

*Du commerce des rois Grecs après
Alexandre.*

LORSQU'ALEXANDRE conquît
l'Egypte, on connoissoit très-peu la
mer rouge, & rien de cette partie de
l'Océan qui se joint à cette mer, &
qui baigne d'un côté la côte d'A-
frique, & de l'autre celle de l'Ara-
bie : on crut même depuis qu'il étoit

impossible de faire le tour de la pres-
qu'isle d'Arabie. Ceux qui l'avoient
tenté de chaque côté, avoient abandon-
né leur entreprise. On disoit (a) : » Com-
ment seroit-il possible de naviger au
midi des côtes de l'Arabie, puisque
l'armée de Cambyse, qui la traversa du
côté du nord, périt presque toute ; &
que celle que Ptolomée, fils de Lagus,
envoya au secours de Séleucus Nicator
à Babylone, souffrit des maux incroya-
bles, & à cause de la chaleur ne put
marcher que la nuit ? »

Les Perses n'avoient aucune sorte de
navigation. Quand ils conquièrent l'E-
gypte, ils y apportèrent le même esprit
qu'ils avoient eu chez eux ; & la négligence fut si extraordinaire, que les rois
Grecs trouverent que non seulement les
navigations des Tyriens, des Iduméens
& des Juifs dans l'océan, étoient igno-
rées ; mais que celles mêmes de la mer
rouge l'étoient. Je crois que la destruc-
tion de la première Tyr par Nabucho-
donosor, & celle de plusieurs petites
nations & villes voisines de la mer rou-
ge, firent perdre les connoissances que
l'on avoit acquises.

(a) Voyez le livre *rerum Indicarum*.

L'Egypte, du temps des Perses, ne confrontoit point à la mer rouge: elle ne contenoit (a) que cette lisiere de terre longue & étroite que le Nil couvre par ses inondations, & qui est resserrée des deux côtés par des chaînes de montagnes. Il fallut donc découvrir la mer rouge une seconde fois, & l'océan une seconde fois; & cette découverte appartint à la curiosité des rois Grecs.

On remonta le Nil, on fit la chasse des éléphants dans les pays qui sont entre le Nil & la mer; on découvrit les bords de cette mer par les terres: Et comme cette découverte se fit sous les Grecs, les noms en sont Grecs, & les temples sont consacrés (b) à des divinités Grecques.

Les Grecs d'Egypte purent faire un commerce très-étendu; ils étoient maîtres des ports de la mer rouge; Tyr, rivale de toute nation commerçante, n'étoit plus; ils n'étoient point gênés par les anciennes (c) superstitions du pays; l'Egypte étoit devenue le centre de l'univers.

(a) Strabon, liv. XVI.

(b) Ibid.

(c) Elles leur donnoient de l'horreur pour les étrangers.

LIV. XXI. CHAP. IX. 301

Les rois de Syrie laisserent à ceux d'Egypte le commerce méridional des Indes, & ne s'attacherent qu'à ce commerce septentrional qui se faisoit par l'Oxus & la mer Caspienne. On croyoit dans ces temps-là que cette mer étoit une partie de l'océan septentrional (a) : & Alexandre, quelque temps avant sa mort, avoit fait construire (b) une flotte, pour découvrir si elle communiquoit à l'océan par le Pont-Euxin, ou par quelque autre mer orientale vers les Indes. Après lui, Séleucus & Antiochus eurent une attention particuliere à la reconnoître : ils y entretenrent (c) des flottes. Ce que *Séleucus* reconnut fut appelé mer Séleucide : ce qu'*Antiochus* découvrit fut appelé mer Anthiochide. Attentifs aux projets qu'ils pouvoient avoir de ce côté-là, ils négligerent les mers du midi ; soit que les *Ptolomée*, par leurs flottes sur la mer rouge, s'en fussent déjà procuré l'empire ; soit qu'ils eussent découvert dans les Perses un éloignement invincible pour la marine. La côte

(a) *Plin*, liv. II, ch. LXVIII ; & liv. VI, ch. IX & XII ; *Strabon*, liv. XI ; *Arrien*, de l'expéd. d'*Alex.* liv. III, p. 74 ; & liv. V, p. 104.

(b) *Arrien*, de l'expéd. d'*Alex.* liv. VII.

(c) *Plin*, liv. II, ch. LXIV.

du midi de la Perse ne fournissoit point de marelots ; on n'y en avoit vu que dans les derniers momens de la vie d'*Alexandre*. Mais les rois d'Egypte, maîtres de l'isle de Chypre, de la Phénicie, & d'un grand nombre de places sur les côtes de l'Asie mineure, avoient toutes sortes de moyens pour faire des entreprises de mer. Ils n'avoient point à contraindre le génie de leurs sujets ; ils n'avoient qu'à le suivre.

On a de la peine à comprendre l'obstination des anciens à croire que la mer Caspienne étoit une partie de l'océan. Les expéditions d'*Alexandre*, des rois de Syrie, des Parthes & des Romains, ne purent leur faire changer de pensée : c'est qu'on revient de ses erreurs le plus tard qu'on peut. D'abord on ne connut que le midi de la mer Caspienne, on la prit pour l'océan ; à mesure que l'on avança le long de ses bords du côté du nord, on crut encore que c'étoit l'océan qui entroit dans les terres : En suivant les côtes, on n'avoit reconnu du côté de l'est que jusqu'au Jaxarte, & du côté de l'ouest que jusqu'aux extrémités de l'Albanie. La mer, du côté du nord, étoit

vaîseuse (a), & par conséquent très-peu propre à la navigation. Tout cela fit que l'on ne vit jamais que l'océan.

L'armée d'*Alexandre* n'avoit été, du côté de l'orient, que jusqu'à l'Hypanis, qui est la dernière des rivières qui se jettent dans l'Indus. Ainsi le premier commerce que les Grecs eurent aux Indes se fit dans une très-petite partie du pays. *Séleucus Nicator* pénétra jusqu'au Gange (b); & par-là on découvrit la mer où ce fleuve se jette, c'est-à-dire, le golfe de Bengale. Aujourd'hui l'on découvre les terres par les voyages de mer; autrefois on découvroit les mers par la conquête des terres.

Strabon (c), malgré le témoignage d'*Appollodore*, paroît douter que les rois (d) Grecs de Bactriane soient allés plus loin que *Séleucus* & *Alexandre*. Quand il seroit vrai qu'ils n'auroient pas été plus loin vers l'orient que *Séleucus*, ils allerent plus loin vers le midi: ils découvrirent (e) Siger & des ports dans

(a) Voyez la carte du czar.

(b) *Plin*, liv. VI, ch. XVII.

(c) Liv. XV.

(d) Les Macédoniens de la Bactriane, des Indes & de l'Ariane, s'étant séparés du royaume de Syrie, formerent un grand état.

(e) *Apollonius Adramittin*, dans *Strabon*, liv. XI.

le Malabar , qui donnerent lieu à la navigation dont je vais parler.

Pline (a) nous apprend qu'on prit successivement trois routes pour faire la navigation des Indes. D'abord , on alla du promontoire de Siagre à l'isle de Patalene , qui est à l'embouchure de l'Indus : on voit que c'étoit la route qu'avoit tenue la flotte d'Alexandre. On prit ensuite un chemin plus court (b) & plus sûr ; & on alla du même promontoire à Siger. Ce Siger ne peut être que le royaume de Siger dont parle *Strabon* (c), que les rois Grecs de Bactriane découvrirent. *Pline* ne peut dire que ce chemin fût plus court , que parce qu'on le faisoit en moins de temps ; car Siger devoit être plus reculé que l'Indus , puisque les rois de Bactriane le découvrirent. Il falloit donc que l'on évitât par-là le détour de certaines côtes , & que l'on profitât de certains vents. Enfin , les marchands prirent une troisième route : ils se rendoient à Canes ou à Océlis , ports situés à l'embouchure de la mer rouge , d'où , par un vent d'ouest ,

(a) Liv. VI, ch. xxiii.

(b) *Plin.*, liv. VI, ch. xxiii.

(c) Liv. XI, *Sigertidis regnum.*

LIV. XXI. CHAP. IX. 305

on arrivoit à Muziris, premiere étape des Indes, & de-là à d'autres ports. On voit qu'au lieu d'aller de l'embouchure de la mer rouge jusqu'à Siagre en remontant la côte de l'Arabie-heureuse au nord-est, on alla directement de l'ouest à l'est, d'un côté à l'autre, par le moyen des mouçons, dont on découvrit les changemens en naviguant dans ces parages. Les anciens ne quitterent les côtes, que quand ils se servirent des mouçons (a) & des vens alisés, qui étoient une espece de bouffole pour eux.

Pline (b) dit, qu'on partoit pour les Indes au milieu de l'été, & qu'on en revenoit vers la fin de décembre & au commencement de janvier. Ceci est entièrement conforme aux journaux de nos navigateurs. Dans cette partie de la mer des Indes qui est entre la presqu'isle d'Afrique & celle de deçà le Gange, il y a deux mouçons: la premiere, pendant laquelle les vents vont de l'ouest à l'est, commence au mois d'août & de septembre; la deuxième, pendant laquelle les vents vont de l'est à l'ouest,

(a) Les mouçons soufflent une partie de l'année d'un côté, & une partie de l'année de l'autre; & les vens alisés soufflent du même côté toute l'année.

(b) Liv, VI, ch. xxiii.

commence en janvier. Ainsi nous partons d'Afrique pour le Malabar dans le temps que partoient les flottes de *Ptolomée*, & nous en revenons dans le même temps.

La flotte d'*Alexandre* mit sept mois pour aller de *Patale* à *Suze*. Elle partit dans le mois de juillet, c'est-à-dire, dans un temps où aujourd'hui aucun navire n'ose se mettre en mer pour revenir des Indes. Entre *Pune* & l'autre mouçon, il y a un intervalle de temps pendant lequel les vents varient; & où un vent de nord se mêlant avec les vents ordinaires, cause, surtout auprès des côtes, d'horribles tempêtes. Cela dure les mois de juin, de juillet & d'août. La flotte d'*Alexandre* partant de *Patale* au mois de juillet, essuya bien des tempêtes, & le voyage fut long, parce qu'elle navigea dans une mouçon contraire.

Plin dit qu'on partoit pour les Indes à la fin de l'été: ainsi on employoit le temps de la variation de la mouçon à faire le trajet d'*Alexandrie* à la mer rouge.

Voyez, je vous prie, comment on se perfectionna peu à peu dans la navi-

gation. Celle que *Darius* fit faire, pour descendre l'Indus & aller à la mer rouge, fut de deux ans & demi (a). La flotte d'*Alexandre* (b) descendant l'Indus, arriva à Suze dix mois après, ayant navigé trois mois sur l'Indus & sept sur la mer des Indes : dans la suite, le trajet de la côte de Malabar à la mer rouge se fit en quarante jours (c).

Strabon, qui rend raison de l'ignorance où l'on étoit des pays qui sont entre l'Hypanis & le Gange, dit que parmi les navigateurs qui vont de l'Egypte aux Indes, il y en a peu qui aillent jusqu'au Gange. Effectivement, on voit que les flottes n'y alloient pas; elles alloient par les mouçons de l'ouest à l'est, de l'embouchure de la mer rouge à la côte de Malabar. Elles s'arrêtoient dans les étapes qui y étoient, & n'alloient point faire le tour de la presqu'île deçà le Gange par le cap de Comorin & la côte de Coromandel : le plan de la navigation des rois d'Egypte & des Romains, étoit de revenir la même année (d).

(a) *Hérodote*, in *Melpomene*.

(b) *Plin*, liv. VI, ch. xxii.

(c) *Ibid.*

(d) *Ibid.*

Ainsi il s'en faut bien que le commerce des Grecs & des Romains aux Indes ait été aussi étendu que le nôtre; nous qui connoissons des pays immenses qu'ils ne connoissoient pas; nous qui faisons notre commerce avec toutes les nations Indiennes, & qui commerçons même pour elles & navigeons pour elles.

Mais ils faisoient ce commerce avec plus de facilité que nous: & si l'on ne négocioit aujourd'hui que sur la côte du Guzarat & du Malabar; & que sans aller chercher les isles du midi, on se contentât des marchandises que les insulaires viendroient apporter, il faudroit préférer la route de l'Egypte à celle du cap de Bonne-Espérance. *Strabon* (a) dit que l'on négocioit ainsi avec les peuples de la Taprobane.

(a) Liv. XV.



CHAPITRE X.

Du tour de l'Afrique.

ON trouve dans l'histoire, qu'avant la découverte de la boussole on tenta quatre fois de faire le tour de l'Afrique. Des Phéniciens envoyés par *Nécho* (a), & *Eudoxe*, (b) fuyant la colère de *Ptolomée-Lature*, partirent de la mer rouge & réussirent. *Sataspe* (c) sous *Xercès*, & *Hannon* qui fut envoyé par les Carthaginois, sortirent des colonnes d'Hercule, & ne réussirent pas.

Le point capital pour faire le tour de l'Afrique étoit de découvrir & de doubler le cap de Bonne-Espérance. Mais si l'on partoit de la mer rouge, on trouvoit ce cap de là moitié du chemin plus près qu'en partant de la méditerranée. La côte qui va de la mer rouge au cap est plus saine que (d) celle qui va du cap aux colonnes d'Hercule. Pour que

(a) *Hérodote*, liv. IV. Il vouloit conquérir.

(b) *Pline*, liv. II, ch. LXVII. *Pomponius Mela* liv. III, ch. IX.

(c) *Hérodote*, in *Melpomene*.

(d) Joignez à ceci ce que je dis au chap. XI de ce livre, sur la navigation d'*Hannon*.

ceux qui partoient des colonnes d'Hercule aient pu découvrir le cap, il a fallu l'invention de la boussole, qui a fait que l'on a quitté la côte d'Afrique & qu'on a navigé dans le vaste océan (a) pour aller vers l'île de Sainte-Hélène ou vers la côte du Brésil. Il étoit donc très-possible qu'on fût allé de la mer rouge dans la méditerranée, sans qu'on fût revenu de la méditerranée à la mer rouge.

Ainsi sans faire ce grand circuit, après lequel on ne pouvoit plus revenir, il étoit plus naturel de faire le commerce de l'Afrique orientale par la mer rouge, & celui de la côte occidentale par les colonnes d'Hercule.

Les rois Grecs d'Egypte découvrirent d'abord, dans la mer rouge, la partie de la côte d'Afrique qui va depuis le fond du golfe où est la cité d'*Heroum*, jusqu'à *Dira*, c'est-à-dire, jusqu'au détroit appelé aujourd'hui de *Babelmandel*. De-là jusqu'au promon-

(a) On trouve dans l'océan Atlantique, aux mois d'octobre, novembre, décembre & janvier, un vent de nord-est. On passe la ligne; & pour éluder le vent général d'est, on dirige sa route vers le sud: ou bien on entre dans la zone torride, dans les lieux où le vent souffle de l'ouest à l'est.

toire des Aromates situé à l'entrée de la mer rouge (a), la côte n'avoit point été reconnue par les navigateurs : & cela est clair par ce que nous dit Artémidore (b), que l'on connoissoit les lieux de cette côte, mais qu'on en ignoroit les distances ; ce qui venoit de ce qu'on avoit successivement connu ces ports par les terres, & sans aller de l'un à l'autre.

Au-delà de ce promontoire où commence la côte de l'océan, on ne connoissoit rien, comme nous (c) l'apprenons d'Eratosthene & d'Artémidore.

Telles étoient les connoissances que l'on avoit des côtes d'Afrique du temps de Strabon, c'est-à-dire, du temps d'Auguste. Mais, depuis Auguste, les Romains découvrirent le promontoire *Raptum* & le promontoire *Prassum*, dont Strabon ne parle pas, parce qu'ils n'étoient pas encore connus. On voit que ces deux noms sont Romains.

(a) Ce golfe, auquel nous donnons aujourd'hui ce nom, étoit appelé par les anciens le sein Arabe : ils appelloient mer rouge la partie de l'océan voisine de ce golphe.

(b) Strabon, liv. XVI.

(c) Ibid. Artémidore bornoit la côte connue au lieu appelé *Austricornu* ; & Eratosthène *ad Cinnamonifer am.*

312 DE L'ESPRIT DES LOIX,

Ptolomée le géographe vivoit sous Adrien & Antonin Pie ; & l'auteur du Périple de la mer Erythrée , quel qu'il soit , vécut peu de temps après. Cependant le premier borne l'Afrique (a) connue au promontoire *Prassum* , qui est environ au quatorzième degré de latitude sud : & l'auteur du Périple (b) au promontoire *Raptum* , qui est à peu près au dixième degré de cette latitude. Il y a apparence que celui-ci prenoit pour limite un lieu où l'on alloit , & Ptolomée un lieu où l'on n'alloit plus.

Ce qui me confirme dans cette idée, c'est que les peuples autour du *Prassum* étoient antropophages (c). Ptolomée, qui (d) nous parle d'un grand nombre de lieux entre le port des Aromates & le promontoire *Raptum* , laisse un vuide total depuis le *Raptum* jusqu'au *Prassum*. Les grands profits de la navigation des Indes durent faire négliger celle d'Afrique. Enfin les Romains n'eurent jamais sur cette côte de navigation réglée : ils avoient découvert ces ports

(a) Liv. I, ch VII ; liv. IV, ch. IX ; table IV de l'Afrique.

(b) On a attribué ce Périple à Arrien.

(c) Ptolomée , liv. IV, ch IX.

(d) Liv. IV, ch. VII & VIII.

par les terres, & par des navires jettés par la tempête : Et comme aujourd'hui on connoît assez bien les côtes de l'Afrique, & très-mal l'intérieur (a), les anciens connoissoient assez bien l'intérieur, & très-mal les côtes.

J'ai dit que des Phéniciens, envoyés par Nécho & Eudoxe sous Ptolomée Lature, avoient fait le tour de l'Afrique : il faut bien que, du temps de Ptolémée le géographe, ces deux navigations fussent regardées comme fabuleuses, puisqu'il place (b), depuis le *sinus magnus*, qui est, je crois, le golfe de Siam, une terre inconnue, qui va d'Asie en Afrique, aboutir au promontoire *Prassum* ; de sorte que la mer des Indes n'auroit été qu'un lac. Les anciens, qui reconnurent les Indes par le nord, s'étant avancés vers l'orient, placèrent vers le midi cette terre inconnue.

(a) Voyez avec quelle exactitude Strabon & Ptolémée nous décrivent les diverses parties de l'Afrique. Ces connoissances venoient des diverses guerres que les deux plus puissantes nations du monde, les Carthaginois & les Romains, avoient eues avec les peuples d'Afrique, des alliances qu'ils avoient contractées, du commerce qu'ils avoient fait dans les terres.

(b) Liv. VII, ch. III.

CHAPITRE XI.

Carthage & Marseille.

CARTHAGE avoit un singulier droit des gens ; elle faisoit noyer (a) tous les étrangers qui trafiquoient en Sardaigne & vers les colonnes d'Hercule : Son droit politique n'étoit pas moins extraordinaire ; elle défendit aux Sardes de cultiver la terre , sous peine de la vie. Elle accrut sa puissance par ses richesses , & ensuite ses richesses par sa puissance. Maîtresse des côtes d'Afrique que baigne la méditerranée, elle s'étendit le long de celles de l'océan. *Hannon*, par ordre du sénat de Carthage , répandit trente mille Carthaginois depuis les colonnes d'Hercule jusqu'à Cerné. Il dit que ce lieu est aussi éloigné des colonnes d'Hercule, que les colonnes d'Hercule le sont de Carthage. Cette position est très-remarquable ; elle fait voir qu'*Hannon* borna ses établissemens au vingt-cinquième degré de latitude nord, c'est-à-dire, deux ou trois degrés au-delà des îles Canaries, vers le sud.

(a) *Eratosthène*, dans *Strabon*, liv. XVII, p. 802.

Hannon étant à Cerné, fit une autre navigation, dont l'objet étoit de faire des découvertes plus avant vers le midi. Il ne prit presque aucune connoissance du continent. L'étendue des côtes qu'il suivit, fut de vingt-six jours de navigation, & il fut obligé de revenir faute de vivres. Il paroît que les Carthaginois ne firent aucun usage de cette entreprise d'*Hannon*. *Scylax* (a) dit qu'au-delà de Cerné, la mer n'est pas navigable (b), parce qu'elle y est basse, pleine de limon & d'herbes marines : effectivement il y en a beaucoup dans ces parages (c). Les marchands Carthaginois dont parle *Scylax*, pouvoient trouver des obstacles qu'*Hannon*, qui avoit soixante navires de cinquantes rames chacun, avoit vaincus. Les difficultés sont relatives; & de plus, on ne doit pas confondre une entreprise qui a la hardiesse & la témérité pour objet, avec ce qui est l'effet d'une conduite ordinaire.

(a) Voyez son Périple, article de Carthage.

(b) Voyez Hérodote, in *Melpomene*, sur les obstacles que *Sataspe* trouva.

(c) Voyez les cartes & les relations, le premier volume des voyages qui ont servi à l'établissement de la compagnie des Indes, part. I, p. 201. Cette herbe couvre tellement la surface de la mer, qu'on a de la peine à voir l'eau; & les vaisseaux ne peuvent passer au travers que par un vent frais.

C'est un beau morceau de l'antiquité que la relation d'*Hannon* : le même homme qui a exécuté, a écrit : il ne met aucune ostentation dans ses récits. Les grands capitaines écrivent leurs actions avec simplicité, parce qu'ils sont plus glorieux de ce qu'ils ont fait, que de ce qu'ils ont dit.

Les choses sont comme le stile. Il ne donne point dans le merveilleux : tout ce qu'il dit du climat, du terrein, des mœurs, des manières des habitans, se rapporte à ce qu'on voit aujourd'hui dans cette côte d'Afrique ; il semble que c'est le journal d'un de nos navigateurs.

Hannon remarqua (a) sur sa flotte, que le jour il regnoit dans le continent un vaste silence ; que la nuit on entendoit les sons de divers instrumens de musique ; & qu'on voyoit partout des feux, les uns plus grands, les autres moindres. Nos relations confirment ceci : on y trouve que le jour ces sauvages, pour éviter l'ardeur du soleil, se retirent dans les forêts ; que la nuit ils

(a) Plinè nous dit la même chose en parlant du mont Atlas : *Noctibus micare crebris ignibus, tibiarum cantu tympanorumque sonitu strepere, neminem interdū cerni.*

font de grands feux pour écarter les bêtes féroces; & qu'ils aiment passionnément la danse & les instrumens de musique.

Hannon nous décrit un volcan avec tous les phénomènes que fait voir aujourd'hui le Vésuve; & le récit qu'il fait de ces deux femmes velues, qui se laisserent plutôt tuer que de suivre les Carthaginois, & dont il fit porter les peaux à Carthage, n'est pas, comme on l'a dit, hors de vraisemblance.

Cette relation est d'autant plus précieuse, qu'elle est un monument Punique; & c'est parce qu'elle est un monument Punique, qu'elle a été regardée comme fabuleuse. Car les Romains conserverent leur haine contre les Carthaginois, même après les avoir détruits. Mais ce ne fut que la victoire qui décida s'il falloit dire, *la foi Punique*, ou *la foi Romaine*.

Des modernes (a) ont suivi ce préjugé. Que sont devenues, disent-ils, les villes qu'*Hannon* nous décrit, & dont, même du temps de *Pline*, il ne restoit pas le moindre vestige? Le merveilleux

(a) M. *Dodwel*: voyez sa dissertation sur le Périple d'*Hannon*.

feroit qu'il en fût resté. Etoit-ce Corinthe ou Athènes, qu'*Hannon* alloit bâtir sur ces côtes ? Il laissoit, dans les endroits propres au commerce, des familles Carthaginoises ; & à la hâte, il les mettoit en fureté contre les hommes sauvages & les bêtes féroces. Les calamités des Carthaginois firent cesser la navigation d'Afrique ; il fallut bien que ces familles périssent, ou devinssent sauvages. Je dis plus : quand les ruines de ces villes subsisteroient encore, qui est-ce qui auroit été en faire la découverte dans les bois & dans les marais ? On trouve pourtant dans *Scylax* & dans *Polybe*, que les Carthaginois avoient de grands établissemens sur ces côtes. Voilà les vestiges des villes d'*Hannon* ; il n'y en a point d'autres, parce qu'à peine y en a-t'il d'autres de Carthage même.

Les Carthaginois étoient sur le chemin des richesses : Et s'ils avoient été jusqu'au quatrième degré de latitude nord, & au quinzième de longitude, ils auroient découvert la côte d'Or & les côtes voisines. Ils y auroient fait un commerce de toute autre importance que celui qu'on y fait aujourd'hui, que l'Amérique semble avoir avili les richesses.

tes de tous les autres pays : ils y auroient trouvé des trésors qui ne pouvoient être enlevés par les Romains.

On a dit des choses bien surprenantes des richesses de l'Espagne. Si l'on en croit *Aristote* (a), les Phéniciens qui aborderent à Tartèse, y trouverent tant d'argent que leurs navires ne pouvoient le contenir, & ils firent faire de ce métal leurs plus vils ustensiles. Les Carthaginois, au rapport de *Diodore* (b), trouverent tant d'or & d'argent dans les Pyrénées, qu'ils en mirent aux ancrés de leurs navires. Il ne faut point faire de fond sur ces récits populaires : voici des faits précis.

On voit, dans un fragment de *Polybe* cité par *Strabon* (c), que les mines d'argent qui étoient à la source du Bétis, où quarante mille hommes étoient employés, donnoient au peuple Romain vingt-cinq mille dragmes par jour : cela peut faire environ cinq millions de livres par an, à cinquante francs le marc. On appelloit les montagnes où étoient ces mines, les *montagnes d'argent* (d); ce

(a) Des choses merveilleuses.

(b) Liv. VI.

(c) Liv. III.

(d) *Mons Argentarius*.

320 DE L'ESPRIT DES LOIX;

qui fait voir que c'étoit le Potosi de ces temps-là. Aujourd'hui les mines d'Hannover n'ont pas le quart des ouvriers qu'on employoit dans celles d'Espagne, & elles donnent plus : mais les Romains n'ayant guère que des mines de cuivre, & peu de mines d'argent, & les Grecs ne connoissant que les mines d'Attique très-peu riches, ils durent être étonnés de l'abondance de celles-là.

Dans la guerre pour la succession d'Espagne, un homme appelé le *marquis de Rhodes*, de qui on disoit qu'il s'étoit ruiné dans les mines d'or, & enrichi dans les hôpitaux (a), proposa à la cour de France d'ouvrir les mines des Pyrénées. Il cita les Tyriens, les Carthaginois & les Romains : on lui permit de chercher ; il chercha, il fouilla partout ; il citoit toujours, & ne trouvoit rien.

Les Carthaginois, maîtres du commerce de l'or & de l'argent, voulurent l'être encore de celui du plomb & de l'étain. Ces métaux étoient voiturés par terre, depuis les ports de la Gaule sur l'Océan, jusqu'à ceux de la méditerranée. Les Carthaginois voulurent les recevoir de la première main ; ils envoyèrent *Himil-*

(a) Il en avoit eu quelque part la direction.

con, pour former (a) des établissemens dans les isles Cassitérides, qu'on croit être celles de Silley.

Ces voyages de la Bétique en Angleterre, ont fait penser à quelques gens que les Carthaginois avoient la boussole : mais il est clair qu'ils suivoient les côtes. Je n'en veux d'autre preuve que ce que dit *Himilcon*, qui demeura quatre mois à aller de l'embouchure du Bétis en Angleterre : outre que la fameuse (b) histoire de ce pilote Carthaginois, qui voyant venir un vaisseau Romain, se fit échouer pour ne lui pas apprendre la route d'Angleterre (c), fait voir que ces vaisseaux étoient très-près des côtes lorsqu'ils se rencontrèrent.

Les anciens pourroient avoir fait des voyages de mer qui feroient penser qu'ils avoient la boussole, quoiqu'ils ne l'eussent pas. Si un pilote s'étoit éloigné des côtes, & que pendant son voyage il eût un temps serein, que la nuit il eût toujours vu une étoile polaire, & le jour le lever & le coucher du soleil ; il est clair qu'il auroit pu se conduire com-

(a) Voyez *Festus Avienus*.

(b) *Strabon*, liv. III, sur la fin.

(c) Il fut récompensé par le sénat de Carthage.

me on fait aujourd'hui par la bouffole : mais ce feroit un cas fortuit , & non pas une navigation réglée.

On voit, dans le traité qui finit la première guerre Punique , que Carthage fut principalement attentive à se conserver l'empire de la mer , & Rome à garder celui de la terre. *Hannon* (a), dans la négociation avec les Romains , déclara qu'il ne souffriroit pas seulement qu'ils se lavassent les mains dans les mers de Sicile ; il ne leur fut pas permis de naviger au-delà du beau Promontoire ; il leur fut défendu (b) de trafiquer en Sicile (c), en Sardaigne , en Afrique , excepté à Carthage : exception qui fait voir qu'on ne leur y préparoit pas un commerce avantageux.

Il y eut dans les premiers temps de grandes guerres entre Carthage & Marseille (d) au sujet de la pêche. Après la paix , ils firent concurremment le commerce d'économie. Marseille fut d'autant plus jalouse , qu'égalant sa rivale en industrie , elle lui étoit devenue inférieure.

(a) *Tite-Live* , supplément de *Frenshemius* , seconde décade , liv. VI.

(b) *Polybe* , lib. III.

(c) Dans la partie sujette aux Carthaginois.

(d) *Justin* , liv. XLIII , ch. V.

re en puissance : voilà la raison de cette grande fidélité pour les Romains. La guerre que ceux-ci firent contre les Carthaginois en Espagne , fut une source de richesses pour Marseille qui servoit d'entrepôt. La ruine de Carthage & de Corinthe augmenta encore la gloire de Marseille ; & sans les guerres civiles où il falloit fermer les yeux , & prendre un parti , elle auroit été heureuse sous la protection des Romains , qui n'avoient aucune jalousie de son commerce.

CHAPITRE XII.

Ile de Délos. Mithridate.

CORINTHE ayant été détruite par les Romains , les marchands se retirèrent à Délos : la religion & la vénération des peuples faisoit regarder cette île comme un lieu de sûreté (a) : de plus , elle étoit très-bien située pour le commerce de l'Italie & de l'Asie , qui , depuis l'anéantissement de l'Afrique & l'affoiblissement de la Grèce , étoit devenu plus important.

Dès les premiers temps les Grecs en-

(a) Voyez Strabon , liv. X.

voyèrent, comme nous avons dit, des colonies sur la Propontide & le Pont-Euxin : elles conserverent, sous les Perses, leurs loix & leur liberté. Alexandre, qui n'étoit parti que contre les barbares, ne les attaqua pas (a). Il ne paroît pas même que les rois de Pont, qui en occuperent plusieurs, leur eussent (b) ôté leur gouvernement politique.

La puissance (c) de ces rois augmenta, sitôt qu'ils les eurent soumises. Mithridate se trouva en état d'acheter partout des troupes ; de réparer (d) continuellement ses pertes ; d'avoir des ouvriers, des vaisseaux, des machines de guerre ; de se procurer des alliés ; de corrompre ceux des Romains, & les Romains mêmes ; de soudoyer (e) les barbares de l'Asie & de l'Europe ; de faire

(a) Il confirma la liberté de la ville d'*Amise*, colonie Athénienne, qui avoit joui de l'état populaire, même sous les rois de Perse. *Lucullus*, qui prit Sinope & *Amise*, leur rendit la liberté, & rappella les habitants, qui s'étoient enfuis sur leurs vaisseaux.

(b) Voyez ce qu'écrivit Appien sur les Phanagoréens, les Amisiens, les Synopiens, dans son livre de la guerre contre Mithridate.

(c) Voyez Appien, sur les trésors immenses que Mithridate employa dans ses guerres, ceux qu'il avoit cachés, ceux qu'il perdit si souvent par la trahison des siens, ceux qu'on trouva après la mort.

(d) Il perdit une fois 170000 hommes, & de nouvelles armées réparurent d'abord.

(e) Voyez Appien, de la guerre contre Mithridate.

la guerre long-temps , & par conséquent de discipliner ses troupes : il put les armer , & les instruire dans l'art militaire (a) des Romains , & former des corps considérables de leurs transfuges : enfin , il put faire de grandes pertes , & souffrir de grands échecs , sans périr : & il n'auroit point péri , si , dans les prospérités , le roi voluptueux & barbare n'avoit pas détruit ce que , dans la mauvaise fortune , avoit fait le grand prince.

C'est ainsi que , dans le temps que les Romains étoient au comble de la grandeur , & qu'ils sembloient n'avoir à craindre qu'eux-mêmes , Mithridate remit en question ce que la prise de Carthage , les défaites de Philippe , d'Antiochus & de Persée , avoient décidé. Jamais guerre ne fut plus funeste : & les deux partis ayant une grande puissance & des avantages mutuels , les peuples de la Grèce & de l'Asie furent détruits , ou comme amis de Mithridate , ou comme ses ennemis. Délos fut enveloppée dans le malheur commun. Le commerce tomba de toutes parts ; il falloit bien qu'il fût détruit , les peuples mêmes l'étoient.

(a) Voyez Appien , de La guerre contre Mithridate.

Les Romains , suivant un système dont j'ai parlé ailleurs (a) , destructeurs pour ne pas paroître conquérans , ruinerent Carthage & Corinthe : & , par une telle pratique , ils se seroient peut-être perdus , s'ils n'avoient pas conquis toute la terre. Quand les rois de Pont se rendirent maîtres des colonies Grecques du Pont-Euxin , ils n'eurent garde de détruire ce qui devoit être la cause de leur grandeur.

(a) Dans les considérations sur les causes de la grandeur des Romains.

CHAPITRE XIII.

Du génie des Romains pour la marine.

LES Romains ne faisoient cas que des troupes de terre , dont l'esprit étoit de rester toujours ferme , de combattre au même lieu & d'y mourir. Ils ne pouvoient estimer la pratique des gens de mer qui se présentent au combat , fuient , reviennent , évitent toujours le danger , emploient la ruse , rarement la force. Tout cela n'étoit point du génie des

Grecs (a), & étoit encore moins de celui des Romains.

Ils ne destinoient donc à la marine que ceux qui n'étoient pas des citoyens assez considérables (b) pour avoir place dans les légions : les gens de mer étoient ordinairement des affranchis.

Nous n'avons aujourd'hui ni la même estime pour les troupes de terre, ni le même mépris pour celles de mer. Chez les premières (c) l'art est diminué, chez les secondes (d) il est augmenté : or on estime les choses à proportion du degré de suffisance qui est requis pour les bien faire.

(a) Comme l'a remarqué Platon, liv. IV des loix.

(b) Polybe, liv. V.

(c) Voyez les considérations sur les causes de la grandeur des Romains, &c.

(d) Ibid.

CHAPITRE XIV.

Du génie des Romains pour le commerce.

ON n'a jamais remarqué aux Romains de jalousie sur le commerce. Ce fut comme nation rivale, & non comme nation commerçante, qu'ils attaquèrent Carthage. Ils favorisèrent les villes qui fai-

328 DE L'ESPRIT DES LOIX;

soient le commerce, quoiqu'elles ne fussent pas sujettes : ainsi ils augmentèrent par la cession de plusieurs pays la puissance de Marseille. Ils craignoient tout des barbares, & rien d'un peuple négociant. D'ailleurs leur génie, leur gloire, leur éducation militaire, la forme de leur gouvernement, les éloignoient du commerce.

Dans la ville, on n'étoit occupé que de guerres, d'élections, de brigues & de procès; à la campagne, que d'agriculture; & dans les provinces un gouvernement dur & tyrannique étoit incompatible avec le commerce.

Que si leur constitution politique y étoit opposée, leur droit des gens n'y répugnoit pas moins. » Les peuples, » dit le jurisconsulte *Pomponius* (a), » avec lesquels nous n'avons ni amitié, ni » hospitalité, ni alliance, ne sont point » nos ennemis : cependant, si une chose » qui nous appartient, tombe entre leurs » mains, ils en sont propriétaires, les hommes libres deviennent leurs esclaves; & » ils sont dans les mêmes termes à notre » égard. «

Leur droit civil n'étoit pas moins ac-

(a) Leg. V, §. de captivis.

cablant. La loi de *Constantin*, après avoir déclaré bâtards les enfans des personnes viles qui se sont mariées avec celles d'une condition relevée, confond les femmes qui ont une boutique (a) de marchandises avec les esclaves, les cabaretieres, les femmes de théâtre, les filles d'un homme qui tient un lieu de prostitution, ou qui a été condamné à combattre sur l'arène : ceci descendoit des anciennes institutions des Romains.

Je sçais bien que des gens pleins de ces deux idées ; l'une, que le commerce est la chose du monde la plus utile à un état ; & l'autre, que les Romains avoient la meilleure police du monde, ont cru qu'ils avoient beaucoup encouragé & honoré le commerce : mais la vérité est qu'ils y ont rarement pensé.

(a) *Quæ mercimoniis publicè præfuit. Leg. V, cod. de natural. liberis.*



CHAPITRE XV.

Commerce des Romains avec les barbares.

LES Romains avoient fait de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, un vaste empire : la foiblesse des peuples & la tyrannie du commandement unirent toutes les parties de ce corps immense. Pour lors la politique Romaine fut de se séparer de toutes les nations qui n'avoient pas été assujetties : la crainte de leur porter l'art de vaincre, fit négliger l'art de s'enrichir. Ils firent des loix pour empêcher tout commerce avec les barbares. » Que personne, disent (a) *Valens* » & *Gratien*, n'envoie du vin, de l'huile » ou d'autres liqueurs aux barbares, même pour en goûter ; qu'on ne leur porte » point de l'or (b), ajoutent *Gratien*, » *Valentinien* & *Théodose*, & que même » ce qu'ils en ont, on le leur ôte avec finesse. « Le transport du fer fut défendu » sous peine de la vie.

Domitien, prince timide, fit arracher

(a) Leg. ad Barbaricum, cod. quæ res exportari non debeant.

(b) Leg. II, cod. de commerc. & mercator.

LIV. XXI. CHAP. XV. 331

les vignes (a) dans la Gaule, de crainte sans doute que cette liqueur n'y attirât les barbares, comme elle les avoit autrefois attirés en Italie. *Probus & Julien*, qui ne les redoutèrent jamais, en rétablirent la plantation.

Je sçais bien que dans la foiblesse de l'empire, les barbares obligerent les Romains d'établir des étapes (b) & de commercer avec eux. Mais cela même prouve que l'esprit des Romains étoit de ne pas commercer.

(a) Leg. II, *quæ res exportari non debeant*; & *Procope*, guerre des Perses, liv I.

(b) Voyez les considérations sur les causes de la grandeur des Romains & de leur décadence. *Paris*, 1755.

CHAPITRE XVI.

*Du commerce des Romains avec l'Arabie
& les Indes.*

LE négoce de l'Arabie-heureuse & celui des Indes furent les deux branches, & presque les seules, du commerce extérieur. Les Arabes avoient de grandes richesses : ils les tiroient de leurs mers & de leurs forêts ; & comme ils achetoient peu, & vendoient beaucoup,

332 DE L'ESPRIT DES LOIX;

ils attiroient (a) à eux l'or & l'argent de leurs voisins. Auguste (b) connut leur opulence, & il résolut de les avoir pour amis, ou pour ennemis. Il fit passer *Elius Gallus* d'Egypte en Arabie. Celui-ci trouva des peuples oisifs, tranquilles & peu aguerris. Il donna des batailles, fit des sièges, & ne perdit que sept soldats; mais la perfidie de ses guides, les marches, le climat, la faim, la soif, les maladies, des mesures mal prises, lui firent perdre son armée.

Il fallut donc se contenter de négocier avec les Arabes comme les autres peuples avoient fait, c'est-à-dire, de leur porter de l'or & de l'argent pour leurs marchandises. On commerce encore avec eux de la même manière; la caravane d'Alep & le vaisseau royal de Suez y portent des sommes immenses (c).

La nature avoit destiné les Arabes au commerce; elle ne les avoit pas desti-

(a) *Pline*, liv. VII, chapitre XXVIII; & *Strabon*, liv. XVI.

(b) *Ibid.*

(c) Les caravanes d'Alep & de Suez y portent deux millions de notre monnoie, & il en passe autant en fraude; le vaisseau royal de Suez y porte aussi deux millions.

nés à la guerre : mais lorsque ces peuples tranquilles se trouverent sur les frontieres des Parthes & des Romains, ils devinrent auxiliaires des uns & des autres. *Elius Gallus* les avoit trouvés commerçans ; Mahomet les trouva guerriers : il leur donna de l'enthousiasme , & les voilà conquérans.

Le commerce des Romains aux Indes étoit considérable. *Strabon* (a) avoit appris en Egypte qu'ils y employoient cent vingt navires : ce commerce ne se soutenoit encore que par leur argent. Ils y envoioient tous les ans cinquante millions de sesterces. *Pline* (b) dit que les marchandises qu'on en rapportoit, se vendoient à Rome le centuple. Je crois qu'il parle trop généralement : ce profit fait une fois, tout le monde aura voulu le faire ; & dès ce moment personne ne l'aura fait.

On peut mettre en question s'il fut avantageux aux Romains de faire le commerce de l'Arabie & des Indes. Il falloit qu'ils y envoyassent leur argent ; & ils n'avoient pas, comme nous, la ressource de l'Amérique, qui supplée à ce que

(a) Liv. II, pag. 81.

(b) Liv. VI, ch. xxiii.

334 DE L'ESPRIT DES LOIX ;
nous envoyons. Je suis persuadé qu'une
des raisons qui fit augmenter chez eux la
valeur numéraire des monnoies , c'est-
à-dire , établir le billon , fut la rareté de
l'argent , causée par le transport conti-
nuel qui s'en faisoit aux Indes. Que si
les marchandises de ce pays se vendoient
à Rome le centuple ; ce profit des Ro-
mains se faisoit sur les Romains mê-
mes , & n'enrichissoit point l'empire.

On pourra dire, d'un autre côté , que
ce commerce procuroit aux Romains
une grande navigation , c'est-à-dire , une
grande puissance ; que des marchandises
nouvelles augmentoient le commerce in-
térieur , favorisoient les arts , entrete-
noient l'industrie ; que le nombre des
citoyens se multiplioit à proportion des
nouveaux moyens qu'on avoit de vi-
vre ; que ce nouveau commerce produi-
soit le luxe que nous avons prouvé être
aussi favorable au gouvernement d'un
seul , que fatal à celui de plusieurs ; que
cet établissement fut de même date que
la chute de leur république ; que le luxe
à Rome étoit nécessaire ; & qu'il falloit
bien qu'une ville qui attiroit à elle tou-
tes les richesses de l'univers , les rendît
par son luxe.

Strabon (a) dit que le commerce des Romains aux Indes étoit beaucoup plus considérable que celui des rois d'Egypte : & il est singulier que les Romains, qui connoissoient peu le commerce, aient eu pour celui des Indes plus d'attention que n'en eurent les rois d'Egypte, qui l'avoient, pour ainsi dire, sous les yeux. Il faut expliquer ceci.

Après la mort d'Alexandre, les rois d'Egypte établirent aux Indes un commerce maritime ; & les rois de Syrie, qui eurent les provinces les plus orientales de l'empire & par conséquent les Indes, maintinrent ce commerce dont nous avons parlé au chapitre VI, qui se faisoit par les terres & par les fleuves, & qui avoit reçu de nouvelles facilités par l'établissement des colonies Macédoniennes : de sorte que l'Europe communiquoit avec les Indes, & par l'Egypte, & par le royaume de Syrie. Le démembrement qui se fit du royaume de Syrie, d'où se forma celui de Bactriane, ne fit aucun tort à ce commerce. *Marin Tyrien*, cité par *Ptolémée* (b), parle

(a) Il dit, au liv. XII, que les Romains y employoient cent vingt navires ; & au liv. XVII, que les rois Grecs y en envoyoient à peine vingt.

(b) Liv. I, ch. II.

336 DE L'ESPRIT DES LOIX,

des découvertes faites aux Indes par le moyen de quelques marchands Macédoniens. Celles que les expéditions des rois n'avoient pas faites, les marchands les firent. Nous voyons dans *Ptolémée* (a), qu'ils allerent depuis la tour de Pierre (b) jusqu'à Sera : & la découverte faite par les marchands d'une étape si reculée, située dans la partie orientale & septentrionale de la Chine, fut une espèce de prodige. Ainsi, sous les rois de Syrie & de Bactriane, les marchandises du midi de l'Inde passaient, par l'Indus, l'Oxus & la mer Caspienne, en occident ; & celles des contrées plus orientales & plus septentrionales étoient portées depuis Sera, la tour de Pierre, & autres étapes, jusqu'à l'Euphrate. Ces marchands faisoient leur route, tenant, à peu près, le quarantième degré de latitude nord, par des pays qui sont au couchant de la Chine, plus policés qu'ils ne sont aujourd'hui, parce que les Tartares ne les avoient pas encore infestés.

Or, pendant que l'empire de Syrie

(a) Liv. VI, ch. XIII.

(b) Nos meilleures cartes placent la tour de Pierre au centième degré de longitude, & environ le quarantième de latitude.

étendoit

étendoit si fort son commerce du côté des terres , l'Egypte n'augmenta pas beaucoup son commerce maritime.

Les Parthes parurent , & fonderent leur empire : & lorsque l'Egypte tomba sous la puissance des Romains , cet empire étoit dans sa force , & avoit reçu son extension.

Les Romains & les Parthes furent deux puissances rivales , qui combattirent , non pas pour sçavoir qui devoit régner , mais exister. Entre les deux empires , il se forma des deserts ; entre les deux empires , on fut toujours sous les armes ; bien loin qu'il y eût de commerce , il n'y eut pas même de communication. L'ambition , la jalousie , la religion , la haine , les mœurs , séparèrent tout. Ainsi le commerce entre l'occident & l'orient , qui avoit eu plusieurs routes , n'en eut plus qu'une ; & Alexandrie étant devenue la seule étape , cette étape grossit.

Je ne dirai qu'un mot du commerce intérieur. Sa branche principale fut celle des bleds qu'on faisoit venir pour la subsistance du peuple de Rome : ce qui étoit une matière de police , plutôt qu'un objet de commerce. A cette occasion , les nau-

338 DE L'ESRIT DES LOIX,
toniers reçurent quelques privilèges (a),
parce que le salut de l'empire dépendoit
de leur vigilance.

(a) Suet. in Claudio. Leg. VII, cod. Theodof. de
naviculariis.

CHAPITRE XVII.

*Du commerce après la destruction des
Romains en occident.*

L'EMPIRE Romain fut envahi ; &
l'un des effets de la calamité générale,
fut la destruction du commerce. Les
barbares ne le regarderent d'abord que
comme un objet de leurs brigandages ;
& quand ils furent établis, ils ne l'hon-
norerent pas plus que l'agriculture & les
autres professions du peuple vaincu.

Bien-tôt il n'y eut presque plus de
commerce en Europe ; la noblesse qui
regnoit partout, ne s'en mettoit point
en peine.

La loi (a) des Wisigoths permettoit
aux particuliers d'occuper la moitié du
lit des grands fleuves, pourvu que l'autre
restât libre pour les filets & pour les
bateaux ; il falloit qu'il y eût bien peu

(a) Liv. VIII, tit. 4, § 9.

de commerce dans les pays qu'ils avoient conquis.

Dans ces temps-là s'établirent les droits infensés d'aubaine & de naufrage : les hommes penserent que les étrangers ne leur étant unis par aucune communication du droit civil, ils ne leur devoient d'un côté aucune sorte de justice, & de l'autre aucune sorte de pitié.

Dans les bornes étroites où se trouvoient les peuples du nord, tout leur étoit étranger : dans leur pauvreté, tout étoit pour eux un objet de richesses. Etablis avant leurs conquêtes sur les côtes d'une mer resserrée & pleine d'écueils, ils avoient tiré parti de ces écueils mêmes.

Mais les Romains qui faisoient des loix pour tout l'univers, en avoient fait de très-humaines (a) sur les naufrages : ils réprimerent à cet égard les brigandages de ceux qui habitoient les côtes, & ce qui étoit plus encore, la rapacité de leur fisc (b).

(a) Toto titulo, ff. de incend. ruin. naufrag. & cod. de naufragiis ; & lég. III, ff. de lég. Cornel. de siccariis.

(b) Leg. I, cod. de naufragiis.

CHAPITRE XVIII.

Règlement particulier.

LA loi (a) des Wisigoths fit pourtant une disposition favorable au commerce; elle ordonna que les marchands qui venoient de de-là la mer seroient jugés, dans les différends qui naïssent entre eux, par les loix & par des juges de leur nation. Ceci étoit fondé sur l'usage établi chez tous ces peuples mêlés, que chaque homme vécût sous sa propre loi; chose dont je parlerai beaucoup dans la suite.

(a) Liv. XI, tit. 3, §. 2.

CHAPITRE XIX.

Du commerce, depuis l'affoiblissement des Romains en orient.

LES Mahométans parurent, conquièrent, & se diviserent. L'Egypte eut ses souverains particuliers. Elle continua de faire le commerce des Indes. Maîtresse des marchandises de ce pays, elle attira les richesses de tous les autres. Ses sou-

dans furent les plus puissans princes de ces temps-là : on peut voir dans l'histoire comment , avec une force constante & bien ménagée , ils arrêterent l'ardeur , la fougue & l'impétuosité des croisés.

CHAPITRE XX.

Comment le commerce se fit jour en Europe , à travers la barbarie.

LA philosophie d'*Aristote* ayant été portée en occident , elle plut beaucoup aux esprits subtils , qui , dans les temps d'ignorance , sont les beaux esprits. Des scholastiques s'en infatuerent , & prirent de ce philosophe (a) bien des explications sur le prêt à intérêt , au lieu que la source en étoit si naturelle dans l'évangile ; ils le condamnerent indistinctement & dans tous les cas. Par-là le commerce , qui n'étoit que la profession des gens vils , devint encore celle des malhonnêtes gens : car toutes les fois que l'on défend une chose naturellement permise ou nécessaire , on ne fait que rendre malhonnêtes gens ceux qui la font.

(a) Voyez *Aristote* , polit. liv. I , ch. ix & x.

Le commerce passa à une nation pour lors couverte d'infamie ; & bien-tôt il ne fut plus distingué des usures les plus affreuses , des monopoles , de la levée des subsides , & de tous les moyens mal-honnêtes d'acquérir de l'argent.

Les Juifs (a) enrichis par leurs exactions , étoient pillés par les princes avec la même tyrannie : chose qui consolait les peuples , & ne les soulageoit pas.

Ce qui se passa en Angleterre donnera une idée de ce qu'on fit dans les autres pays. Le roi *Jean* (b) ayant fait emprisonner les Juifs pour avoir leur bien , il y en eut peu qui n'eussent au moins quelque œil crevé : ce roi faisoit ainsi sa chambre de justice. Un d'eux , à qui on arracha sept dents , une chaque jour , donna dix mille marcs d'argent à la huitième. *Henri III* tira d'*Aaron* , Juif d'*York* , quatorze mille marcs d'argent & dix mille pour la reine. Dans ces temps-là on faisoit violemment ce qu'on fait aujourd'hui en Pologne avec quel-

(a) Voyez dans *Marca Hispanica* , les constitutions d'*Arragon* des années 1228 & 1231 ; & dans *Brussel* , l'accord de l'année 1206 , passé entre le roi , la comtesse de Champagne , & *Gui de Dampierre*.

(b) *Slowe* , in his survey of London , liv. III, p. 54.

que mesure. Les rois ne pouvant fouiller dans la bourse de leurs sujets à cause de leurs privilèges, mettoient à la torture les Juifs qu'on ne regardoit pas comme citoyens.

Enfin, il s'introduisit une coutume, qui confisqua tous les biens des Juifs qui embrassoient le christianisme. Cette coutume si bizarre, nous la sçavons par la loi (a) qui l'abroge. On en a donné des raisons bien vaines; on a dit qu'on vouloit les éprouver, & faire en sorte qu'il ne restât rien de l'esclavage du démon. Mais il est visible que cette confiscation étoit une espece de droit (b) d'amortissement, pour le prince ou pour les seigneurs, des taxes qu'ils levoient sur les Juifs, & dont ils étoient frustrés lorsque ceux-ci embrassoient le christianisme. Dans ces temps-là on regardoit les hommes comme des terres. Et je remarquerai en passant, combien on s'est joué de cette nation d'un siècle à l'autre. On confisquoit leurs biens lorsqu'ils vou-

(a) Edit donné à Bayille le 4 avril 1392.

(b) En France, les Juifs étoient serfs, main-mortables; & les seigneurs leur succédoient. M. Brussel rapporte un accord de l'an 1206, entre le roi & Thibaut comte de Champagne, par lequel il étoit convenu que les Juifs de l'un ne prêteroient point dans les terres de l'autre.

344 DE L'ESPRIT DES LOIX,
loient être chrétiens, & bien-tôt après
on les fit brûler lorsqu'ils ne voulurent
pas l'être.

Cependant on vit le commerce sortir
du sein de la vexation & du désespoir.
Les Juifs, pros crits tour-à-tour de cha-
que pays, trouverent le moyen de sau-
ver leurs effets. Par-là ils rendirent pour
jamais leurs retraites fixes ; car tel prince
qui voudroit bien se défaire d'eux, ne
seroit pas pour cela d'humeur à se dé-
faire de leur argent.

Ils (a) inventerent les lettres de
change : & par ce moyen le commerce
put éluder la violence, & se mainte-
nir partout ; le négociant le plus riche
n'ayant que des biens invisibles, qui pou-
voient être envoyés partout, & ne lais-
soient de trace nulle part.

Les théologiens furent obligés de
restreindre leurs principes ; & le com-
merce, qu'on avoit violemment lié avec
la mauvaise foi, entra, pour ainsi dire,
dans le sein de la probité.

(a) On sçait que, sous Philippe-Auguste & sous Phi-
lippe-le-Long, les Juifs, chassés de France, se réfur-
gierent en Lombardie ; & que là ils donnerent aux
négocians étrangers & aux voyageurs des lettres se-
cettes sur ceux à qui ils avoient confié leurs effets en
France, qui furent acquittés.

Ainsi nous devons aux spéculations des scholastiques tous les malheurs (a) qui ont accompagné la destruction du commerce ; & à l'avarice des princes l'établissement d'une chose qui le met en quelque façon hors de leur pouvoir.

Il a fallu, depuis ce temps, que les princes se gouvernassent avec plus de sagesse qu'ils n'auroient eux-mêmes pensé : car, par l'événement, les grands coups d'autorité se sont trouvés si maladroits, que c'est une expérience reconnue, qu'il n'y a plus que la bonté du gouvernement qui donne de la prospérité.

On a commencé à se guérir du Machiavélisme, & on s'en guérira tous les jours. Il faut plus de modération dans les conseils. Ce qu'on appelloit autrefois des coups d'état, ne seroit aujourd'hui, indépendamment de l'horreur, que des imprudences.

Et il est heureux pour les hommes d'être dans une situation, où pendant que leurs passions leur inspirent la pen-

(a) Voyez, dans le cours du droit, la quatrevingt-troisième nouvelle de Léon, qui révoque la loi de Basile son père. Cette loi de Basile est dans Herménopule, sous le nom de Léon, liv. III, tit. 7, §. 27.

346 DE L'ESPRIT DES LOIX,
fée d'être méchans, ils ont pourtant in-
térêt de ne pas l'être.

CHAPITRE XXI.

*Découverte de deux nouveaux mondes :
état de l'Europe à cet égard.*

LA boussole ouvrit, pour ainsi dire, l'univers. On trouva l'Asie & l'Afrique dont on ne connoissoit que quelques bords, & l'Amérique dont on ne connoissoit rien du tout.

Les Portugais naviguant sur l'océan Atlantique, découvrirent la pointe la plus méridionale de l'Afrique; ils virent une vaste mer; elle les porta aux Indes orientales. Leurs périls sur cette mer, & la découverte de Mozambique, de Mélinde & de Calicut, ont été chantés par le Camoëns, dont le poëme fait sentir quelque chose des charmes de l'Odyssée & de la magnificence de l'Énéide.

Les Vénitiens avoient fait jusques là le commerce des Indes par les pays des Turcs, & l'avoient poursuivi au milieu des avanies & des outrages. Par la découverte du cap de Bonne-Espérance,

& celles qu'on fit quelques-temps après, l'Italie ne fut plus au centre du monde commerçant; elle fut, pour ainsi dire, dans un coin de l'univers, & elle y est encore. Le commerce même du levant dépendant aujourd'hui de celui que les grandes nations font aux deux Indes, l'Italie ne le fait plus qu'accessoirement.

Les Portugais trafiquerent aux Indes en conquérans : Les loix gênantes (a) que les Hollandois imposent aujourd'hui aux petits princes Indiens sur le commerce, les Portugais les avoient établies avant eux.

La fortune de la maison d'Autriche fut prodigieuse. Charles-Quint recueillit la succession de Bourgogne, de Castille & d'Arragon; il parvint à l'empire; & pour lui procurer un nouveau genre de grandeur, l'univers s'étendit, & l'on vit paroître un monde nouveau sous son obéissance.

Christophe Colomb découvrit l'Amérique; & quoique l'Espagne n'y envoyât point de forces qu'un petit prince de l'Europe n'eût pu y envoyer tout de

(a) Voyez la relation de François Pyrard, deuxième partie, ch. xv.

348 DE L'ESPRIT DES LOIX,
même, elle soumit deux grands empires
& d'autres grands états.

Pendant que les Espagnols découvroient & conquéroient du côté de l'occident, les Portugais poufloient leurs conquêtes & leurs découvertes du côté de l'orient : ces deux nations se rencontrèrent ; elles eurent recours au Pape Alexandre VI, qui fit la célèbre ligne de démarcation, & jugea un grand procès.

Mais les autres nations de l'Europe ne les laissèrent pas jouir tranquillement de leur partage : les Hollandois chassèrent les Portugais de presque toutes les Indes orientales, & diverses nations firent en Amérique des établissemens.

Les Espagnols regarderent d'abord les terres découvertes comme des objets de conquête : des peuples plus raffinés qu'eux trouverent qu'elles étoient des objets de commerce, & c'est là-dessus qu'ils dirigèrent leurs vues. Plusieurs peuples se sont conduits avec tant de sagesse, qu'ils ont donné l'empire à des compagnies de négocians, qui, gouvernant ces états éloignés uniquement pour le négoce, ont fait une grande puissance accessoire, sans embarrasser l'état principal.

LIV. XXI. CHAP. XXI. 349

Les colonies qu'on y a formées, sont sous un genre de dépendance dont on ne trouve que peu d'exemples dans les colonies anciennes, soit que celles d'aujourd'hui relevent de l'état même, ou de quelque compagnie commerçante établie dans cet état.

L'objet de ces colonies est de faire le commerce à de meilleures conditions qu'on ne le fait avec les peuples voisins, avec lesquels tous les avantages sont réciproques. On a établi que la métropole seule pourroit négocier dans la colonie ; & cela avec grande raison, parce que le but de l'établissement a été l'extension du commerce, non la fondation d'une ville ou d'un nouvel empire.

Ainsi c'est encore une loi fondamentale de l'Europe, que tout commerce avec une colonie étrangère, est regardé comme un pur monopole punissable par les loix du pays : & il ne faut pas juger de cela par les loix & les exemples des anciens (a) peuples qui n'y sont guere applicables.

Il est encore reçu que le commerce établi entre les métropoles, n'entraîne

(a) Excepté les Carthaginois, comme on voit par le traité qui termina la première guerre Punique.

350 DE L'ESPRIT DES LOIX,
point une permission pour les colonies,
qui restent toujours en état de prohibi-
tion.

Le désavantage des colonies qui per-
dent la liberté du commerce, est visi-
blement compensé par la protection de
la métropole (a), qui la défend par ses
armes, ou la maintient par ses loix.

De-là suit une troisième loi de l'Eu-
rope, que quand le commerce étranger
est défendu avec la colonie, on ne peut
naviger dans ses mers, que dans les cas
établis par les traités.

Les nations, qui sont à l'égard de tout
l'univers ce que les particuliers sont
dans un état, se gouvernent comme eux
par le droit naturel & par les loix qu'el-
les se sont faites. Un peuple peut céder
à un autre la mer, comme il peut céder
la terre. Les Carthaginois exigèrent (b)
des Romains qu'ils ne navigeroient pas
au-delà de certaines limites, comme les
Grecs avoient exigé du roi de Perse qu'il
se tiendrait toujours éloigné des côtes
de la mer (c) de la carrière d'un cheval.

(a) Métropole est, dans le langage des anciens,
l'état qui a fondé la colonie.

(b) Polybe, liv. III.

(c) Le roi de Perse s'obligea, par un traité, de ne
naviger avec aucun vaisseau de guerre au-delà des

L'extrême éloignement de nos colonies n'est point un inconvénient pour leur sûreté : car si la métropole est éloignée pour les défendre , les nations rivales de la métropole ne sont pas moins éloignées pour les conquérir.

De plus , cet éloignement fait que ceux qui vont s'y établir ne peuvent prendre la maniere de vivre d'un climat si différent ; ils sont obligés de tirer toutes les commodités de la vie du pays d'où ils sont venus. Les Carthaginois (a) , pour rendre les Sardes & les Corfes plus dépendans , leur avoient défendu , sous peine de la vie , de planter , de semer & de faire rien de semblable ; ils leur envoioient d'Afrique des vivres. Nous sommes parvenus au même point , sans faire des loix si dures. Nos colonies des isles Antilles sont admirables ; elles ont des objets de commerce que nous n'avons ni ne pouvons avoir ; elles manquent de ce qui fait l'objet du nôtre.

L'effet de la découverte de l'Amé-

roches Seyanées & des isles Chéridoniennes. *Plutarque, Vie de Cimón.*

(a) Aristote, des choses merveilleuses. *Tit-Live, liv. VII de la seconde décade.*

rique fut de lier à l'Europe l'Asie & l'Afrique ; l'Amérique fournit à l'Europe la matiere de son commerce avec cette vaste partie de l'Asie qu'on appella les Indes Orientales. L'argent, ce métal si utile au commerce comme signe, fut encore la base du plus grand commerce de l'univers comme marchandise. Enfin la navigation d'Afrique devint nécessaire ; elle fournissoit des hommes pour le travail des mines & des terres de l'Amérique.

L'Europe est parvenue à un si haut degré de puissance, que l'histoire n'a rien à comparer là-dessus ; si l'on considère l'immensité des dépenses, la grandeur des engagements, le nombre des troupes, & la continuité de leur entretien, même lorsqu'elles sont le plus inutiles, & qu'on ne les a que pour l'ostentation.

Le pere du *Halde* (a) dit que le commerce intérieur de la Chine est plus grand que celui de toute l'Europe. Cela pourroit être, si notre commerce extérieur n'augmentoît pas l'intérieur. L'Europe fait le commerce & la navigation des trois autres parties du

(a) Tome II, pag. 170.

monde; comme la France, l'Angleterre & la Hollande font à peu près la navigation & le commerce de l'Europe.

CHAPITRE XXII.

Des richesses que l'Espagne tira de l'Amérique.

SI l'Europe (a) a trouvé tant d'avantage dans le commerce de l'Amérique, il seroit naturel de croire que l'Espagne en auroit reçu de plus grands. Elle tira du monde nouvellement découvert une quantité d'or & d'argent si prodigieuse, que ce que l'on en avoit eu jusqu'alors ne pouvoit y être comparé.

Mais (ce qu'on n'auroit jamais soupçonné) la misere la fit échouer presque partout. *Philippe II*, qui succéda à *Charles - Quint*, fut obligé de faire la célèbre banqueroute que tout le monde sçait; & il n'y a guere jamais eu de prince qui ait plus souffert que lui.

(a) Ceci parut il y a plus de vingt ans, dans un petit ouvrage manuscrit de l'auteur, qui a été presque tout fondu dans celui-ci.

354 DE L'ESPRIT DES LOIX,
des murmures, de l'insolence & de la
révolte de ses troupes toujours mal
payées.

Depuis ce temps, la monarchie d'Espagne déclina sans cesse. C'est qu'il y avoit un vice intérieur & physique dans la nature de ces richesses, qui les rendoit vaines; & ce vice augmenta tous les jours.

L'or & l'argent font une richesse de fiction ou de signe. Ces signes sont très-durables & se détruisent peu, comme il convient à leur nature. Plus ils se multiplient, plus ils perdent de leur prix, parce qu'ils représentent moins de choses.

Lors de la conquête du Mexique & du Pérou, les Espagnols abandonnerent les richesses naturelles pour avoir des richesses de signes qui s'avilissoient par elles-mêmes. L'or & l'argent étoient très-rares en Europe; & l'Espagne maîtresse tout-à-coup d'une très-grande quantité de ces métaux, conçut des espérances qu'elle n'avoit jamais eues. Les richesses que l'on trouva dans les pays conquis, n'étoient pourtant pas proportionnées à celles de leurs mines. Les Indiens en cachèrent une

partie ; & de plus, ces peuples, qui ne faisoient servir l'or & l'argent qu'à la magnificence des temples des dieux & des palais des rois, ne les cherchoient pas avec la même avarice que nous : enfin ils n'avoient pas le secret de tirer les métaux de toutes les mines ; mais seulement de celles dans lesquelles la séparation se fait par le feu, ne connoissant pas la manière d'employer le mercure, ni peut-être le mercure même.

Cependant l'argent ne laissa pas de doubler bientôt en Europe ; ce qui parut en ce que le prix de tout ce qui s'acheta fut environ du double.

Les Espagnols fouillèrent les mines, creusèrent les montagnes, inventèrent des machines pour tirer les eaux, briser le mineray & le séparer ; & comme ils se jouoient de la vie des Indiens, ils les firent travailler sans ménagement. L'argent doubla bientôt en Europe, & le profit diminua toujours de moitié pour l'Espagne, qui n'avoit chaque année que la même quantité d'un métal qui étoit devenu la moitié moins précieux.

Dans le double du temps, l'argent

356 DE L'ESPRIT DES LOIX,
doubla encore; & le profit diminua en-
core de la moitié.

Il diminua même de plus de la moitié:
voici comment.

Pour tirer l'or des mines, pour lui
donner les préparations requises, & le
transporter en Europe, il falloit une dé-
pense quelconque; je suppose qu'elle
fût comme 1 est à 64: quand l'argent fut
doublé une fois, & par conséquent la
moitié moins précieux, la dépense fut
comme 2 sont à 64. Ainsi les flottes
qui porterent en Espagne la même
quantité d'or, porterent une chose qui
réellement valoit la moitié moins, &
coûtoit la moitié plus.

Si l'on fuit la chose de doublement
en doublement, on trouvera la progres-
sion de la cause de l'impuissance des ri-
chesses de l'Espagne.

Il y a environ deux cent ans que
l'on travaille les mines des Indes. Je
suppose que la quantité d'argent qui
est à présent dans le monde qui com-
merce, soit, à celle qui étoit avant la
découverte, comme 32 est à 1, c'est-
à-dire qu'elle ait doublé cinq fois: dans
deux cent ans encore la même quanti-
té sera, à celle qui étoit avant la dé-

couverte, comme 64 est à 1, c'est-à-dire, qu'elle doublera encore. Or à présent cinquante (a) quintaux de mineray pour l'or, donnent quatre, cinq & six onces d'or; & quand il n'y en a que deux, le mineur ne retire que ses frais. Dans deux cent ans, lorsqu'il n'y en aura que quatre, le mineur ne tirera aussi que ses frais. Il y aura donc peu de profit à tirer sur l'or. Même raisonnement sur l'argent, excepté que le travail des mines d'argent est un peu plus avantageux que celui des mines d'or.

Que si l'on découvre des mines si abondantes qu'elles donnent plus de profit; plus elles seront abondantes, plutôt le profit finira.

Les Portugais ont trouvé tant d'or (b) dans le Brésil, qu'il faudra nécessairement que le profit des Espagnols diminue bientôt considérablement, & le leur aussi.

J'ai oui plusieurs fois déplorer l'aveu:

(a) Voyez les voyages de Frezier.

(b) Suivant milord Anson, l'Europe reçoit du Brésil tous les ans pour deux millions sterlings en or, que l'on trouve dans le sable au pied des montagnes, ou dans le lit des rivières. Lorsque je fis le petit ouvrage dont j'ai parlé dans la première note de ce chapitre, il s'en falloit bien que les retours du Brésil fussent un objet aussi important qu'il l'est aujourd'hui.

358 DE L'ESPRIT DES LOIX,

glement du conseil de *François premier* qui rebuta *Christophe Colomb*, qui lui proposoit les Indes. En vérité, on fit peut-être par imprudence une chose bien sage. L'Espagne a fait comme ce roi insensé qui demanda que tout ce qu'il toucheroit se convertit en or, & qui fut obligé de revenir aux dieux pour les prier de finir sa misère.

Les compagnies & les banques que plusieurs nations établirent, acheverent d'avilir l'or & l'argent dans leur qualité de signe : car, par de nouvelles fictions, ils multiplièrent tellement les signes des denrées, que l'or & l'argent ne firent plus cet office qu'en partie, & en devinrent moins précieux.

Ainsi le crédit public leur tint lieu de mines, & diminua encore le profit que les Espagnols tiroient des leurs.

Il est vrai que, par le commerce que les Hollandois firent dans les Indes orientales, ils donnerent quelque prix à la marchandise des Espagnols ; car comme ils portèrent de l'argent pour troquer contre les marchandises de l'Orient, ils soulagerent en Europe les Espagnols d'une partie de leurs denrées qui y abondoient trop.

Et ce commerce, qui ne semble regarder qu'indirectement l'Espagne, lui est avantageux comme aux nations mêmes qui le font.

Par tout ce qui vient d'être dit, on peut juger des ordonnances du conseil d'Espagne, qui défendent d'employer l'or & l'argent en dorures & autres superfluités : décret pareil à celui que feroient les états de Hollande, s'ils défendoient la consommation de la canelle.

Mon raisonnement ne porte pas sur toutes les mines : celles d'Allemagne & de Hongrie, d'où l'on ne retire que peu de chose au-delà des frais, sont très-utiles. Elles se trouvent dans l'état principal ; elles y occupent plusieurs milliers d'hommes qui y consomment les denrées surabondantes ; elles sont proprement une manufacture du pays.

Les mines d'Allemagne & de Hongrie font valoir la culture des terres ; & le travail de celles du Mexique & du Pérou, la détruit.

Les Indes & l'Espagne sont deux puissances sous un même maître : mais les Indes sont le principal, l'Espagne n'est que l'accessoire. C'est en vain que

la politique veut ramener le principal à l'accessoire ; les Indes attirent toujours l'Espagne à elles.

D'environ cinquante millions de marchandises qui vont toutes les années aux Indes, l'Espagne ne fournit que deux millions & demi : les Indes font donc un commerce de cinquante millions, & l'Espagne de deux millions & demi.

C'est une mauvaise espece de richesse qu'un tribut d'accident & qui ne dépend pas de l'industrie de la nation, du nombre de ses habitans, ni de la culture de ses terres. Le roi d'Espagne, qui reçoit de grandes sommes de sa douane de Cadix, n'est à cet égard qu'un particulier très-riche dans un état très-pauvre. Tout se passe des étrangers à lui, sans que ses sujets y prennent presque de part : ce commerce est indépendant de la bonne & de la mauvaise fortune de son royaume.

Si quelques provinces dans la Castille lui donnoient une somme pareille à celle de la douane de Cadix, sa puissance seroit bien plus grande : ses richesses ne pourroient être que l'effet de celles du pays ; ces provinces animeroient

roient toutes les autres, & elles seroient toutes ensemble plus en état de soutenir les charges respectives ; au lieu d'un grand trésor on auroit un grand peuple.

CHAPITRE XXIII.

Problème.

CE n'est point à moi à prononcer sur la question, si l'Espagne ne pouvant faire le commerce des Indes par elle-même, il ne vaudroit pas mieux qu'elle le rendît libre aux étrangers. Je dirai seulement qu'il lui convient de mettre à ce commerce le moins d'obstacles que sa politique pourra lui permettre. Quand les marchandises que les diverses nations portent aux Indes y sont chères, les Indes donnent beaucoup de leur marchandise, qui est l'or & l'argent, pour peu de marchandises étrangères : le contraire arrive lorsque celles-ci sont à vil prix. Il seroit peut-être utile que ces nations se nuisissent les unes les autres, afin que les marchandises qu'elles portent aux Indes y fussent toujours à bon marché. Voilà des principes qu'il

362 DEL'ESPR. DES LOIX, LIV. XXI.
faut examiner, fans les féparer pourtant
des autres confidérations ; la fureté des
Indes ; l'utilité d'une douane unique ;
les dangers d'un grand changement ; les
inconvéniens qu'on prévoit, & qui sou-
vent font moins dangereux que ceux
qu'on ne peut pas prévoir.

Fin du second Volume.

